

Alain MARLIAC

De l'archéologie à l'histoire

*La fabrication d'histoires
en Afrique subsaharienne et au-delà...*

TERRAIN



récits & fictions

De l'archéologie à l'histoire

Collection TERRAIN : récits & fictions

dirigée par Bernard Lacombe

La collection TERRAIN : récits & fictions prend en compte l'ambition des sciences sociales, sciences du récit par excellence, d'intégrer l'ensemble des formes d'écriture. Ajustant la forme de l'écrit au sens du terrain, explicitant ainsi l'expérience qu'ils ont vécue, les auteurs de cette collection interrogent, par leurs textes, le sens du récit dans les sciences sociales et le poids de la fiction dans le discours scientifique.

Le logo de cette collection est dessiné par Chantal Pairaud-Lacombe.
Il représente un serpent *bwaba* du Burkina Faso.

www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-00680-9
EAN : 9782296006805

Alain Marliac

De l'archéologie à l'histoire

*La fabrication d'histoires
en Afrique subsaharienne et au-delà...*

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. Sciences. Soc. Pol. et Adm
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa - RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisi, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260 Ouagadougou 12
BURKINA FASO

Autres ouvrages de l'auteur

- 2006 *Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad durant les deux derniers millénaires.* BAR Cambridge Monographs in African Archaeology (à paraître).
- 1991 *De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun Septentrional.* ORSTOM, Etudes & Thèses, Paris. 2 vol., carte à 1/200 000.
- 1991 *Profession archéologue.* Hachette, Paris.
- 1982 *Recherches ethno-archéologiques au Diamaré (Cameroun septentrional).* ORSTOM, Travaux et documents n°151, Paris. 90 p., bibliogr., tabl., photos, 1 carte ht.
- 1981 *Recherches sur les pétroglyphes de Bidzar au Cameroun septentrional.* ORSTOM, Mémoires n°92, Paris. 213 p., 1 carte ht.

Remerciements

Que soient ici remerciés ceux qui ont accepté la charge délicate de lire les premiers et ultimes jets de cet ouvrage et me les commenter avant édition :

Isabel Amato et Oriane, mes plumes de pub...

Mes amis, le Pr. Nicholas David (University of Calgary, Canada) et le Pr. Rémi Clignet (University of Maryland, E.-U., et IRD) ;

Mes amis et collègues, Jean Boutrais (DRCE à l'IRD) et Christian Seignobos (DR à l'IRD), fins connaisseurs de la région.

Leurs compétences, patience et pertinence m'ont permis de perfectionner cet essai dont j'assume seul, bien évidemment, la forme et le contenu.

Merci à

Christian Seignobos pour son amical croquis

Annick Aing pour son travail sur les illustrations

Françoise Leuiller pour son aimable collaboration

ainsi qu'à mes amis de Dapoy@ pour la mise en page.

*Si la science conçoit le monde
comme soumis à un schéma théorique universel
qui réduit ses richesses diverses
aux mornes applications de lois générales,
elle se donne par là même
comme instrument de contrôle et de domination.*

I. Prigogine & I. Stengers (1986) *

*Quant aux millions – ou aux milliards – de gens
qui sont extérieurs à la science,
ils ne la connaissent qu'à travers la vulgarisation.
Les faits et les artefacts que les sciences produisent
retombent sur leurs têtes comme un sort venu de l'extérieur
et qui reste aussi étranger, aussi inhumain,
aussi imprévisible que l'était le fatum des Romains.*

B. Latour (1987) **

*A quoi bon en remettre en matière de traditionalisme
puisque'il est impossible que les hommes n'aient pas une tradition
et qu'il est inutile de leur en prêcher une (qu'ils n'auraient pas ou plus)
car on n'a pas de tradition sur commande.*

P. Veyne (1971) ***

* I. Prigogine & I. Stengers 1986 - *La Nouvelle Alliance*. Gallimard, Paris.

** B. Latour 1995 [1987] - *La science en action*. Gallimard, Paris.

*** P. Veyne 1971 - *Comment on écrit l'histoire*. Seuil, Paris.

Lexique minimal

RC : méthode du carbone 14 ; TL : méthode de la thermoluminescence.
K/Ar : méthode du potassium-argon.

AD ou cal AD/ad désigne la période après le Christ (*Anno Domini*) non calibrée/calibrée.

BC ou cal BC/bc désigne la période avant le Christ (*Before Christ*) non calibrée/calibrée.

BCE signifie *Before Christian Era = Before Christ*.

BP/bp accompagne les datages absolus décomptés à partir de 1950 point zéro (*Before Present = Avant le Présent*) .

Datage : désigne la procédure physique de datation. *Decubitus* : position d'un squelette. *Chamotte* (*grog* en anglais) : dégraissant à base de tessons pilés en poudre, ajouté aux argiles employées pour les poteries. *ca* (*circa*) : environ. *i.e.* (*id est*) : c'est-à-dire. *e.g.* (*exempli gratia*) : par exemple.

Résumé

Dans le transfert de connaissances scientifiques – en particulier archéologiques – vers l'Afrique subsaharienne, le décalage entre ces connaissances et le vécu, apparu comme conséquence de l'expansion du savoir moderne vers les intellectuels, employés ou, les plus nombreux, les paysans d'Afrique noire, paraît devenir peu à peu un problème central. Cheikh Anta Diop en a jadis témoigné dans la conjugaison qu'il tenta – en ce qui concerne la notion de race et d'historicité – entre les connaissances archéologiques et sa propre connaissance de soi.

Le problème ainsi posé se rattache au problème plus général du statut du savoir scientifique dans le monde, savoir encore massivement respecté mais qui, du fait des développements qu'il a permis – comme de sa position acquise de Juge absolu dissimulé aux hommes –, leur a ôté le pouvoir (et l'envie ?) de participer à la liberté en société.

Mots-clés : Préhistoire, Histoire, Développement, Nord-Cameroun,
Age du Fer, ethnie, culture, politique.

* *
*

Abstract

*From Archeology to History. The building of histories
in subsaharan Africa and beyond*

In the context of knowledge transfer to sub-Saharan Africa, a marked disparity between this knowledge and the lived experience based on another knowledge, has emerged as the consequence of the information revolution expanding modern knowledge. In black Africa it questions intellectuals, middle classes as well as the most numerous, the peasants, as told years ago by Cheikh Anta Diop, while tentatively combining on the topic of race and his historicity - archaeological knowledge with his own self knowledge.

Such problem is linked generally with the scientific knowledge status' question around the world, a status still widely respected but which, in account of its growth, as well as its position of absolute Judge concealed to men, annihilated their possibility (and desire?) to participate in societal freedom.

Keywords : Prehistory, History, Development, North-Cameroon, Iron Age,
ethnic group, culture, politics.

Préambule

A l'origine, ces écrits devaient accompagner et irriguer pour partie, une publication de synthèse sur l'archéologie du Diamaré, région du Cameroun septentrional (Marliac 2006b), sous forme de commentaires et brefs essais de réflexion quant à l'archéologie sur le terrain, au laboratoire et à la publication, face aux attentes de publics diversifiés. C'eût été la partie « réflexion » de l'ouvrage cité, lui-même restant dévolu à sa fonction d'inventaire des « objets » trouvés et interprétés pour ce public limité qu'est la communauté des archéologues, et, au-delà, étudiants, professeurs, collègues et vulgarisateurs, en particulier africanistes.

Mes différents lecteurs ayant préféré que la réflexion épistémologique soit dissociée de l'exposé des résultats, j'ai suivi leurs recommandations en séparant le manuscrit initial en un exposé de synthèse (2006b) et, ici, une réflexion plutôt théorique.

Couper la définition de FAITS de l'exposé de leurs conditions d'établissement, aussi bien intellectuelles, institutionnelles, techniques que politiques, de terrain, de finances, et de ses cadres personnels¹, semble pédagogique et je ne m'oppose pas à ce choix, même s'il me paraît réduire la portée des résultats, les frapper de suspicion et minimiser l'engagement du chercheur.

Semblable au « coup d'Archimède » (Authier 1997, Latour 1991 : 147-150), cette volonté affichée de ne pas « mélanger les choses » n'est qu'apparemment soucieuse de limpidité (Amzallag 2002). Défense du paradigme dominant, défense corporatiste, il ne sert qu'à éviter de constater combien l'activité des scientifiques en tant que

¹ A l'inverse de toute *simple empiricist faith in the stabilizing capacity of facts* (Wylie 1995 : 256).

telle, est complexe, personnelle et politique et plus encore peut-être, aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles que jadis (Latour 1991 : 147-150 et 1995 : *Introd.*, Callon *et al.* 2001, Descola & Pálsson 2002 : 8, Thiaw 2003). L'image de l'ascèse du chercheur est à rejeter. Comme les autres humains, il participe et profite, d'une certaine façon, de la société dans laquelle il vit². Il y apporte un certain type de produit, apprécié ou pas des consommateurs : les collègues, les enseignants, les politiques, les groupes d'intérêts et les entreprises, générant des incidences parfois très lourdes, non seulement dans l'environnement, mais dans l'idée que les hommes de différentes cultures se font d'eux-mêmes et, par conséquent, les uns des autres (Bintliff 1991 : 275). Cependant, le poids des gens en place, les alliances, la sclérose postmoderne et la maigreur des savoirs, rarement soumis à autocritiques, aujourd'hui souvent censurés, l'effacement de la liberté et du sacré qu'il y a dans l'homme, délaissés sinon rejetés ou vainement remplacés par des conventions humaines, dissimulent ce fait. La fuite en avant postmoderne commence d'ailleurs à nous revenir sous les formes contrastées d'un jouissance agressif, de violences, d'appels au dépassement, de relectures, de don de soi et de révoltes aveugles ou non, contre les horizons désormais mornes et mercantiles de nos existences individuelles.

J'aurais aimé qu'on puisse poursuivre tout le travail de construction dans ses divers retranchements et « applications », identitaires ou pas, afin d'exposer, pour ce qui concerne mon métier, comment et de quoi la connaissance est faite, afin de la rendre discutable et accessible aux premiers intéressés, à la recherche ou non d'une identité personnelle, nationale, locale ou ethnique, ceci d'autant plus que ce qui a servi quelque temps à construire la nôtre, se trouve aujourd'hui contesté. Ainsi découvre-t-on de nos jours, que se

² Et dont il accepte plus ou moins, le plus souvent inconsciemment, les principes fondamentaux : la *Constitution moderne* (cf. note 9).

reconstitue, en même temps et parallèlement à une déréliction et une discrimination négative des nations européennes, par exemple, une négritude égyptienne, ancienne absolue où « *black* », est non seulement *beautiful* mais essentiel, inégalé et transhistorique, en équivalence avec les proclamations par d'autres jadis d'une *white supremacy*... En parallèle, le « compromis laïque » mis en place en France en 1905, plus ou moins amendé et respecté ensuite, révèle au grand jour, un siècle plus tard, les soubassements politico-philosophiques de sa « neutralité », dans la contestation que lui porte ce nouvel [objet] : le foulard islamique. De plus, on découvre, dans la foulée, des régionalismes financés par l'étranger (Hillard 2002), des communautarismes financés eux aussi par l'étranger et favorisés par ceux qui se déclarent contre, associés à des écrits anthropologiques souscrivant, parfois inconsciemment, à des théories devenues des idéologies dominantes où ils servent sans complexe d'arguments, se traduisant dans des politiques tout à fait réelles donc, par définition, discutables.

On ne saurait, « en démocratie », proscrire telle ou telle « théorie » politique en-soi, même si on la combat. Toute « théorie » doit pouvoir venir devant les assemblées des concernés réorganisés et dotés de pouvoir, avec l'information nécessaire et suffisante (ce qui est rarement le cas), sans aucune exclusion ni condamnation préalable, éventuellement, contenue dans le langage même. Un choix serait alors négocié, qui ne saurait être prononcé qu'en fin de dialogue, sans exclusion définitive ou préalable, sous peine d'annuler toute démocratie et il serait reposé, grâce à des procédures de garantie, ultérieurement et officiellement à la discussion. Ce choix dépend *in fine* de convictions éthiques ou religieuses, la Science étant désormais intellectuellement détrônée pour juger de façon absolue (Marliac 2001, Latour 1999b : 236-265, 2004a), comme elle le sera politiquement bientôt. De plus, tel ou tel savoir, tel que je le conçois,

ne saurait à l'avance commander *a priori* mon savoir et mes options personnelles tributaires de principes au-delà du scientifique. Ce que je réclame pour les autres, je le réclame pour moi.

Ceci pour dire qu'on ne trouvera dans les pages suivantes ni un manuel d'archéologie (Renfrew & Bahn 1996), ni une vaste entreprise de réflexion érudite sur l'Archéologie, ni une « *nouvelle archéologie* », mais trois chapitres de réflexions quant aux problèmes que ma production d'archéologue m'a posés à titre de chercheur comme à titre personnel, s'il est envisageable, voire même admissible, de séparer vraiment les deux. *Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait...* Et, comme Montaigne cité ici, je revendique pour cet ouvrage le qualificatif d'essai.

De plus, le souci maintenu de ne pas séparer ce qui me paraît lié et trop souvent dissimulé : le paradigme scientifique, nos intérêts, nos préconceptions, nos conditions de travail et l'expérience individuelle directe m'ont conduit aussi à écrire ce livre à la première personne car il est né d'une expérience pratique et théorique personnelle dans la profession et donc limitée. Elle implique au-delà, dans son prolongement intime, la recherche des conséquences de cette expérience³.

Cette réflexion concerne classiquement la pluridisciplinarité, de même que le couple équivoque Nature-Culture toujours accepté des préhistoriens (Pétrequin 1991), mais elle se place aussi sous une vision moins large concernant la commensurabilité, l'échangeabilité, la traductabilité des savoirs entre eux. En effet, il m'agréerait que l'on comprenne, qu'en l'occurrence ce n'est pas par jeu d'un *armchair archaeologist*, ni par souci de me différencier de mes collègues, ou d'être le n^{ième} dénonciateur d'une archéologie occidentale

³ ...la recherche scientifique doit pouvoir se développer en tenant compte de ses spécificités propres [...] et rester un instrument de réflexion essentiel à notre société, d'après J.-F. Briat, P.-H. Gouyon et F.-A. Wollman. *Le Figaro* du 14 Avril 2003.

« conservatrice » (Schmidt 1983), que j'ai posé des questions. Simplement, j'y ai été conduit par ma propre recherche de terrain comme de laboratoire, sur des périodes, inconnues avant mon arrivée, et par les conséquences et applications improvisées, accidentelles ou académiques de cette recherche sur le terrain des hommes d'aujourd'hui, de ce village où j'étais installé (Marliac 1978a), ou devant des étudiants de Yaoundé ou Paris (Marliac 1997a, 1999, 2000). J'ai vécu pendant des années la grande diversité du « connaître » (Davies 2002), l'étrangeté de l'échange des savoirs, la variété des discours, comme la réalité de l'établissement du savoir scientifique, des savoirs en général, au terme de controverses embrassant, outre le naturel, tout le social... Enfin, j'ai pu mesurer dans la publication de mes travaux, eux-mêmes, comme il se doit, discutables dans leur propre cadre disciplinaire, la difficulté d'adopter tel discours, telle réduction, telle généralisation qui m'étaient réclamées, y compris par des collègues et d'autres disciplines. Cette expérience (Marliac 1978a, 1995a, 1997a, 1997b, 1999, 2000) rejoignait quelque peu ce que nous dit un jour Bary, historien africain, sur l'incompréhension qui s'était installée entre son père et lui.

Elle recoupait fort bien les interrogations ou réactions de nombreux collègues de toutes disciplines quant au statut de leurs productions et leurs conséquences sur les humains (*e.g.* pour l'archéologie : Masset 2002 : 297, Peck, Siegfried Evelyn & Oetelaar 2003) y compris, mais très rarement, eux-mêmes.

De quelles connaissances s'agit-il en effet, quand un tel échange entre générations et entre peuples devient difficile, sinon impossible ? Que signifient des connaissances quand n'importe qui peut passer outre, les ignorer, les interdire, voire les bafouer publiquement ? Quand elles nourrissent apparemment des discours politiques radicalement différents (Lefkowitz *et al.* 1996 *versus* Bernal 1991), des citations en justice (Fauvelle-Aymar *et al.* 2000 *versus*

Obenga 2001), ou quand elles sont privées, *de facto* ou légalement, de critique ou de diffusion par les médias ? Il pourrait suffire de se cantonner comme le font certains dans l'opposition science/non-science et son dérivé, rationnel/irrationnel, comme en paléontologie à propos du créationnisme ; cela suffit à esquiver le vrai débat sans éradiquer la question, elle-même fondamentale. On recule mais il faudra bien sauter un jour... On peut aussi refuser tout article soumis, comme le font de nombreux comités de lecture, fermés à toute remise en cause du paradigme régnant (Amzallag 2002). Cependant, comme le dit Descola, il est vrai qu'il est extrêmement difficile de sortir des cadres épistémologiques dans lesquels on a été formé (*La Constitution moderne*) et des méthodes considérées comme seules scientifiques et universelles pour toutes choses. Néanmoins, que penser de chercheurs ou de leurs assemblées agissant ainsi, sinon qu'ils ont abandonné ce dont ils se targuent le plus : ce qu'ils nomment l'objectivité et leur auto-critique ? Cette morgue (cf. l'expression « *la vulgate naïve adaptée au grand public* », C. Masset *dixit* : 2002: 297) est à l'échelle de leur pouvoir non de leur savoir, ce qui est regrettable pour leurs étudiants et le pays. Elle est le premier indice de la dimension politique de La Science.

Désormais, je ne m'en étonne plus et, après un examen du fonctionnement de l'archéologie, seront exposés trois cas de controverses où La Science, représentée par l'archéologie, ne peut et ne pourra pas décider souverainement de tels ou tels faits. Elle ne contribue qu'à titre de partenaire à la construction d'«objets», en l'occurrence d'identités ethniques.

Mon ouvrage de synthèse sur le Diamaré au Cameroun du Nord (2006b, Chap. IV surtout) fournit une tentative d'explicitation de mes postulats théoriques autorisant des hypothèses, un programme et des techniques de recherche, à la fois pour les prospections et durant les fouilles et sondages. Je ne souhaitais pas, alors, m'étendre sur la nature de la conception du monde (humains et non-humains,

Social/Nature) qui légitimait ces postulats, ni sur la nature de ma conception socio-anthropologique globale de l'évolution des sociétés, ni m'enfermer dans un cadre préétabli.

Par formation, j'ai partagé, depuis le début de mes activités, la conception générale de l'histoire des sociétés, y compris dans l'exercice de recherche où la pratique archéologique peut fort bien ignorer le dipôle de référence Nature/Culture, tout en l'utilisant sous forme méthodologique (la pratique de chaque discipline naturaliste). C'est en saisissant les limites, les contradictions du dipôle sous la toge ontologique que j'ai intégré peu à peu ses conséquences sur mes déductions, sur les humains, *i.e.* sur la conception qu'ils ont d'eux-mêmes. Les pages de ce livre représentent une tentative de réflexion quant à ce problème à travers l'exercice de l'archéologie.

Avertissement

La base informationnelle de mes réflexions procède pour partie de mes recherches au Cameroun du Nord, c'est, évidemment, aux exemples qui en sont issus que je me réfère parfois en renvoyant au précédent ouvrage de synthèse publié en 2006 (2006b), quitte à en reprendre quelques extraits.

Mon Institut d'origine, l'ORSTOM, transformé en 1982 et devenu un EPST, puis *born again*, en 1998, sous le sigle IRD, jadis institut de recherches scientifiques, n'en est plus que le prolongement en bureau d'études, aux moyens de plus en plus maigres...

Souhaitons que ses dernières autocritiques quant aux recherches relatives au Développement (dont nous étions censés nous occuper à l'ORSTOM-IRD depuis sa fondation!) et son récent Séminaire sur *Y a-t-il une éthique dans la recherche sur le développement?*, soient suivies d'effets (Marliac 2005g).

Remarques

De fait, l'ORSTOM, aujourd'hui IRD, n'a jamais eu la reconnaissance qu'il méritait. Ni ses tutelles, ni son administration, ni ses commissions scientifiques, ni ses chercheurs d'ailleurs, n'ont voulu ou pu définir les conditions de leurs pratiques et à plus forte raison les enseignements qu'ils auraient pu en tirer et les réformes conséquentes, gages d'une personnalisation valorisante (pour l'archéologie, cf. Marliac 1995c). Réformes sur réformes entre 1982 et 1998 ne changèrent rien, sauf l'affirmation d'une prétendue opposition entre une nouvelle politique scientifique positive et un ancien Institut qualifié « d'instrument politique » (Waast 2004). En fait, rien sur le fond, ne devait ou ne pouvait changer : nous sommes de plus en plus modernes et l'Institut est resté tout autant un instrument politique mais sous une autre définition⁴. La disparition, en 1998, du nom de l'Institut et de toute référence, scientifique ou institutionnelle, est à cet égard symptomatique à la fois, d'une fuite en avant vers le mondialisme moderne, d'un alignement renforcé sur les prérequis de La Science, par conséquent, de la conservation de fait de la *Constitution moderne*. Une autre politique scientifique eut contribué à remettre en cause l'architecture métathéorique de la connaissance en Occident (que le président de l'ancien conseil scientifique de l'IRD vient, bien tardivement, d'égratigner, sans cependant la comprendre)⁵

⁴ Comme si « politique » le dénaturait par rapport à « scientifique », ce qui est pure illusion ou vrai mensonge des modernes et des postmodernes...

⁵ Citée dans le CR du C. A. de l'IRD du 17 Juin 2003 : *Le président insiste sur la notion, difficile à cerner, de développement en rappelant qu'elle a beaucoup évolué !.../ notamment sous l'influence de deux idées : - le Développement du Sud ne doit pas être calqué sur celui des pays occidentaux... Le nouveau CS (conseil scientifique) n'a pas plus avancé sur ce point d'ailleurs.*

mais les conséquences sociopolitiques d'un tel effort rebutent ou effrayent les pouvoirs en place dont cette vision du monde est le socle idéologique.

Cependant, l'ORSTOM-IRD, par indifférence peut-être, m'a laissé la possibilité de réfléchir et travailler isolé, sans pour autant s'intéresser à cette réflexion concernant une de ses missions : le Développement. De cette liberté, même relative et peut-être momentanée, je lui suis reconnaissant, d'autant qu'à travers lui, je la dois à la confiance et aux contributions de mes compatriotes.

Je me reconnais une filiation intellectuelle avec, bien entendu, en archéologie, l'école de A. Leroi-Gourhan (†), dont on commence enfin à découvrir la pertinence, en me différenciant de la plupart de ses élèves, car, une fois formé, j'ai vécu et travaillé de longues années expatrié et solitaire. Plus profondément, je m'en différencie par le refus d'une naturalisation absolue, fruit d'un darwinisme remâché pour la cause (Jamard 1996, Amzallag 2002, Descola & Pálsson 2002) et m'en rapproche par le concret de leurs recherches, résumées en *anthropology of technical systems* (David & Kramer 2001 : 13 après P. Lemonnier, Coudart 1992 : 253), à mon sens porteuse d'avenir pour la discipline.

Une fois sur le terrain en Afrique noire, dans les années 70-77, je me suis vite étonné, comme Latour à Abidjan, de l'inaptitude de mes collègues sociologues et anthropologues à approcher leur société d'origine, sans cesse vilipendée (l'Occident), comme ils approchaient celles des autres (2003)⁶. Ils ne savaient pas faire « chez eux » ce qu'ils faisaient couramment « chez les autres » (Latour 1991 : 137). Il y avait là une asymétrie révélatrice d'un formatage universitaire moderne, toujours présent dans les

⁶ Analystes minutieux et respectueux du mariage, des rites, religions ou techniques chez les Autres, ils ricanait des mêmes institutions en Europe ou aux E.-U. (bourgeois, réac., macho., etc.), comme de la religion. Cette contradiction révélait leur formatage par la *Constitution moderne*.

Départements de Sciences Sociales/Humaines. Toutefois, l'on commence à peine à considérer que le Développement implique qu'il y ait des savoirs différemment construits (dont le nôtre), sans pour autant en tirer les conséquences !

La sociologie des sciences, en particulier « L'École de Paris » (Pickering 1992), dont j'ai plus ou moins approché la démarche au cours des ans (1978a, 1982, 1995a, 1995b, 1995c), m'a aidé à sortir de cette impasse où en tant que strict archéologue, restreint à mes objets-choses, j'aurais bien pu persister. L'ayant suivie (Marliac 1997a, 1997b, 1999, 2000, 2001, 2002a, 2002c), j'ai donc aussi une dette envers elle. Représentée par Latour, Callon et d'autres en France, la sociologie des sciences figure, avec différentes écoles de pensée et différents auteurs (Law, Hacking, Beck, Knorr-Cetina, Lynch, Collins... cf. Pickering 1992, Law & Hassard 2004), dans cet ensemble anthropo-philosophique encore marginal et sans frontières, réuni actuellement, sous le sigle STS (*Science and Technology Studies*)⁷, soumis, en France, à un *containment* universitaire et médiatique, quasi complet et révélateur⁸. Elle s'applique à saisir la science (ou mieux : les sciences) à chaud, quand elle se fait, où elle se « cuisine » réellement, avec quels ingrédients et de quelle façon (Latour 1995)... Sans prétendre les représenter ici, je dois beaucoup à ces chercheurs, comme à Isabelle Stengers, philosophe, par les mille et un dialogues bénéfiques noués et souventes fois repris, avec leurs écrits...

Enfin, *last but not least*, je dois aussi ma réflexion aux habitants du Cameroun que j'ai rencontrés, car ils m'ont obligé à mesurer, évaluer, comme ils l'ont fait au Sénégal pour Ibrahima Thiaw (2003), aux champs, au marché, en ville dans leurs petits ateliers, le soir autour du feu de camp, ou même à l'Université, ce que

⁷ Cf. aussi la Society for Social Studies of Science (4S) et l'EASST, Association Européenne pour l'étude des Sciences et technologies.

⁸ ...*les sociologues du social font sur la sociologie des sciences l.../ un embargo hermétique...* (Latour, 1996 : 33).

je faisais à l'aune de leurs Vérités : besoins, bonheur, soucis, malheurs, rêves, joies, religions et enthousiasmes. L'inadéquation fréquente des faits que j'apportais aux faits qu'ils vivaient, me posait le problème inverse de celui d'Agier (1997 : 27) pour qui : ... *la trop grande proximité de l'événement rend très vite l'analyse caduque, au contraire le chercheur reconstruit le sens des événements observés à partir d'une problématique dont la portée est beaucoup plus large.*

Mais qui définit cette problématique et comment ?

In contemporary life it is seldom politically correct to announce that one possesses the 'true' way of interpreting life, since 'truth' hints at a fundamentalism formally banned from much post-modern discussion. Yet, this life-view is more common than admitted, and deserves more open reflection as part of an awareness of interest, conviction and engagement with colleagues at large.

Davies (2002 : 16)

Carte 1



Introduction

*L'objectif premier de la recherche est de se donner
les moyens de comprendre comment
les intéressés jugent et selon quelles contraintes.*

Elizabeth Claverie

Cet essai a été rédigé à partir d'une position intellectuelle que je résumerai à la prise en compte des deux pertinences majeures que mon travail d'archéologue pouvait avoir, du passé à l'actuel, du local au global comme du particulier au général.

1° Si la production de connaissances dans le cadre actuel de l'archéologie, telle qu'elle est acceptée par la majorité des archéologues oeuvrant en Afrique subsaharienne, est la base de toute signification, ce mode de production lui-même pose problème dans le cadre épistémologique. Quel est-il ? J'aborderai cette question dans le chapitre I : *L'archéologie, ses faits, ses théories et ses modèles.*

2° Quel peut être le ou (les) rapport(s) entre ces connaissances et l'histoire élaborée par les autres disciplines et celle vécue par les concernés dotés de leurs propres « connaissances » ? Le chapitre II : *Modèle, ethnies et histoire* traitera de cette interrogation.

3° Peut-on en inférer au-delà, une définition générale de ce rapport en ce qui concerne le Développement dans son ensemble ? Comment se passe dans le monde actuel l'intégration générale des connaissances à propos d'un objet anthropologique comme l'identité où la part anthropo-archéologique est lourde ? Nous l'évoquerons au chapitre III, *Controverses, politiques et démocratie.*

Le présent ouvrage souhaite faire apparaître l'évolution de ma pensée au contact des terrains, d'autres disciplines, des peuples concernés, des administrations parfois, car tous sont liés pour définir un objet commun. D'une façon générale, je placerai cette évolution sous le vocable du pluridisciplinaire, dans la mesure où me heurtant aux problèmes de traduction des savoirs les uns dans les autres (sans oublier savoirs autochtones et savoirs scientifiques), je n'ai pu que mettre en cause le mien tel qu'il était distribué dans le champ des sciences, différent des autres, et réfléchir aux fondements même de ma connaissance : la *Constitution moderne*⁹ sous laquelle j'établissais des faits et des hypothèses. Je n'ai pas souscrit à la relativisation extrême et figée des savoirs entre eux, ni au postmodernisme stérile, dénonciateur au souffle court (Bintliff 1991, Latour 1991 : 178-181).

Tout en exposant le problème général de l'échange des savoirs, *i.e.* la commensurabilité d'une certaine façon, cet ouvrage reste dans un langage naturel et dans une forme quelque peu académique, faute d'avoir ni trouvé, ni maîtrisé encore, les moyens (linguistiques, graphiques, photographiques, informatiques, d'animation), de procéder autrement. Je n'ai pu me libérer complètement d'un langage déjà connoté et partiellement réducteur : celui de ma discipline, mélange subtil et poli par les siècles, de langages scientifiques, naturels, personnels et tacites... En même temps, le lecteur pourra y découvrir lacunes, erreurs et redondances, reflet de l'état d'une réflexion en cours, qui s'essaye à la clarté.

L'implicite, si fortement et justement dénoncé par la *New Archaeology* règne encore, pour ce qui est de la *Constitution moderne*, au sein de laquelle évoluent nombre d'entre nous. Ainsi, pour Gallay, Audouze & Roux (1992), des « faits matériels » existent. Ils relèvent

⁹ Que je définirais brièvement ici comme la dichotomie ontologique entre la Nature et la Culture née des deux pratiques anciennes et inséparables de la médiation et de la purification (cf. Latour 1991). *We must speak as if nature and culture are clear and distinct realms but act as if they were not* (Lee & Stenner 2004 : 95).

de la Nature avec laquelle se colletaient nos lointains ancêtres, à l'aide d'outils réels et idéels constituant la Culture... Comment alors peuvent exister des faits matériels qui ne sont identifiés au sein des autres et donc compris que culturellement ? Sinon à partir d'une Constitution/Cosmologie qui sépare, *arbitrairement* (et *politiquement*, cf. Latour 1999a), Nature et Culture ? Pourquoi ne pas les saisir tels qu'ils furent créés : des nature-cultures jusqu'à ce qu'une *Constitution moderne* les découpe en Natures + Cultures sans jamais pouvoir expliquer comment cela s'est fait et comment ensuite elle va répartir, recoller et gérer les deux (Latour 1991, Marliac 2002b) ?

En-deçà, au plan du montage des interprétations où la dichotomie ontologique ne joue pas obligatoirement, reste dissimulée, mise en réserve, ou tout simplement ignorée, l'explication passe le plus souvent par l'ethnoarchéologie, dont l'expansion (Audouze & Perlès 1980, Pétrequin 1991, David & Kramer 2001), sinon sa quasi institutionnalisation, a permis de reprendre et clarifier en partie l'expression : *Archeology is anthropology or it is nothing* (Willey & Phillips 1958). Elle tendrait presque à redéfinir l'Archéologie au sens de Dunnell (1971, cf. Chap. I), cependant laisse de côté la prise en compte des choses et objets comme constitutifs du social (Latour 1994a, 2000). Comment est alors abordé le monde particulier défini par l'archéologie dans le cadre du paradigme scientifique dominant, celui des sciences physiques ?

Ma réflexion s'est ensuite élargie vers l'Europe, où je constatais la distance séparant la sociologie, ses salons, ses cénacles, ses comités de lecture et médias de la vie des gens et, par exemple, l'importance du débat quant à la France, censée être née en 1789 (note 134) ! Je rejoignais ainsi les problèmes d'identité ethnique ou nationale que se posent aussi tant de peuples de par le Monde (Marliac 2002a, Peck, Siegfried Evelyn & Oetelaar 2003, Nicholas & Bannister 2004), les lieux où s'affirment ou sont combattues, parfois au canon, ou sous des

lois d'exception, y compris en Europe, toutes sortes d'identités, communautarismes, traditions, histoires... L'exclusion ou la promotion de ces savoirs autochtones traduits dans des pratiques séculaires, est-elle de Fait ou de Droit ? De Raison ou de Politique ? Ou tout cela ensemble, l'un prenant sur l'autre, chaque fois que possible et nécessaire ? (Taylor 1994).

La suite va de soi : développant mon enquête sur la relation entre connaissance, science et politique, j'y ai croisé divers chercheurs (anthropologues, psychiatres, philosophes, théologiens, médecins, archéologues, biologistes...), lesquels, dans le même domaine général, réfléchissaient et influencèrent mes propres écrits.

Une question alors se pose : en quoi consiste réellement notre travail d'archéologue, dans la mesure où il fournit, dit-on, des résultats indiscutables, sur lesquels sont censés s'appuyer des scientifiques, législateurs, instituteurs et historiographes ? S'il en est ainsi, comment (et de quel droit ?) veiller sur ces utilisations puisqu'elles impliquent une traduction ? Traduction profonde parfois, car l'on doit, dans beaucoup de situations « vulgarisantes », effacer les dénominations ayant permis des résultats. Comment et avec quoi avons-nous établi nos méthodes et techniques ? Sur quelle théorie de l'évolution des hommes et des sociétés ? Sous quelle *Constitution* avons-nous distribué les sociétés, les natures, les dieux ? Dans cet essai, je me cantonnerai davantage à mon propre domaine de travail, sans me détourner cependant d'éventuelles implications générales.

Approche et théories

Lors de mes premières inquiétudes face aux vastes étendues et nombreux peuples que je rencontrais pour la première fois, du Diamaré au Logone (Cameroun du Nord), je me demandais : « *Where to begin ?* » (Shaw in Robertshaw 1990 : 209). On me dit « ...il faut trouver et tirer un fil rouge et tout le tissu vient avec... ». Certes, si des hypothèses étaient là, sur la base de réflexions et lectures d'un doctorant frais sorti de l'université, tout m'était fil rouge, plus ou moins épais, mais ils ne se dévidaient pas tous et sur la même longueur... Tel galet aménagé, tel tesson décoré, tels ossements épars, telle tradition... Désespérément isolés sur le sol, puis dans un cahier, ils étaient recueillis et magasinés, par prudence, parfois sans suite. En fait, je débutais avec comme bagage, un mélange de définitions scolaires sur un objet, sans limites et silencieux, selon une méthodologie bien ancienne consistant à collecter les « faits », accumuler, comparer, classer, espérant comme Thomsen, Worsaae (Marliac 1991) ou Mendeleiev, déboucher sur un tableau, un organigramme raisonné... une explication peut-être (Veyne 1971 : 23) ? Paraphrasant mon Maître, Leroi-Gourhan (1943 : 17), je pouvais dire : « ...si le document échappe trop souvent à l'histoire, il ne peut échapper à la classification ». Je pratiquais donc la science par accumulation comme si, de cet empilage plus ou moins raisonné, allait sortir forcément un ou des ordres pour le moment invisibles. Plus exactement, je pratiquais ma science comme l'explique Latour (Latour & de Noblet 1985 : 4-30 ; Latour 1995, 1999a), en transportant, inscrivant (carnet de route, carnet de fouille, cartes thématiques), transposant sur un support en changeant d'échelle (fiches normées, papier millimétré, pellicule, transparent, dessin à main levée...), objets, paysages, prélèvements, *artefacts*, auxquels je pouvais ainsi imposer des traitements variés (mesures, réductions,

dessins, mises en tableaux ou colonnes, cartes, histogrammes, courbes, projections, répartitions spatiales...), que ma discipline, comme les autres, fait subir aux « objets » recueillis, à des objets en général, pour en faire des **objets scientifiques**, plus particulièrement, **SES objets scientifiques** (Latour 1999b : 24-79). Ces mesures variées s'accompagnaient parfois de mesures instrumentales plus sophistiquées comme l'ATD, les RX, et d'autres instruments complexes (*e.g.* le spectromètre de masse, le MEB), à travers des ingénieurs et techniciens : 14 C, TL¹⁰, pétrographie, géochimie, pédologie, géomorphologie... voire de traitements informatiques sophistiqués. Une fois transportés, ces éléments devenaient manipulables, transposables, comparables, croisables, empilables... à volonté, afin d'y faire apparaître des ordres, classifications, groupements... auxquels un sens pourrait être trouvé au hasard ou selon le modèle que je me donnais, implicitement ou non. Ils étaient devenus des « mobiles immuables » (Latour *et al.* 1985, Latour 1995, Callon *et al.* 2001).

De nos jours, si les sciences se rassemblent sur l'idée de trouver une explication au réel qu'elles explorent, elles divergent quant aux principes pour y parvenir. Actuellement, ce serait la tradition intellectualiste qui primerait (Stengers *et al.* 1991 : 10), la théorie dirige l'investigation, les « faits » sont *theory laden* (cf. aussi Hacking 1989). La méthode d'observation, d'accumulation minutieuse et étendue, défendue par de Jussieu lors de l'examen des expériences de Messmer sous Louis XVI (Chertok & Stengers 1989 : 15-23), par opposition aux méthodes de Franklin, Guillotin, Bailly, partant de questions théoriques auxquelles soumettre la nature est aujourd'hui plutôt délaissée et les raisons, selon moi, ne sont pas seulement épistémologiques mais aussi sociopolitiques. La pratique

¹⁰ Analyse Thermique Différentielle, Rayons X, Isotope 14 du Radiocarbone, Thermoluminescence, Microscope Electronique à Balayage.

scientifique que nous connaissons, dominée par les sciences physiques, implique un réel, théorisé comme intelligible, réversible et prédictible, ce qui de nos jours se révèle insuffisant, même en physique (voir le nouveau champ de recherche solitaire en physique dans l'organigramme universitaire : *la Dynamique des systèmes non-réversibles*), inexact en biologie (Amzallag 2002) et *a fortiori* en sciences humaines. Irait-on jusqu'à dire que cette pratique est fautive pour les sciences de l'homme, dans la mesure où elle exclut ce qui caractérise leur objet : la création permanente entre les humains et le monde ?

Evidemment, j'avais quelques interrogations classiques à différentes échelles : hominisation, transition vers le néolithique, complexification/stratification des sociétés précédant l'Histoire, liens et échanges avec les « empires » circumtchadiens, domestications des plantes et animaux, inventions locales, dans un cadre général évolutionniste vague... plus l'espoir de trouver la « dent » plus ou moins australanthropienne, qui m'eût propulsé sur la scène mondiale, fort honorablement fréquentée des « Origines de l'Homme » (Coppens 2001, Brunet *et al.* 1995, 2002). Le terrain répondit autrement et m'a vite encombré des exigences que soulevait la solution de quelques unes de ces questions, sans me gratifier d'un [objet] exploitable sur la scène intello-médiatique... Cependant, mes regrets professionnels - *if any* - sont ailleurs.

Pratiques

On classe des choses, observations, sans relâche... et pour nous archéologues sous les rubriques typologiques acceptées par la profession en Afrique subsaharienne (elles ont beaucoup évolué depuis) : Acheuléen, Late Stone Age, Sangoen, etc.¹¹ L'on veille à

¹¹ Classification typo-chronologique copiée sur la classification périodique de la géologie, elle-même révélatrice du fondement évolutionniste des sciences de la nature.

attacher à l'objet prélevé tout ce qui s'y rapporte : coordonnées, gisement, flore, modelé, photo et petite description (couleur, poids, patine, traces), report sur carte, quand il y en a (à quelle échelle ?), numérotation et rarement, relations spatiales plausibles avec d'autres objets, une fois les objets reportés sur un support transportable en général : la carte, le papier (normé) permettant le jeu comparatif des supports entre eux (par ex. : fiches). Ce sont les mille et une propositions de définition d'un objet (Boltanski & Thévenot 1991). Le processus accumulatif « marche » cependant, jamais seul, repris dans un dialogue intérieur qui ne cesse de trier, repérer, grouper, regrouper et interroger d'autres savoirs, disciplinaires ou pas. Et parfois, le collationnement patient de traits fournit des ensembles intéressants à étudier. Ainsi devint-il clair, au bout de quelques opérations de terrain, que les très hautes terrasses caillouteuses des pentes orientales des Monts Mandara, alors considérées comme « anciennes » par les quaternaristes, livraient souvent des objets lithiques de facture « archaïque », mais leur densité au m², comme leurs modes de gisement posaient de nombreuses questions... que certaines étendues inondables portaient des buttes anthropiques (tumuli, tertres), élevées, parfois volumineuses, alors que la pénélaine centrale du Diamaré au Cameroun du Nord exhibait des renflements à tessons de poterie, que certaines étendues quasi vides (*hardé* en langue peule locale), portaient des tessons, que certains peuplements végétaux et arrangements spatiaux arborés étaient liés à des occupations humaines anciennes/traditionnelles, comme le montra Seignobos (1980, 1982) et comme je le confirmais pour des sites plus anciens (Marliac 1982). Même certaines morphologies du paysage (tertres) étaient attribuées par les habitants à d'autres peuples, comme parfois les légendaires géants Sao dont ils portaient même quelquefois le nom (*djiddéré Saoudjo : le dépotoir du Sao*). Plus encore, l'observation en stéréoscopie des photos aériennes à bonne échelle

(20 000^{ème}) révéla nombre de traces et tracés, dont certains circulaires sont attribuables sans erreur à des sites.

Quelquefois, la prospection répondait négativement, telles les hautes coupes naturelles récentes de l'amont du *mayo* (rivière) Louti, les découpes du cordon dunaire, comme celle de Petté qui ne révélèrent quasiment rien à la prospection... Ou interrogativement, comme les tracés dits « de drainages » au Diamaré cisdunaire.

Réflexions

On démêle mal quel échange/tri de savoirs se passe entre celui que nous avons et amassons et celui que nous découpons dans ce que nous offre le monde extérieur, qui en retour s'amasse dans notre mémoire, confirme les savoirs présents, se mélange à eux, les infirme ou les re-forme. L'on ne doit pas oublier que les « classes », nées apparemment spontanément comme fruit des ramassages, reposent en fait aussi sur le savoir déjà acquis, la science archéologique faite pour l'Afrique subsaharienne. Si pour D. Clarke : *archaeology is archaeology is archaeology* (1968 : 13), nous utilisons en fait un héritage pluridisciplinaire : les classifications typologiques, les séquences paléogéographiques, l'analogie ethnohistorique (ethnoarchéologie), les analyses techniques, typologiques, ainsi que les diverses théories quant à la Nature et l'évolution des sociétés, sans parler de l'épistémologie régnante de la cosmologie occidentale qui sépare Nature et Culture (Garanger 1992). Cette vision nous offre ses théories sociologiques, des méthodologies ayant fonctionné ailleurs, des techniques affinées, y compris naturalistes, ceci d'autant plus que ce qui nous intéresse est enfoui, confondu avec la matière même des sciences de la nature : les sols, leurs géographies, leurs histoires (Marliac 2002b). Trouver un chemin explicatif pouvant être réappliqué dans des centaines d'autres situations reste le but (Stengers *et al.* 1991 : 37-38). Il demeure que tout ce qui est collecté, n'est « trouvé » ou n'existe que grâce à

l'anthropologie (ethnologie), comme science de l'homme en général (Laplanche 1987), ce qui donne sens à ce qu'on trouve et permet de le trouver. A. Laming-Emperaire (1963) le montra, expliquant les raisons de l'apparition de l'archéologie préhistorique qui naquit, entre autres, quand on compara les outillages des « sauvages » aux « pierres de foudre » découvertes en Europe dans le cadre déjà établi des temps géologiques¹². Plus tard ceci devait aboutir au baptême de l'ethnoarchéologie. Bien mieux que David Clarke, Willey et Phillips avaient déjà dit, dès 1958 pour le Nouveau Monde : *archaeology is anthropology or it is nothing*, acception que nous étendrions volontiers à la planète entière et qui comporte une vision des sociétés et du monde qui a formaté l'archéologie, préhistorique surtout, en tant que telle.

Nous rapprochant plus encore de la réalité des études de l'archéologue, l'on constate que les tableaux, courbes, descriptions (standardisées ou libres), proviennent de tout un travail direct sur les objets recueillis (de pierre, de poterie, du sol, des plantes, des animaux...), travail décrit au chapitre I.

D'expérience, nous savons aussi que l'archéologie s'accompagne d'apports d'autres disciplines appelées, parfois imprudemment, « sciences auxiliaires ». Il s'opère d'ailleurs souvent des scissions après associations entre disciplines. Comme ces « Congrès d'archéologie et C 14 », où l'archéologie en tant que telle est absente, où apparaissent d'épaisses revues d'*archéométrie*¹³, sans problématique archéologique, *i.e.* anthropologique. Ceci pourrait paraître étrange si l'on oubliait que le clivage Nature/Culture fonctionne toujours aujourd'hui.

¹² A. de Jussieu 1723 *De l'origine et des usages des pierres de foudre* et le R. P. Lafitau s.j. 1724 *Moeurs des sauvages américains comparées aux moeurs des premiers temps*.

¹³ Terme qui laisserait entendre que seule dans les sciences socio-anthropologiques, l'archéologie peut mesurer, ce qui fut justement repoussé par le Pr. M. Schvoerer du CRIAA de l'Université de Bordeaux II.

Pluridisciplinarités

La pluridisciplinarité requise pour « faire de l'Histoire » fut pour moi non-systématique, diffuse et plutôt problématique avec les sciences de l'homme. Au plan général, elle passait à côté du problème.

Deux exemples topiques :

§ la publication du Colloque International tenu en 1973 : *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun* (Tardits 1981) comporte comme postface : *Ces actes sont une première réponse à une question que se posent en Afrique, archéologues, ethnologues, historiens et linguistes : pouvons-nous travailler ensemble ?* Et la réponse consista en une série de monologues ;

§ la tentative faite, en 1986 à l'ORSTOM, d'une publication sur la collaboration entre l'Anthropologie et l'Archéologie pour faire de l'Histoire (Marliac 1986a) eut comme résultat que l'Anthropologie phagocytait, complètement et sans efforts, les réunions, en n'utilisant que son langage : la plus grande partie de l'histoire fut évacuée ! Jamais le problème posé, simple et cependant central, n'apparut ni n'effleura les ethnologues présents : en matière d'histoire, comment « associer » les « unités » construites dans les deux disciplines : Histoire et Archéologie ? Le débat, sauf en France, n'a pas cessé dans la nôtre (Vansina 1995, Robertshaw 2000), en prolongation du débat en anthropologie (Hudson 1973).

De quelle manière interpréter et éventuellement expliquer les vestiges trouvés et leurs dispositions dans le temps et l'espace ? L'analogie ethnologique (ethnoarchéologie désormais), est bien la seule voie à condition de rappeler que les interprétations, parfois fort plausibles, restent à jamais improuvables¹⁴.

¹⁴ *When the context is prehistoric, the only avenue to human meaning and significance is through inferential methods...* (Hudson 1973 : 126).

Sous les Tropiques, autant que dans le grand Nord, il n'y a d'histoire que sous forme de discours, plutôt anthropologique, le plus souvent tiers-mondiste, fossilisé de plus dans une imagerie doctrinaire, culpabilisée, sorte d'ethnocentrisme renversé, que Bruckner (1983), le critiquant, baptisa « *le sanglot de l'homme blanc* » (cf. note 115), qui n'a jamais rien résolu du Développement mais sert toujours de cache-politique. Les archéologues ne savent se faire entendre car je les soupçonne soit d'ignorer les débats du Club (les anthropologues), soit de souscrire au modèle en place ou de refuser de s'y enliser. Comme je présume les ethnologues de se cramponner à leurs discours, politiquement corrects et plus faciles, de plus, ouvrant à la notoriété et à la promotion dans un monde médiatico-politique pour le moment connivent (cf. Casajus in McClancy & McDonaugh 1996).

La bi-disciplinarité avec l'Archéologie y fut en fait quasi nulle. Toutefois, elle serait envisageable en utilisant, par exemple, la définition de Dunnell (1971) : *Prehistory* (ou *archaeology*, A. M.) *is the science of artifacts conducted in the terms of the concept culture*, car elle permettrait de considérer, quand c'est possible, de longues séries d'objets jonchant l'espace temporel de la préhistoire à l'histoire, dans les limites qu'imposent ces objets.

Cependant, dans la perspective d'une élaboration historique sur les longues durées, passant de l'archéologie à l'histoire, tel ensemble de poteries, classées et datées par l'archéologue, ne saurait avoir de dénomination ethnique et servir (comme la déduction générale inverse qu'en tirent les anthropologues : l'ethnie n'existe pas et n'a jamais existé) dans l'argumentation anthropologique à propos des peuples ou sociétés, sauf à s'accorder sur la définition du terme « culture ».

La mise en résonance, au pas cadencé, des argumentaires avec des besoins plutôt politiques, ne peut conduire, tôt ou tard, qu'à la mise en cause du tout, *i.e.* de la *Constitution moderne* (Amzallag

2002 : 14 ; cf. le Chap. III de cet ouvrage), ce qui, par ailleurs, me paraît tout à fait souhaitable.

Le passé des autres

Au-delà des sciences et de ce qui y prétend, sous une acception de la pluridisciplinarité rarement abordée, y compris par les anthropo-archéologues, existe la confrontation du savoir archéologique établi et des différents savoirs locaux, indigènes, communs préexistants, traitant eux aussi du passé, d'un certain passé, de leur passé. L'exclamation, maintes fois entendue, que nous portions la connaissance, que nous apportions aux « indigènes » leur véritable histoire, en est l'illustration la plus révélatrice¹⁵. Elle souligne la face politique de la *Constitution moderne*, rappelant fortement les *rationalismes* des Lumières et leurs suites acharnées à détruire, en Europe, *l'obscurantisme*, encore et toujours jusqu'au XXI^{ème} siècle¹⁶. Cette « colonisation » intérieure des masses françaises, depuis 1789, par leurs propres nouveaux dominants, cette première expansion rationaliste (Guha 1981 : 6-7) fut même glorifiée par certains intellectuels africains, dans une de ces rééditions en farce dont Marx parlait et dont l'Histoire a le secret¹⁷.

¹⁵ Elle est de même nature que cette prétention des scientifiques, aidés des médias, à apporter une réponse scientifique (définitive) à la question existentielle et métaphysique des origines de l'Homme et des origines du monde (Coppens 2001, aussi Stengers 2003 : 11, Barbour 2005). Cette absence naïve de recul sur soi-même, d'autocritique au moment des jugements, étonnante chez les anthropologues, est révélatrice du grand problème actuel de l'Homme qui se croit devenu son propre Maître, c'est-à-dire Dieu.

¹⁶ En particulier la religion qui, faite pour les gogos (selon Michel Onfray), répond à La Science, faite alors pour les gugusses (Latour 1999b : 216-235).

¹⁷ A. Holl, d'origine camerounaise, déclarant dans sa contribution à l'ouvrage *History of African Archaeology* in Robertshaw (ed) 1990 : 297 : *After a long struggle with late medieval and clerical obscurantism, prehistory and archaeology came into existence during the second half of the nineteenth century all over Europe...* Ceci pourrait être considéré comme révélant chez l'auteur la plus profonde acculturation car que dire de la longue

Assister au quotidien, aux rejets populaires les plus radicaux contre les « idées reçues », jusques et en Anthropologie (Barloewen 2001), définit bien à quel savoir anthropologique nous avons affaire. J'ai développé quelques analyses de ces problèmes dans notre propre situation professionnelle sur la base d'une critique de la *Constitution moderne* qui commande notre vision du monde (Marliac 2002a). Non sans raisons, j'ai choisi pour l'une d'entre elles, Cheikh Anta Diop, afin de montrer que son questionnement argumenté soulevait, sans qu'il réussît à la formuler, une question épistémologique capitale pour tous (Marliac 2001), au-delà des limites de son propre raisonnement encore insuffisamment mesuré et apprécié (Fauvelle-Aymar *et al.* 2000).

Problématique archéologique locale

Pour diverses raisons déjà énumérées (Marliac 2004a), nous avons dans l'espace retenu, le Diamaré, du Mandara au Logone au Cameroun du Nord (par convention DML dans le texte ; cf. carte n°1), particulièrement étudié la période dite du postnéolithique qui, dans le temps, précède les premiers événements historiquement datés de la région. Datés, soit par les chroniques des royaumes locaux, Mandara, voisins : Kanem, Bornou, Baguirmi, soit par les traditions autochtones (signalant des migrations comme la migration Mboum ou certaines, plus ou moins légendaires : la migration Kisra), soit par celles d'un peuple colonisateur : les peuls (ou *fulBe*, singulier : *pullo* ; en anglais : *fulani*), voire encore par celles des premiers explorateurs arabes et leurs écrits, puis par les Européens. Au-delà des traditions orales, il n'y a plus rien d'historique. Ce qui fait remonter à quelques

lutte contre « l'obscurantisme des sorciers » chez les « sauvages » d'Afrique noire jadis, son échec relatif et sa prise en compte relative par la recherche anthropologique et médicale actuelle (les tradipraticiens, cf. Hagenbucher 1994) ?

siècles la fin de la préhistoire au Cameroun du Nord, soit au plus, aux alentours des XVI^{ème}-XVII^{ème} siècles. Nous sommes à la jointure de deux périodes qui ne diffèrent que par les informations que l'on en a.

Pour l'archéologue, ceci se traduisait, en reproduction du schéma général accepté par la profession, en un objectif énoncé comme suit :

1° prospecter les terrains susceptibles d'avoir conservé les traces des diverses cultures préhistoriques ayant pu occuper la région. Comme l'historien, selon Paul Veyne (1971 : 14), nous relevons et interprétons des traces (*tekmeria*) ;

2° se focaliser sur les formes du paysage qui, en harmonie avec ce que l'on a trouvé en Afrique subsaharienne, signalent des occupations « récentes », *i.e.* précédant l'Histoire telle que connue par les traditions et les quelques textes anciens (*tarikh*). Ceci s'établit par rapport à l'état des connaissances et réflexions, l'état des « théories » quant aux sociétés postnéolithiques en Afrique subsaharienne (*e.g.* : McIntosh & McIntosh 1988b, McEachern 1996, Marliac 1978a, 1982, 1991b, 2004a) :

3° collationner tous les renseignements provenant des résidents et des peuples, des archives coloniales, etc.

4° étudier avec les méthodes et techniques de l'archéologie les vestiges découverts afin d'y définir, plus ou moins bien, des cultures préhistoriques dans le cadre du « paradigme » actuel de la discipline.

Après le Late Stone Age / Paléolithique Final, puis le néolithique (pierres polies / microlithes, poterie, économie de production) *grosso modo*, l'on devait découvrir les traces des sociétés postnéolithiques possédant des techniques de métallurgie (fer, cuivre, bronze...), de la poterie, des vestiges de forges, d'habitats et d'une économie de production fondée sur l'élevage et l'agriculture (mils, sorghos, ovicapridés, bovidés...) associés à la chasse-pêche. Le but fut donc de trouver, cartographier, fouiller, étudier sites et matériaux, afin de donner une définition archéologique classique des civilisations/cultures de l'Age du Fer au Cameroun du Nord.

L'objectif une fois défini (cf. aussi Marliac 2006b, Introduction § *Problématique*), on ne précise pas l'échelle à laquelle nous nous situons : elle est au départ indéfinissable. En effet, il ne s'agit que de « néolithiques » et « postnéolithiques », définis par rapport à leur acception générale reconnue pour l'Afrique subsaharienne. Si l'on y demeure, on raisonne à partir de tels ensembles, ce qui peut être valable selon les objectifs mais sans quitter l'échelle choisie. Si l'analyse se précise (prospections et fouilles), l'on pourra parler de « cultures » au sens de groupements s'isolant les uns des autres par leurs artefacts, leurs « styles », leurs espaces, leurs périodes, au sein des groupements précédents. Nombre de publications s'en contentent, faute d'avoir pu aller plus loin¹⁸...

Problématique historique locale

Ces cultures préhistoriques de l'Age du Fer, ainsi définies, devaient être mises en « rapport » avec les cultures dites traditionnelles, connues dans la même région et relevant de l'Histoire.

Bien évidemment, ces dernières sont définies de manière différente, beaucoup moins restreinte qu'en archéologie. La culture est donc le concept que nous avons choisi (Marliac 2006b), concept anthropologique à l'origine, assez imprécis¹⁹. Pour l'archéologie, il est réduit, parfois dépassé par ce qui apparaît unique dans tel ou tel site. Et c'est sur ce dernier point qu'on peut poser l'oeil de l'inquiétude épistémologique... Comme nous le verrons, la construction des différents « objets » appelés à définir une « culture » passe pour l'archéologue par un tri et un abandon nécessaires de nombre

¹⁸ Mais aussi, c'est, dans son imprécision, le meilleur terme pour passer de l'archéologie à l'anthropologie. Nous y reviendrons ultérieurement.

¹⁹ Leroi-Gourhan (ed) 1988 : 280. Bonte & Izard (eds) 1991 *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*.

d'éléments-artefacts extraits à la fouille (*traduction 1* de Callon *et al.* 2001), cette culture ayant été elle-même construite et vécue par le peuple qui a laissé les vestiges. L'on n'ira jamais jusqu'à identifier un individu sous son état-civil²⁰, (mais il s'en faut de peu que les vivants nous le réclament), au minimum son groupe d'appartenance. En revanche, nous allons être confrontés à l'ambiguïté du concept culture utilisé dans les deux disciplines, mais constitué/défini différemment en ethnologie et en archéologie, ambiguïté sensible lors du retour au réel (*traduction 3*, ouv. cité).

Les conditions de terrain qui sont les premières limitations aux raisonnements (hasard des sites, des fouilles, troncature ou mélange des vestiges...) vont s'ajouter aux discrédances disciplinaires.

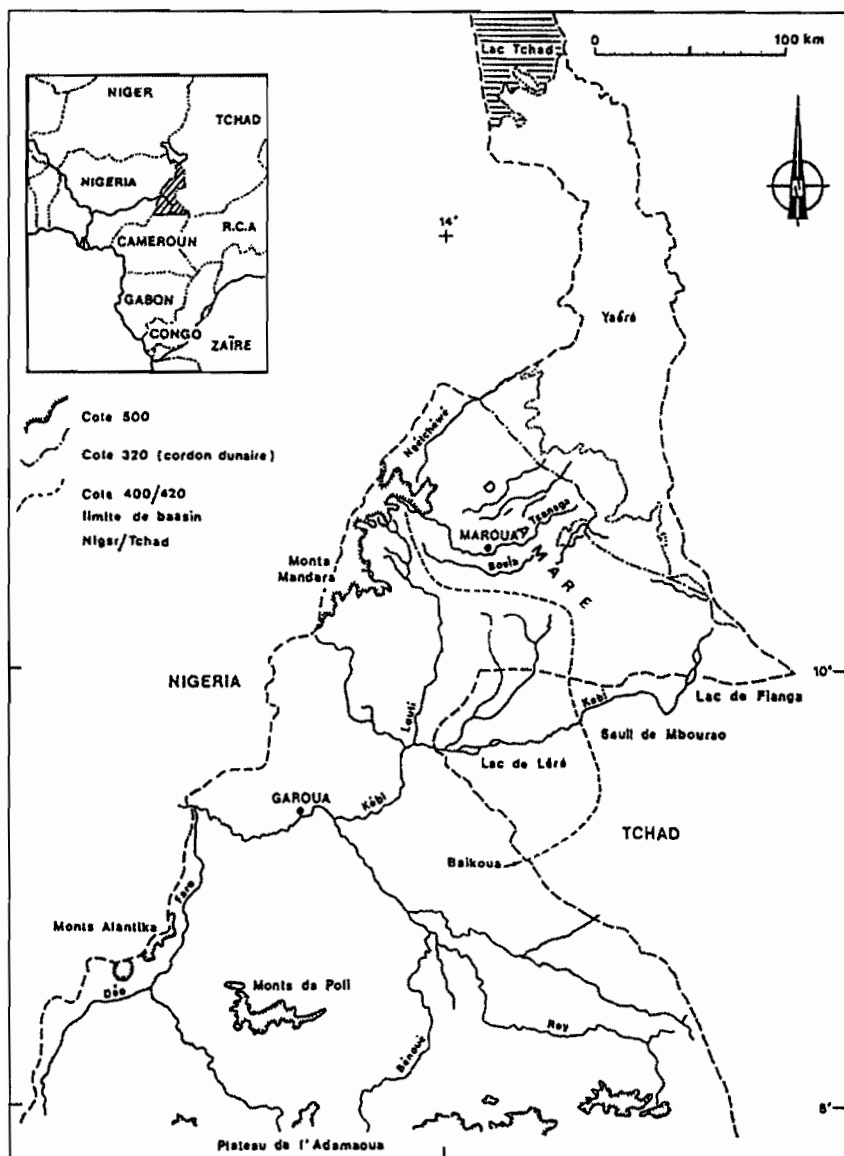
Le terrain en résumé

Histoire

Généralement, les échanges et mouvements de populations sont trop souvent vus en Afrique subsaharienne de direction uniquement nord>sud, en mémoire des épisodes arides du Sahara ayant dû très probablement repousser des populations préhistoriques vers les franges plus humides du sud, parfois assez profondément, comme au paléolithique (épisode Kanémien) ou après la transgression tchadienne de ~ 7 000 BP.

²⁰ Comme la famille des Zorzi de Venise retrouvant un ascendant comme nonce apostolique auprès du Roi Louis XIII. L'identification a été réussie cependant pour Alain Fournier mort lors de la Grande Guerre et contestée pour la famille du tsar Nicolas II, massacrée par les bolcheviks à Ekaterinbourg en 1918.

Carte 2



La même image subsiste pour les périodes historiques où royaumes et empires de notre région : Kanem-Bornou, Mandara, Baguirmi, ont traité le Diamaré (en abrégé : DML) comme une marche où pratiquer la chasse aux esclaves, selon ce qu'en dit l'Histoire (Carte 2). Toutefois, si l'on prend en compte l'arrivée par l'ouest des Peuls en nombre au début du XIX^{ème} siècle, plus tard dominant la région, l'immixtion dans l'Adamaoua des Gbaya venant de l'est, les invasions Tchamba jusqu'aux grassfields ouest-camerounais (Mohammadou 1999), comme l'influence possible plus ancienne du royaume de Kororofa (pays *jukun* au Nigéria), dans la Haute-Bénoué, rien n'interdit de rechercher des échanges sud>nord, est>ouest, ouest>est ou autres... peut-être de moins grande amplitude et locaux. La « petite histoire » est l'histoire des chefferies dont on distingue désormais les hiérarchies, liées selon les cas, aux pouvoirs sur les forces naturelles, au pouvoir politique terrestre. Au nord, la région dite « Sao » étudiée de longue date (Wulsin 1932, Griaule & Lebeuf 1948, 50, 51, Lebeuf 1966), au sud, le pays fali (Gauthier 1977, 1979, 1981, 1986) et la confluence Bénoué-Kébi (David et Bartell en 1968-70) semblaient laisser de côté cette région mal dessinée, le DML, qui sert cependant à tous de jointure, à cheval sur le bassin du Tchad et le bassin de la Bénoué.

L'environnement physique

Dès le départ, il faut considérer le Cameroun comme un découpage arbitraire. Sa partie nord, étroite, du 8° N au 13° N, empiète sur le bassin du Tchad et le bassin de la Bénoué-Niger, tandis que sa pointe extrême-nord se découpe dans un biotope caractéristique, formé de l'ensemble des plaines de comblement et des fleuves les traversant (Chari, Serbéwel, Yedseram, Komadugu) aux rives sud du lac Tchad (Carte 1). La région considérée s'étend des abords orientaux du massif des Mandara jusqu'au Logone à l'est, sans

dépasser *grosso modo* le parallèle 11° N mais en recoupant le cordon dunaire de 320 m, témoignant d'anciennes transgressions du lac Tchad.

Le *climat* est globalement soudanien avec saison sèche / saison humide (700-800 mm en moyenne à Maroua). La saison humide se raccourcit plus on va vers le nord.

Les *sols*, produits du manteau géologique, plus ou moins disséqués, offraient et offrent aux peuplements des biotopes variés. Bien évidemment, n'entrent ici en considération que les peuplements dits récents, postnéolithiques et éventuellement néolithiques, pour lesquels la formule [sols/eaux/modélé]²¹ est pertinente, non seulement quant à la présence de l'eau mais quant à ses qualités. Les nappes du bassin datent de l'Holocène et ne sont pas trop minéralisées (intérêt pour la boisson humaine, animale et certaines cultures). Inversement, certains sols contribuent à la minéralisation des eaux stockées.

La *végétation* s'ordonne en zonation latitudinale classique, modifiée par une occupation humaine dense, variée et ancienne dont les définitions et datations commencent à être connues (Marliac 2006b). Si la formule [texture/épaisseur/régime hydrique] à l'échelle régionale est congruente à la distribution des espèces et que nous avons bien un classement nord>sud, domaine soudanien, domaine sahélien à l'exception des Mandara dotés d'une végétation d'altitude, la dégradation climatique concomitante aux déboisements, en perturbant le régime hydrique et en sélectionnant des plantes, a conduit à une interpénétration des deux grands domaines, surtout au Diamaré central où règne un domaine dit soudano-sahélien, à épineux colonisateurs couvrant les plaines à l'est des Mandara.

²¹ Ou LEUR formule, définition même, par rapport à notre *Constitution moderne*, de ce qu'ils définissent plus ou moins précisément comme La Nature en parallèle avec ce qu'ils définissent plus ou moins bien comme La Culture...

A l'échelle des *peuplements*, l'on peut distinguer plusieurs unités dans l'ensemble considéré : Diamaré-Mandara-Logone.

Les Monts Mandara créent une barrière nord-sud de 150 km de long avec le Nigéria, avec des altitudes allant de 1 000 à 1 200 m (Mt Oupay 1 500 m), mais surtout du fait de leur abrupt sur le piémont Est. Les plateaux centraux, vers l'altitude moyenne de 700 m, à pentes faibles sur granites, migmatites ou gneiss (plus quelques résidus basaltiques), donnent des sols peu épais à végétation médio-soudanienne : *Isobertinia doka*, *Daniellia oliveri*, rabougris (mais aussi par les feux anthropiques saisonniers). Malgré quelques petites nappes piégées, ils sont vite asséchés, sensibles à l'érosion car incohérents sur un socle souvent peu profond.

Le Diamaré *stricto sensu* est une plaine de remblaiement, allant des Mandara jusqu'à la plaine du Logone dont elle est séparée par le cordon dunaire de 320 m à l'est et le bombement du socle à la cote 400-420 m au sud, marquant la limite des deux bassins. Nous la divisons par rapport à Maroua en deux sous-régions géographiques : cisdunaire ou transdunaire.

▶ La *partie cisdunaire*, allant du piémont Est des Mandara au cordon dunaire, est une étendue plane (1/200^{km}), à sols argileux et argilo-sableux avec quelques pointements du socle (dômes granitiques de Djoulgouf, Goboré) ; granite intrusif de Balda et rivières à régime d'oued qui coulent mal des Mandara vers l'est (Boula, Tsanaga, Motorsolo, Mangafé, Ranéo). Leur instabilité semble faire écho aux déplacements latéraux anciens révélés par des sondages, rencontrant soit des argiles de débordements, soit des lentilles de sable des anciens chenaux. Plus à l'est, prolongement de l'erg de Kalfou, plus au sud-est, détruites ou recouvertes, quelques dunes apparaissent un peu partout (Kosséwa, Kolofata, Makalingai). Elles portent des sols jaunes à *Anogeissus leiocarpus*, *Sclerocarya birrea*, *Guiera senegalensis*. Superposées ou associées aux systèmes alluvionnaires, quelques grandes étendues argileuses lagunaires portent des peuplements quasi

purs d'*Acacia seyal*. Le grand karal de Ngassa semble avoir préexisté aux systèmes des mayos Tsanaga et Boula, de même que la dépression de Dargala, marécage à Andropogonées : ce furent des lagunes résultant du blocage par le cordon dunaire de 320 m. Les alluvions se succèdent en alluvions anciennes au-dessus des vallées fossiles avec *Anogeissus leiocarpus*, *Balanites aegyptiaca*, *Terminalia*; alluvions récentes grises, bordant les rivières sur presque tout leur parcours et de faible largeur ; alluvions actuelles jaunes, beaucoup plus restreintes, exhibant une belle végétation à Combretum, *Terminalia*, *Ficus* sp., caïlcédrats, *Acacia albida*. Les paysages végétaux, outre les sols, sont déterminés par la nappe. Elle s'enfoncé, hors d'atteinte, sous les alluvions anciennes. Cette série de terrasses est arrêtée au nord-est par le cordon dunaire marqué par *Guiera senegalensis*, sauf aux franchissements complexes où les alluvions des rivières se deltaïsent dans la plaine du Logone.

► La *partie transdunaire* n'est que la partie sud de la plaine d'extension du lac Tchad (on l'appelle aussi plaine sableuse interne). Elle est bordée à l'est par le Logone et au sud par le cordon dunaire de 320 m. C'est un comblement alluvial très plan dont le recouvrement final présente des dos sableux exondés, alternant avec des fonds argileux. Les rivières descendant des Mandara y débouchent après le cordon et s'y étalent difficilement en petits deltas avec mares.

Les populations

La région est une mosaïque de peuples, classés selon l'ethnologie traditionnelle en 42 ethnies, selon des critères religieux (assimilés aux Peuls comme les Zumaya, Niam-niam..., ou « disparus », Bogo, Maya, Mbanan...), linguistiques ou culturels comme les architectures (Seignobos 1980, 82a), ethnonymes plus ou moins modifiés, figés et repris par les razzieurs et colonisateurs

successifs : Bornouans, Mandaras, Peuls, Allemands, Anglais, Français (McEachern 2001a, 2001b).

Les groupes dits « païens » (*kirdi* ou *habé*)²² ou « paléonigritiques » considérés comme autochtones, présentent de belles densités humaines (Mafa, Toupouri...).

Les ethnies se différencient en :

▶ islamisés : Peuls (*pullofulBe*), selon le nom qu'ils se donnent, qu'ils descendent des clans peuls Yillaga, Ferobé ou Wollarbé, conquérants de la région du XVIII^{ème} au XIX^{ème} ou de païens islamisés (210 000),

▶ les montagnards non-islamisés sont les Mafa ou Matakam (171 000) comprenant aussi les Hidé, Mabass, Ndaré ; les Mouktélé voisins, les Podokwo sur les massifs entre Mora et Mouktélé, avec les densités les plus élevées et un paysage très aménagé ; les Mora, Vamé, Ouldémé, Mada, Zoulgo, chacun sur leur massif au bord oriental des Mandara ; les Ourza, Mouyengué, Mokyo, Mbokou, sur les inselbergs du bord oriental ; les Mofou (105 000) dont une partie occupe la plaine proche et les piémonts,

▶ les peuples des hauts-plateaux sont les Kola, Hina, Daba, Guidar à l'est de Guider ; les Fali et Kangou, d'origines variées et réfugiés sur le massif du Tinguelin, les Kapsiki et Bana, à la frontière du Nigéria avec les Kortchi ; les Djimi, Goudé, Njegn au sud des Kapsiki,

▶ les peuples des plaines sont les Toupouri, au nombre de 165 000 en bloc homogène ; les Massa (95 000) qui occupent les berges du Logone, entre Mousgoum islamisés (115 000) et Toupouri ; les Guiziga (90 000), anciens occupants de Maroua leur capitale, vont jusqu'à Moutouroua ; les Moundang (50 000) s'étendent depuis Léré, leur capitale au Tchad, séparés des Guiziga par un espace vide ; les Mousse (25 000), en enclave chez les Massa, sont éleveurs de poneys et bovins.

²² *kaado* / *haaBe* : païen (langue peule).

Toutes ces ethnies, chacune, souvent, délimitée par sa langue, ses coutumes, techniques, arts et cosmogonies, possèdent chacune SA culture, son ethnonyme... plus ou moins exactement enregistrés lors des enquêtes de l'ethnologie traditionnelle. Le recul dans le temps montre qu'elles sont le résultat de la fusion de groupes et peuples divers comme le révèle le recueil des traditions orales, même si, au présent, elles s'identifient comme groupes distincts, par ailleurs eux aussi en pleine évolution. En fait, il est impossible de rattacher telle culture à telle autre historique ou préhistorique (dans ce cas, définie par un ensemble de traits culturels, techniques et géographiques...), même s'il est quasi certain que les ethnies actuelles « descendent » des ethnies du passé, y compris préhistorique, tant il est probable que l'ethnisation opérât jadis comme elle opère aujourd'hui. Si l'ethnie est construite, elle n'est ni irréaliste ni illusoire.

Tous ces groupes se subdivisent aussi en langues de familles diverses, la région apparaissant comme une zone de contact et de fragmentation de trois grands « phyla » linguistiques : afro-asiatique ou désormais afrasien, nilo-saharien et niger-kordofanien. Actuellement, deux familles de grande ancienneté dominent : la famille tchadique du phylum afrasien et particulièrement, tchadique centrale (Barreteau 1987) qui supprime la famille adamawa-oubanguien (groupe du phylum niger-kordofanien).

Les autres langues, telles que le peul (groupe oriental : *fulfulde funaangere*) de famille ouest-atlantique, l'arabe de famille sémitique et le kanouri de famille nilo-saharienne, sont d'introduction récente.

Ces Humains qui « posent problème »

Ceux dont je viens de parler sont aussi ceux chez qui je suis allé faire des fouilles, chez qui je suis passé, chez qui j'ai habité (village de Waalijam au nom prédestiné²³), avec lesquels j'ai creusé le sol de leurs champs, de leur village ou marché de longues heures en

²³ *Waalijam* peut être traduit par « bon sommeil ».

brousse... A l'époque, je fréquentais peu d'archéologues... mais des Guidar, Guiziga, Moundang, Toupouri, plus rarement Peuls, Haoussa, ou M'bororo, etc. Pour tous, j'étais le *nasara* ou *nasarajo* (le Blanc, l'Européen) qui parlait un *broken* ou *basic fulfulde*, comme nombre de non-peuls au Cameroun du Nord d'ailleurs !

Un jour, le pieux Liman (†) du village de Goray qui venait souvent s'asseoir et regarder ma fosse me baptisa *mawdo* (le « grand », « savant », « sage » ...). Je fus plus étonné qu'autre chose et, si la modestie où mes années de terrain m'avaient conduit en fut la cause première, je me sentis changé, tant le qualificatif me parut démesuré par rapport au produit de mes efforts, fut-il sur papier glacé, à belle reliure. Cette remarque s'ajoutait à quantité d'autres, directes ou indirectes, naïves, souvent pleines de bon sens, de tous ces gens rencontrés depuis des années, au fil des pistes, des villages, préfectures, chez les chefs, les interprètes, les étudiants, les professeurs et instituteurs... Elle me reliait au contenu et au pouvoir, plus ou moins bien perçu, du savoir que je représentais. Elle consacrait en partie la valeur de ce que j'allais dire, écrire ultérieurement et qui finirait en volume dans une bibliothèque, sur des étagères, très loin de ces villageois...

En fait, comme Nathan (2001 : 16), je rencontrais, après les avoir longtemps fréquentés « dans les livres », ceux à qui s'adressaient les connaissances acquises par l'archéologie que, compte tenu des insuffisances de la discipline, je tenais pour scientifiques, *i.e.* indiscutables. Cependant, que pouvaient signifier mes résultats (typologies, classes, analyses, datages 14 C, TL, sédimentologie, etc.), acquis selon différents référentiels (disciplines) et recousus ensemble, pour les villageois de Goray, Salak ou Mongossi, et du Nord-Cameroun en général (Marliac 2000) ? Si l'historien Ki Zerbo (1978) soulignait la présence du passé chez les Européens, décelée par exemple dans la réutilisation d'anciens mots (en France : Caravelle, Légion, Empire, Champs-Élysées, La Chaise-Dieu...), comment cela

se passait-il pour les Giziga, Mofou, Guidar, Moundang... avec lesquels je vivais durant mes travaux ?

Dès lors, je me mis à fréquenter par la réflexion ceux à qui s'adressaient mes recherches, mon savoir, ceux qui vivaient avec un autre passé que celui que j'apportais. Mon apport était-il compris ? Comment ? Changeait-il d'une façon « mesurable » celui des villageois (Marliac 1995a, 1997a, 1999, 2000) ? Quelle était cette différence qui rendait le mien quasiment indiscutable ? De quoi était fait le leur ? Avaient-ils besoin d'un passé et duquel ? Avec quel passé avaient-ils jadis réglé leurs problèmes ? Avec quoi s'étaient-ils débrouillés eux, puis ceux d'avant et ceux d'*avant avant*, pendant des millénaires ?

Si la connaissance que je fabriquais me paraissait fort loin de la leur, pour être transmise, elle aurait nécessité, un apprentissage de leur part jusqu'à ce qu'ils deviennent mes équivalents (des *educated people* comme dit Holl 1990b : 305 !) ... Ne pouvant former tout le monde²⁴, avec quoi et quel passé vivaient ces « non-formés » (ces « *incultes* », ou « *non-educated* », selon la remarque précédente) ? Apparemment sans grands problèmes... comme vivaient mes compatriotes et grands-parents villageois, au fin fond du Périgord ou de la Provence, au début du siècle dernier... Ils en avaient bien assez avec leurs problèmes de sorgho, vaches, mariages, vols, décès, fêtes, vengeance, maladies, adultères, enfants, impôts, cérémonies (*maaray* chez les Mafa), projets et autres... tout comme cette énorme majorité que constituent les non-archéologues de par le monde...

J'appartenais à un club aux conditions d'adhésion très particulières ! Et je n'avais même pas l'excuse de dévoiler au public de prestigieux tombeaux, des mosaïques splendides, des momies, des temples enfouis, des trésors... Je n'étais pas Indiana Jones ! Et si

²⁴ Et que voudrait dire la transformation supposée réussie de tout le monde en « archéologues » ?

j'avais, me transformant en ethnologue, parcouru leur passé tel qu'ils le disaient, le représentaient, le vivaient ? Comment d'ailleurs aurais-je pu le restituer afin qu'il restât pour moi ce qu'il était pour eux (Marliac 2002a) ? En quelque sorte, mes confrères et moi contestions leurs identités historiques comme d'autres confrères le font quotidiennement pour d'autres groupes et parfois le déclarent (Bayart 1996), le but ultime étant d'aboutir, sauf pour certains peuples, à une humanité constituée d'individus, sans liens ni même solidarités, sans sol, sans histoire, alternativement producteurs et consommateurs de ce qui leur est proposé. Revendiquer Paray (1429) pour les Français ou Tannenberg (1410) pour les Polonais et Lituaniens ou, pour les Japonais, le *kamikaze* qui détruisit, en 1281, la flotte d'invasion mongole qui cinglait vers le Japon, ne poserait-il plus sur rien ?

Mes idées sur l'archéologie en furent changées au point que j'entrepris de réfléchir aux moyens, techniques et méthodes qui conduisaient cette fabrication de connaissances, qui s'opposaient à d'autres extrêmement nombreuses, variées, guidant la vie quotidienne des gens. Remontant le fil, j'ai pris connaissance du dispositif intellectuel sur lequel reposait mon savoir, puis mes savoirs : j'étais né dedans. Ma jeunesse se fit, à la Communale, comme celle du jeune héros de *La Gloire de mon Père*, au nom d'une Révolution, du progrès appuyé sur la science, des lendemains qui chantent et de plus, j'étais un « scientifique » ... En sciences sociales, c'est ce qui m'assurait de penser pour les autres, appuyé sur l'ethnologie, sans jamais pouvoir savoir ce que ces Autres pensaient vraiment. Le physicien semble pouvoir manipuler son objet comme il l'entend, nous verrons plus loin qu'il n'en est rien, alors que le mien se dérobe sans cesse car je ne suis jamais sûr qu'il dit ce qui est et comment EST un événement. Dès lors, l'ensemble des connaissances me parut un gigantesque magasin (*quasi sedes* d'Aristote selon Cicéron), où des objets hétéroclites ne bougeaient pas, d'autres un peu, d'autres tout le temps... Certains

très sûrs, d'autres moins, d'autres très vrais, sensibles. Ici, piochait qui voulait, parlant ensuite au nom de LA Science (Boltanski & Thévenot 1991 : 88-92).

Qu'est-ce qui faisait de tout cela une connaissance intégrée ou des savoirs intégrés ?

Non que je les rejetasse, les uns ou les autres, mais l'indiscutabilité des uns, déjà branlante quand on analyse de près une classification ou les conditions de fabrication, me dérangeait, surtout quand elle prenait cet aspect pédago-activiste des manuels, des médias, des synthèses, des discours développés... *avec un brin d'agacement dans la voix et le ton d'un instituteur de la III^{ème} République, désormais télévisé* (Callon *et al.* 2001 : 202)... quand le Rationnel ou l'Objectif, devenus le Récitatif d'un nouveau Lycée Utopique, revêtaient la toge intellectuelle du scientifique ou l'uniforme du politiquement correct.

*C'est toujours le pouvoir qui se dissimule derrière
l'objectivité ou la rationalité lorsque celles-ci
deviennent argument d'autorité.*

Stengers (1993 : 28)

I

Archéo-logie

*Prehistory is the science of artifacts conducted
in the terms of the concept culture.*

R. C. Dunnell

Ses faits, ses théories et ses modèles

Ce qui reste des groupes humains disparus sont des choses comparables aux nôtres : objets de pierre (taillés, polis), objets d'argile (poterie), objets de cuivre, objets composés, de bronze ou de fer, de bois, d'ivoire, etc., sols d'habitats (damés, lissés, pavés...), puis villages, édifices et villes... jusqu'à l'invention de l'écriture qui signe conventionnellement la fin de la Préhistoire, l'entrée dans l'Histoire au III^{ème} millénaire BC²⁵ à Sumer. Ces choses, ces objets, plus ou moins résistants, *si haut que nous remontions dans l'Histoire bavarde ou la Préhistoire silencieuse ils ne cessent d'être là*²⁶. Curieusement, ces ensembles hétéroclites, « improbables », sont appelés « cultures matérielles » en anthropologie et cette appellation

²⁵ Entrée très inégale selon les régions et assez limitée quant à l'information transportée même si l'invention elle-même est une extraordinaire innovation.

²⁶ *Mais de la condition constitutive directe à partir de l'objet nous avons des témoins tangibles, visibles, concrets, formidables, tacites. Si haut que nous remontions dans l'Histoire bavarde ou la Préhistoire silencieuse ils ne cessent d'être là* (Serres 1987).

soulève indirectement, par la juxtaposition des deux termes (Culture/Matière), le problème fondamental Nature/Culture²⁷, Sujet/Objet. Ces ensembles servent cependant de base à la classification d'étapes dans l'évolution des sociétés humaines, par une sorte de filiation technique, appuyée sur le « progrès » : toute nouvelle technique efface plus ou moins la précédente et ainsi le Monde progresse. Nous avons plus ou moins évoqué ce cadre en Introduction : l'on passe dans le temps, de galets aménagés (*pebble tools*) aux bifaces grossiers, puis de plus en plus minces et légers (acheuléens), à la technique levallois, puis aux industries à éclats et lames du paléolithique supérieur, à tel point qu'il a fallu redécouvrir, bien après les débuts de notre discipline, les éclats du paléolithique inférieur, plutôt ignorés des premiers archéologues qui ne relevaient que les bifaces, observer tel paysan soudanien sans outil, déterrer des bulbes avec un galet tranchant, pour douter de ce simplissime schéma, copié de plus sur la filiation paléontologique des espèces, elle-même discutable (Johnson 1996) ... *le passé est ce que nous saisissons comme notre préhistoire* (Veyne 1971 : 103). Cette histoire, appuyée sur la notion d'une technophylétie, n'était belle et rectiligne vers le Progrès qu'en ignorant la nature des techniques, leur « filiation » (apprentissage), les essais, erreurs, détours, culs de sacs, reprises, défauts et conséquences qui jalonnent et suivent toujours la fabrication de quelque chose, y compris dans le domaine du religieux²⁸, masquant telles autres hypothèses ou théories au prétexte qu'elles n'étaient pas scientifiques ou pire, réactionnaires.

²⁷ Que nous revoyons au Chap. II. Si la Culture se définit comme ce qui n'est pas la Nature, elle est ensuite réifiée comme quelque chose qui s'imprime sur les « choses » pour faire des objets...

²⁸ *Dans un grand déchirement des voiles, elle [la crise du début de la réforme de 1525] permet [...] de voir et de mesurer, à la brutale lumière des faits, les conséquences redoutables de la parole, de l'action historique d'un Martin Luther* (Lucien Febvre 1945 : 162).

Elle repose aussi sur :

1° l'idée que le monde est intelligible, régi par des lois, donc maîtrisable et prédictible, ce qui entraîne d'ailleurs l'exclusion de tout ce qui ne se soumet pas à cette vision,

2° l'idée du déroulement d'un Temps, détaché des activités humaines... Or ce sont ces activités qui font les temps, les *temporalités*.

Si la feuille de Solutré « descend » des pointes aurignaciennes (Déchelette 1924 *in* Brézillon 1968 : 19), il ne s'agit pas, bien entendu, de la même filiation que celle entre les différents anthropiens depuis trois à quatre millions d'années (ouv. cité : 36), laquelle reste de plus toujours controversée, à chaque découverte et entre chaque découverte... Et cette image, elle-même longtemps acceptée, montre l'emprise d'une vision naturalisée de l'évolution humaine dans sa partie technologique. C'est le piège de la *Constitution moderne* (Latour 1999a, Chap. I) : il lui faut naturaliser ou culturaliser avec ses conséquences politiques. Le problème est qu'elle n'y parvient plus très bien depuis la deuxième moitié du XX^{ème} siècle (cf. aussi Stengers 2004 : 39)...

Définitions

Notre discipline est une « -logie » comme d'autres, au sens où, en liaison avec un modèle explicatif général, elle possède une méthode et des techniques partagées par tous les archéologues pour répondre aux hypothèses que ce modèle autorise. Elle est compartimentée par le fait qu'elle ne s'adresse qu'aux vestiges des sociétés du passé dont souvent on ignore le mode de fabrication, d'utilisation (bâtons de commandement ou redresseurs de flèche du magdalénien ?), de dépôt et de durée. Ceux-ci peuvent être aussi bien des monuments, des textes gravés, des strates, des parchemins ou des

objets variés (boutons, éclats de silex retouchés, graines, pots, poubelles, squelettes) entiers ou brisés, allant de la trace fugitive ou ambiguë (terres noires) à la puissante présence (tumuli, cromlechs, escargotières, palais, mottes moyenâgeuses). Par convention, elle devient préhistorique lorsqu'elle s'adresse à des sociétés sans écriture. Afin de dépasser cette frontière indécise, nous pourrions adopter la définition de Dunnell (1971) en exergue de ce chapitre. Elle permettrait de relier les cultures dans le temps, en dépassant cette invention à partir de laquelle on a pu lire ce que les hommes disaient d'eux-mêmes, des Autres, de leur monde, de leurs activités ou de leurs croyances.

Cette « -logie » va de l'implicite très général découlant de l'Ecole, des cours d'Université, stages de fouilles et manuels reproduisant et diffusant le « paradigme » et/ou la *théorie*, aux expériences et résultats de recherche, aux projections de la méthode dite hypothético-déductive de la *New Archaeology*, rejet néopositiviste, dérivé de plus de l'idée de la préséance de la théorie sur l'observation (Hacking 1989) et d'autres méthodes, y compris l'expérimentation. Elle s'appuie essentiellement sur des objets (récoltés en fouille), leurs répartitions dans le temps et l'espace et sur les techniques ayant servi à fabriquer ces objets. Elle est conforme à un modèle général expliquant les changements comme la naissance des sociétés, selon la théorie néo-évolutionniste (néodarwinisme adapté) utilisée quotidiennement depuis la fin du XIX^{ème}, même si elle est parfois théoriquement, mais théoriquement seulement, discutée, car toujours persistante comme orthodoxie dans les manuels scolaires et universitaires (Gould 1987). Celle-ci, à travers ses nombreuses écoles et avatars (cf. Latour & Strum 1986, Latour 2000), copie les méthodes des sciences naturelles avec tout ce que cela comporte et exclut. Les différents sous-modèles qui en sont sortis, parfois baptisés par leurs auteurs ou d'autres (Hodder 1999, Dobres & Hoffman 1994), appartiennent à la Socio-Anthropologie, science générale des hommes, au sens où celle-ci

fournit des modèles explicatifs de sociétés et des évolutions des dites sociétés, à partir de l'étude des sociétés actuelles ou « traditionnelles ». Ces modèles sont ce qu'en général les auteurs, surtout anglo-saxons, appellent *theories*.

Selon la version la plus commune, la Préhistoire, période immense des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, serait une succession de progrès techno-économiques, lents ou rapides, permettant une maîtrise de plus en plus grande du monde extérieur, conduisant les groupes humains (dont l'évolution « physique » s'accomplit toujours dans le cadre néodarwinien), se colletant avec leurs milieux, par ailleurs définis par les sciences de la Nature (baptisés alors contraintes), pour survivre, vivre, prospérer et se libérer de la matière (le *pratico-inerte* de J.-P. Sartre), différemment selon les recoins de la planète (les cultures dites jadis primitives, devenues aujourd'hui traditionnelles), jusqu'à l'apothéose moderne. *Grosso modo*, les humains sont passés, il y a 10 000 ans environ, de cette période (paléolithique) à un stade de producteurs (pasteurs, agriculteurs et mixtes) baptisé, et comment s'en étonner, *révolution néolithique*, par Gordon Childe.

D'où, pour le paléolithique d'Europe, les anciennes classifications en cases étanches et superposées, à l'image des étages géologiques (cf. notes 63, 78) : Chelléen, Abbevillien (les deux aujourd'hui hors d'usage), Acheuléen, Clactonien, Moustérien, technique Levallois puis les cultures du Paléolithique Supérieur, bien connues par ailleurs aujourd'hui, enfin le Mésolithique et le Néolithique. Ces stades généraux furent peu à peu mis à mal par les découvertes accumulées des différentes cultures préhistoriques et l'affinement de l'étude des vestiges. Par ailleurs, on vit assez vite leurs recouvrements et leurs évolutions différentielles. Ces cases séparées reposaient sur cette notion d'une filiation des techniques (mais comment ?), par le passage d'idées flottant dans les airs de cerveaux à cerveaux (Bowker 1997 : 601) ? Aussi sur le concept, déjà discuté (M. Brézillon 1968), de progrès linéaire inéluctable (en très abrégé :

percuteur dur > souple > discoïde > éclat levallois puis nucléi prismatiques et fabrication de lames > façonnage des lames en outils puis microlithisation, polissage ; modes de subsistance...), avec toutes les nuances de matériau, géographiques, localisées, et technologiques peu à peu repérées au fil des années et des fouilles : Oldowayen, technique paralevallois, technique Kombewa, Moustérien, burin de Noailles, pointe de Clovis... (cf. ouv. cité), associés aux modes d'organisation socio-politico-économiques de plus en plus sophistiqués et modernes. Dans le temps et l'espace, ces cases se chevauchent, se recoupent, se fondent, se différencient, s'étendent, rétrécissent et éventuellement durcissent, au fur et à mesure des recherches, révélant ainsi un double travail de construction. Celui des hommes préhistoriques fabriquant des bifaces (ou des microburins ou des hoes, des jarres, des canots, des maisons), à travers mille essais, déboires et changements, transmettant leur savoir-faire et celui des archéologues reconstituant cette construction entre Nature et Culture. Les travaux de Boëda (1997) ont très justement montré qu'il fallait considérer différemment ces évolutions, conçues linéaires et affiliées, en reconsidérant l'autonomie du médiateur qui intervient entre les matériaux (la Nature) et les humains (la Culture) : la technologie, lithique, céramique, métallurgique, cynégétique, etc. (Marliac 2006b).

Les cases classificatoires, aussi larges soient-elles, sont mal délimitées et même, comme en Afrique subsaharienne et saharienne pour le Néolithique, conduisent-elles parfois à des confusions et des incompréhensions liées à leurs contenus différents, inégaux et imprécis (Quéchon 1995 : 308). Les théories fleurissent et se fanent. Et sur ce point précis du Néolithique africain, chercheurs anglophones et francophones sont souvent en désaccord, en fait sur des définitions découlant d'approches différentes.

La profession a mis quelques temps à préciser son objet, ses pratiques et la théorie qu'elle en avait, elle continue toujours, ce qui n'est pas une mauvaise chose. En pays anglo-saxons, chaque

rethinking ou chaque spécialisation rêve, de plus, d'être baptisé (Trigger 1989 ; cf. *behaviorist, processualist, evolutionary...*). Nous en sommes aujourd'hui à la résilience (Redman 2005) !

En France, les archéologues, à ma connaissance, délaissent de plus en plus les boîtes typologiques classificatoires superposées et les dénominations. La préférence va plutôt aux techniques de production, la profession conservant cependant toujours un penchant naturaliste, conforté par ses méthodes d'analyse liées à la nature de la majorité de ses objets d'étude. Pour eux, les groupes évoluent en fonction des milieux et leurs « cultures matérielles », finement analysées, le révèlent après un rebrassage des objets et des gestes (Latour & Lemonnier 1994a : 15, Latour 1996 : 33). Cela correspond aussi à la mode de l'ethnoarchéologie, désormais élevée au rang de discipline. A l'inverse de Cleuziou (Cleuziou *et al.* 1991) repris dans Dobres & Hoffman (1994 : 219, note 3), je considère que la soi-disante inaptitude française *...to move from description to understanding*, montre simplement que ce passage (ce *move*) est loin d'être aussi facile ou évident que les essais et écrits de nombre d'*american archaeologists* ou *ethnoarchaeologists*, leurs pâles épigones et partisans « biaisés » (*biased*) voudraient le faire croire. Qu'est-ce que ce *move*, éventuellement pertinent, implique, sinon un modèle de transfert (théorique lui aussi) dont il va falloir éclairer les tenants et aboutissants ? Qu'est-ce qui nous autorise à expliquer tel descriptif par telle analogie ? Sous quel modèle, sous quelles formes se passerait ce *mouvement* ? La critique déjà ancienne de Courbin (1982) sur ce point a été dévastatrice et c'est bien pourquoi d'ailleurs, elle est ignorée, sinon dissimulée, par nos « *theorists* »²⁹. Je m'en tiens cependant moi aussi, pour le moment, à cette prudence nationale.

²⁹ P. Courbin est absent de la bibliographie de David & Kramer 2001, comme de Garanger 1992 et de Leroi-Gourhan 1988 !

L'archéologie n'a pas découvert le « Passé », ni ne le découvre au sens d'objets déjà présents, cachés, qu'il suffit de déterrer. Les pierres polies jadis considérées, au Cameroun du Nord, comme des pierres de foudre, de tonnerre, donc liées aux pluies, censées porter chance, bien que connues depuis des siècles, n'ont pris le sens que nous leur donnons aujourd'hui qu'aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles en Europe. C'est le changement de paradigme comme sa persistance qui modifient ou maintiennent les théories aussi bien que les « preuves » qui deviennent ultérieurement « directes ». Ainsi le crâne de Gibraltar, découvert en 1848 (preuve dite « circonstancielle »), resta inconnu/inutilisable jusqu'à ce que l'idée de « l'homme descendant du singe » (*L'origine des espèces* de Darwin parut en 1859) provoquant la quête de fossiles à comparer, débute (e.g. E. Dubois à Java) et fasse considérer ce fossile comme le maillon d'une chaîne (Girard 2004 : 216-219, citant Hocart 1978). Comme l'a montré Leroi-Gourhan (1964) à propos des errements des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, dans la classification chronologique des anthropiens, errements fondés sur une théorie de l'évolution par accroissement cérébral³⁰, c'est le retraitement des documents, relevés, plans et comparaisons qui renversèrent l'image et permirent de dire, en un raccourci évocateur, que *Nous étions préparés à tout sauf admettre d'avoir débuté par les pieds* (Leroi-Gourhan 1964). De même, il a fallu à Louis Leakey un réflexe d'attention nouvelle portée dans les fouilles préhistoriques à TOUT ce qu'on exhuma³¹, pour laisser pendant sa fouille une pierre, deux pierres puis plusieurs en place, pour découvrir *in fine* qu'elles

³⁰ Ce qui explique bien l'acceptation et le succès du faux crâne de Piltdown à l'époque. Par son orientation vers l'anthropopithèque à gros cerveau, la théorie d'alors évoque assez la prééminence sociopolitique toujours réelle, en France particulièrement, des « intellectuels » dont les scientifiques, *i.e.* en langage populaire : les « grosses têtes ».

³¹ Les techniques de fouilles horizontales par décapage, associées aux procédés « Réduire, reporter sur papier pour comparer, essayer et visualiser autrement », liées à une vision anthropologique des sociétés disparues permirent de gros progrès entraînant les fouilleurs vers l'idée de TOUT noter et relever car peut-être ultérieurement exploitable.

dessinaient un muret plausible sur le site archaïque d'Olduvai (Marliac & Delissen 1979 : 26). Désormais, l'on sait qu'à la limite TOUT doit être relevé dans une fouille, sachant bien que c'est là un point Ω , hors de portée, mais principe idéal vers lequel tendre.

Peu à peu, l'archéologie a construit des outils matériels et intellectuels, utilisé de plus en plus d'instruments et théories (certains et certaines venant d'autres sciences), en accord avec ce que la communauté des archéologues possédait et affichait comme modèle (*theory*) de ces sociétés disparues et de leurs évolutions dans le temps et l'espace. Ce modèle fortement influencé au début par les sciences de la Terre qui avaient fourni les premiers préhistoriens, classant en cases superposées à l'image des étages géologiques, évolua peu à peu pour se fondre légitimement dans l'anthropologie : science générale de l'homme, sous tous ses aspects et sur tous les continents. La discipline gagna ainsi une base théorique correspondant à son objectif et dans la foulée, les diverses versions de cette théorie. L'archéologie c'est de l'anthropologie (culturelle/sociale), adaptée aux sociétés/cultures disparues, donc à ce qui était considéré comme des vestiges culturels (Willey & Phillips 1958). Ceux-ci, désormais convenablement étudiés, devaient fournir des indications, des explications quant aux sociétés qui les avaient laissés : modes de vie, transports, échanges, division du travail, évolutions des modes de subsistance, art pariétal ou mobilier (gravures sur os, décors de poteries, parures...), des techniques, des strates sociales... Ce « changement » peut être traduit, dans l'histoire de la discipline, par le passage, déjà ancien, dans les méthodes archéologiques, de la fouille verticale extractive (à connotation géologique vers le « fossile directeur ») à la fouille horizontale à visée anthropologique (vers les [objets] de l'anthropo-archéologie, *i.e.* par exemple : les sols d'occupation).

L'archéologie elle-même

L'essentiel de l'archéologie réside dans la fouille, les traitements des vestiges en laboratoire et les théories-modèles (conscients ou inconscients, faibles ou élaborés) qui la guident durant ces activités³². Elle passe du macrocosme où tout est enchevêtré, lié (la fouille) au microcosme du laboratoire où elle réduit, retient, rejette, isole et finalement, traite une petite partie de ce qui a été exhumé, partie saisissable à travers différentes méthodes et techniques, au regard de ce que le modèle utilisé propose, donc partie représentative. L'archéologie constitue SES objets qui deviennent SES faits, puis plus tard, dans d'autres contextes, discrètement, LES faits. Noter au passage que la saisie dans le macrocosme opère déjà une réduction en ne fouillant, par exemple que le 1/20^{ème} ou le 1/1 000^{ème} d'un site, lui-même déjà souvent abîmé, remanié, tronqué sinon dévasté... Et comment le délimiter ? Tel ou tel traitement nouveau (méthode, appareil, ordinateur...) peut faire apparaître telle ou telle nouvelle question qui peut, ou pas, devenir un fait archéologique. Ceci est ensuite ré-exporté vers le macrocosme aux fins d'application et, pour nous archéologues, aux fins d'explications et compréhension des histoires et modes de vies de nos prédécesseurs, aux fins plus larges d'explication et signification de l'Histoire de l'Homme (*Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?*), ainsi qu'aux fins de compréhension des civilisations traditionnelles qui en sont issues. C'est ce retour dans le macrocosme qui pose problème... Il a fallu (et il faut toujours) donc, « faire parler » les choses que l'on trouve, exhume. Les professionnels eux-mêmes s'émerveillent parfois de ce que l'archéologie fait dire à un simple « caillou »... En ce sens, l'archéologue possède une place stratégique (Courbin 1982) : celle où est défini, plus ou moins solidement, l'objet de la recherche à partir d'examins, mesures et avis variés et multiples.

³² *Les disciplines qui n'ont pas de statut scientifique, les sciences de l'homme et de la société, ne peuvent pas se passer d'hypothèse théorique* (Girard 2004 : 8).

Les FAITS consolidés (sinon, hélas parfois figés) par le vocabulaire deviennent des essences que nous utilisons, promenenons et étiquetons partout, alors qu'en réalité, c'est l'inverse qui se passe. On s'en aperçoit à la discussion, quand le FAIT en question est rediscuté par d'autres, utilisateurs ou collègues chercheurs, et qu'on le voit sous son *nom*, lors d'un séminaire, se vider puis se remplir au fil du passage du temps et des conditions mises à son existence. La dénomination, elle, persiste avec des contenus variés, pour autant qu'elle sert à chaque fois qu'elle est interrogée en situation. Cependant, en même temps, elle piège parfois le locuteur, même scientifique. *Ce n'est pas les faits physiques qui se répètent, c'est l'abstraction sans lieu ni date qu'en extrait un physicien* (Veyne 1971 : 21).

Par elles-mêmes, les choses ne disent jamais rien, opposant une résistance permanente et absolue aux entreprises humaines : en physique, l'expérience rate, l'échantillon se dissout, disparaît ou parfois le laboratoire explose. En archéologie (céramologie, *e.g.*), des lames minces n'aboutissent pas forcément à une nouvelle connaissance, pas davantage que l'exoscopie des quartz au MEB, telle classification de décors, telle typologie des outils de pierre taillée (revue générale *in* Brézillon 1968), de même la courbe de thermoluminescence d'un grain de quartz d'une poterie pour la datation ou l'histogramme des épaisseurs de tessons ou, pour l'ostéologie, l'analyse factorielle de mensurations anthropologiques complexes. L'examen *in situ* des conditions de gisement, très important, peut même être dangereux. Il est advenu que des archéologues périssent dans des fouilles menées trop profondément... Les conditions politiques dans certains pays ont fait aussi que nombre d'entre nous voient leurs notes, leur matériel disparaître, voire se fassent enlever par des dissidents/opposants...

L'archéologue n'atteint ses objectifs que grâce à une médiation expérimentale. Les archéologues sont les porte-paroles des choses qu'ils déterrèrent. Ils leur trouvent des définitions, des fonctions,

des relations, des significations, selon le schéma [adaptation aux contraintes de l'environnement + société] car tel est le modèle applicable dans une discipline où domine encore la *Constitution moderne*, malgré quelques réflexions nouvelles encourageantes (Coudart 1992).

Plus exactement, ils traitent, c'est-à-dire réduisent, ce qu'ils exhument ou trouvent, de façon à obtenir des *inscriptions* qui, bien identifiées et reproductibles/reproduites (moyennes, tableaux, classes de motifs de décor, courbes, dessins...) révèlent une « signature », désignant « une entité signataire » (Callon *et al.* 2001 : 81)³³. De l'histoire de la discipline depuis le XIX^{ème}, nous avons hérité, pour toute la « culture matérielle » récoltée, de dénominations fonctionnelles, analogiques, tels les couteaux, grattoirs, armatures de flèches, pics, haches, bolas... la dénomination des techniques pour les produire : les techniques de débitage, de façonnage, de polissage, de retouche, agrémentées parfois de noms de lieux comme couteau de Chatelperron (grotte dans l'Allier, France), pointe atérienne, technique Levallois, pointe de Folsom, du site de Bir el Ater en Algérie, de la commune de Levallois près de Paris, du village de Folsom au Nouveau-Mexique, (Brézillon 1968)... Pour la poterie : façonnage de l'argile, dégraissant, montage, cuisson, décors... La dénomination des relations qu'on trouvait entre eux dans les trois dimensions lors des fouilles (x, y et z pour le temps) par analogie avec des artefacts connus : ainsi parle-t-on de muret (à Olduvai, par ex.), de tombes, ateliers de débitage, autels, tentes-cabanes, dépotoirs, mégalithes, amphithéâtres, villages, ferriers... Enfin, se fondant sur un principe dit [chaîne technique/chaîne opératoire] (Leroi-Gourhan 1965), impliquant que pour faire tel objet x, il faut suivre telle chaîne d'actions sur la matière, on repéra des constantes liées à ces fameuses

³³ A l'inverse de l'enquête scientifique classique qui, en quelque sorte, « organise » ses propres « fouilles » (Callon *et al. id.*).

contraintes de la matière (pierres variées : silex, chaille, obsidienne, grès, quartzites ; bois, os, corne, métaux, ainsi que les outils, technologies, compétences et maîtrises...). L'étude des techniques reconstituables à partir des vestiges forme désormais une des sous-disciplines majeures de l'archéologie : la technologie préhistorique.

La base théorique des archéologues français longtemps assez implicite, la nature des objets étudiés le renforçant, impliquait dans les années 60-70, de partir d'abord d'une analyse physique (les programmes d'action sur la matière) et ultérieurement, de réanalyser les programmes d'action sur la société, les déterminants sociaux qui avaient présidé aux divers choix. Il fallait ensuite rabouter les deux (Latour 1996) pour comprendre les sociétés, associer la Matière au Social, articuler la Nature avec la Culture. Plus tard, ce dualisme cessa de s'affirmer, sauf en matière de méthode, pour laisser fleurir une grande diversité d'approches où le lien Nature/Société était exploré plus intimement (Latour & Lemonnier 1994a), approches rassemblées sous l'appellation générale d'*Anthropologie des Systèmes Techniques* (Lemonnier 1986), sans cependant que l'ensemble de l'archéologie préhistorique française se sente tenu d'abandonner la vieille *Constitution moderne* (cf. cependant Coudart 1992).

Tout ceci constitue, en très résumé, la base théorique la plus générale du travail des archéologues français³⁴, non l'exposé des différents modèles théoriques socio-anthropologiques qui éventuellement conduisent ses différentes approches (*i.e.* les *theories* des anglosaxons), dressent l'explication ultérieurement ou président aux premières observations, non plus que celle de la Constitution qui soutient ces modèles théoriques. Mais puisqu'au final, les déductions savantes, plus ou moins hypothétiques, que régulièrement magazines

³⁴ Elle résume un modèle explicatif théorique dualiste largement issu d'A. Leroi-Gourhan qui concevait séparément matière (Nature) et sociétés (Culture, Social) et donc dépendait de la *Constitution moderne*.

et revues fournissent en parlant de l'évolution de l'Homme, du secret des pyramides, des pharaons « noirs », de l'ancien peuplement « blanc » de l'Amérique ou de l'Asie, s'appuient sur les faits que notre discipline baptise, quels sont ces faits ?

Faits, Objets et Techniques

Comment fait-on donc parler les choses ?

Pas plus que le physicien ou le chimiste ne ramasse des faits préexistants qu'il suffit de cueillir dans les vastes champs de la nature (Latour 1995, Chap. 2 *Les laboratoires*), l'archéologue ne « découvre » ses objets sauf, bien sûr, ceux que l'exercice de sa science et l'accumulation de connaissances depuis deux siècles (musées, collections, publications, manuels, catalogues, laboratoires) lui ont fait connaître par sa formation, ses lectures et sa pratique, par ex. *objet* : « de pierre taillée » ; *objet* : « disposition 'z' dans un certain espace » ; *objet* : « débitage des nucléi » ; *objet* : « répartition des restes osseux »³⁵ ; *objet* : « nature de la matrice pédologique », mais rien n'empêche par ailleurs qu'il les redéfinisse, si besoin est, au point parfois d'abandonner des noms. Chacun est le fruit d'une agrégation d'éléments provenant aussi de disciplines différentes, y compris naturalistes, et de méthodes de recherche mises au point par d'autres disciplines parfois (statistiques, pédologie). Ils restent ainsi toujours soumis à controverse et à réévaluation qu'un élément nouveau s'ajoute ou qu'un ancien soit contesté, puis rejeté pour des raisons aussi variées que sa caractérisation dépassée, sa préparation polluée, tel mode d'examen déformant, sa manipulation faussée, les calculs subis

³⁵ Ce qui permet ici de souligner qu'« objet scientifique » ne signifie pas objet « dur » par opposition à ce qui serait un objet « mou » ou « souple ». L'objet, c'est ce que pose, construit et délimite un sujet, lui-même réciproquement posé, délimité et modifié par l'objet (cf. aussi Latour 2000 : 113).

erronés, son interprétation par rapport au savoir connu, aux modèles acceptés, insuffisante, etc. La remise en cause de faits, argumentés par un grand nombre d'éléments de provenance comme de nature diverses, rassemblés pour démonstration, n'est pas cependant des plus faciles, surtout pour le commun des mortels, destinataires de ces connaissances considérées « sûres », mais bénéficiaires incapables d'en discuter la fabrication.

Construction 1 : Objets archéologiques

Comment se passe la construction des faits ?

A partir de différentes prédéfinitions momentanées, relevant à la fois de l'histoire de la discipline, sa théorie et du savoir commun, tacite plus ou moins élaboré (l'ensemble constituant le modèle, la *theory*), examinons les étapes au fil desquelles se construit un [objet]³⁵ dit de « culture matérielle » comme ici un tesson de poterie³⁶. Dans l'exposé suivant, « artefact » prend le sens de construction, ne devenant un FAIT qu'au terme accepté et reconnu de la construction.

Exemple 1

artefact 1 : tesson de poterie (définition tacite). Puis au laboratoire, mesures, examens, analyses, classifications sous différentes rubriques (mesures, technologie de fabrication, dégraissant, matière, matériau emballant, oligo-éléments, lieu, habitat...) commencent à définir un : artefact 2 : le même tesson analysé par ses formes, décors, traitements de surface... est comparé aux autres tessons ayant subi les mêmes traitements. S'ensuivent des classifications à 1, 2 puis *n* facteurs, matrices, diagrammes, courbes, arrangements spatiaux (en x, y), sous d'autres rubriques. Ceci conduit le chercheur à obtenir une série de « classes » avec lesquelles il va passer à un :

³⁶ Rappelons-nous que telle ou telle chose peut passer inaperçue ou ininterprétable/insaisissable pendant longtemps ou définitivement rejetée (les gravures de Glouzel).

artefact 3 : la fabrication de groupes spatio-temporels en x, y et z (association avec datations, chrono-stratigraphie, géochimie de sols...), comparaisons sur papier avec la même analyse faite sur d'autres tessons, répartition au sol en x, y et z, grâce au levé planimétrique, conduit à un :

artefact 4 : fabrication d'une « culture »³⁷ par association multi-factuelle, localisation dans le temps, l'espace et répétition de la même « signature » *qui donne accès à l'entité dont elle est la signature* (Callon *et al.* 2001 : 83), soit pour nous une « culture » et énonciation de production d'un :

FAIT 1 : la culture, nommée pour la circonstance δ se caractérise par tel ensemble de tessons de poterie (Marliac 2002c). Elle devient l'un des faits de la discipline.

Exemple 2

artefact 1 : cet ensemble d'éléments (tessons), FAIT 1, est confronté à un autre artefact qui est l'ensemble des strates/couches définies dans le site et à trois artefacts qui sont trois relevés planimétriques dressés lors de la fouille.

artefact 2 : la manipulation, la mise à l'écart de certains éléments, la mise en conformité de ces tableaux, juxtaposés, redessinés à la même échelle, montre que la densité des tessons augmente vers la surface, plus précisément là où le dernier levé planimétrique est interprétable comme zone de cuisson de poteries.

FAIT 2 : on en déduit avec une relative sûreté la définition générale d'une aire de fabrication de pots et que nombre de tessons associés sont des rejets, des ratés ou des repris... en conséquence, ce qui a été défini culture δ (FAIT 1) doit être amputé d'une partie de ses unités et précisé.

³⁷ Cf. § précédent. Classiquement en Anthropologie, la culture constitue l'ensemble des moyens non-naturels (non somatiques) grâce auxquels les groupes humains s'adaptent au monde et l'exploitent (cf. par ex. L. Binford 1965 *American Antiquity* 30 : 209 citant L. White 1959 *Evolution of Culture*). Nous sommes donc toujours sous la *Constitution moderne*.

Exemple 3

artefact 1 : différents groupes de tessons apparaissent à la classification, selon l'état physique de leurs constituants : argile, sable, bouse, chamotte ; modes de cuisson, couleurs internes et selon leurs décors.

artefact 2 : mise en correspondance des relevés stratigraphiques et de la répartition de ces groupes = FAIT 3.

FAIT 3 : les groupes (dits A, B, C) se répartissent en volumes différents selon la stratigraphie, C étant le volume dominant le plus récent rattachable au FAIT 2 précédent, on en infère qu'il y a eu une modification des techniques de fabrication des poteries dans le temps.

Une autre série de fabrication de faits peut être enclenchée sur la base de faits devenus artefacts d'une construction de niveau plus englobant.

Exemple 4

Les différents FAITS précédemment définis sont rassemblés en un artefact de niveau supérieur (organisation d'une famille, organisation domestique, clanique, réseau d'échanges...) et, confronté au modèle théorique utilisé ou un analogue extrait de l'ethnoarchéologie, éventuellement, à d'autres artefacts semblables dans le site ou ailleurs, cet artefact est érigé en FAIT 4 : les organisations villageoises obéissent à tel plan par rapport aux différents milieux alentours et lointains ; elles exhibent tels objets impliquant les échanges avec d'autres, éventuellement la guerre, sous telle forme, ou le troc. Analysées chronologiquement, elles semblent être stables démographiquement. Le modèle est toujours présent, même implicitement, car il permet de reconnaître et de définir depuis le départ l'activité de recherche jusqu'à l'établissement de faits de niveau 4, 5 ou au-delà...

C'est l'autre face de l'inscription, déterminée et incontestable, mais énigmatique, précédemment décrite pour créer un fait. *Tout n'est*

pas écrit, mais, comme le message est écrit, tout ne peut être dit (Callon et al. 2001 : 82).

Nous avons juste effleuré ici, pour la commodité de l'exposé, la multiplicité de tout ce qui peut être rassemblé pour la définition d'un « objet » : les analyses physico-chimiques (interprétées en termes de techniques et de cultures : choix, variations dans le temps, dans l'espace) du tesson depuis les oligo-éléments, les définitions et proportions des matériaux, des apports jusqu'aux structurations desdits matériaux après cuisson et selon tel type de cuisson + des hypothèses anthropologiques.

Nous sommes, remarquons-le, en pleine hybridité Nature/Culture où toute séparation entre N et C est indécidable. La construction est soumise à ce qu'on appelle la Nature et, pareillement, à ce qu'on appelle la Culture. L'artisan fabrique des choses comme nous en fabriquons d'autres et ni la « matière » (le *matériel*, la Nature) ni la « pensée » (l'*idéal*, la Culture), si *elles* existent et répondent, ne répondent n'importe quoi³⁸.

Les « faits » sont combinés entre eux ainsi de suite, selon un modèle plus ou moins conscient, des questions plus ou moins nouvelles et selon des procédés différents, pour aboutir aux résultats publiables où tout le travail de « *mise en fait* » sera alors oblitéré ou simplifié au profit de ces résultats (tableaux, diagrammes, courbes, cartes de répartition...) et de leurs interprétations. La réalité du travail des archéologues, de la fouille au laboratoire, est donc moins de trouver des faits en accord avec le modèle préexistant ou pas, que de les **construire** (Chap. III).

³⁸ ...*les hommes font et veulent, mais ne font pas tout ce qu'ils veulent /.../ ils doivent informer une matière qui ne se laisse pas informer n'importe comment* (Veyne 1971 : 232).

Les choses, exhumées ou trouvées, ne sont pas immédiatement classées, *i.e.* reconnues, sauf par un savoir spontané, ordinaire, tacite ou sophistiqué (théorique), plus ou moins élaboré en modèle, déjà présent dans les mains et la tête des fouilleurs-chercheurs sur le site (savoir acquis + savoir tacite + expérience) ou des observateurs éventuels (Marshall 2002). Les choses sont extraites selon des règles et techniques adaptées au but défini par un modèle théorique : comprendre la vie quotidienne des occupants d'un site puis d'autres sites et élaborer leur paléosocio-anthropologie, soit selon une connaissance tacite, soit selon telle théorie déjà énoncée en socio-anthropologie : celle de Bourdieu, de Descola, ou de tel autre anthropologue spécialisé dans l'étude des cultures matérielles des groupes humains supposés proches des peuples disparus (Aborigènes, Bushmen, Pygmées, Amérindiens...).

Il appert que plusieurs modèles opèrent les uns à la suite des autres selon une sécurité décroissante. Si dans un premier temps, regrouper, aligner, mettre en tableaux, courbes... les mensurations et remarques faites sur chaque objet, appuyé sur la pratique générale des sciences et la signification chez les peuples actuels de tels arrangements, marche, l'application de modèles plus raffinés quant à l'explication de ces mêmes arrangements, en eux-mêmes, entre eux et dans l'espace-temps, pose problème.

Poser des questions, légitimes par ailleurs, comme : *A quoi est liée l'apparition de la chamotte ? A qui attribuer tel détail de montage, telle nouvelle forme ?*, c'est-à-dire faire appel à ce qu'on nomme : *social agency* (l'action sociale, action de la société) (David 2004 : 1), entraîne à proposer que ce changement, nommé modification technique, est dû par exemple à :

1° un changement de fabricant, à cause de règles exogamiques entre groupes et donc attribuer la fabrication de la poterie aux femmes de ce groupe disparu ;

2° l'acceptation d'une technique nouvelle liée à tel aliment, tel rite ;

3° l'épuisement de telle autre ressource ou le développement vers l'artisanat d'une fabrication jusqu'ici domestique ;

etc. ;

... jusqu'à combiner les causes entre elles.

Ceci montre combien le « *move* » prôné auparavant est difficile et son résultat jamais établi. Nul ne peut actuellement assurer telle ou telle réponse qui reste dès lors, hypothétique.

Tels vestiges extraits peuvent poser problème par eux-mêmes ou par leur situation stratigraphique, voire comme dirait T. Kuhn (1972), provoquer une (mini) crise locale obligeant à changer, modifier, altérer ou pas le « paradigme » utilisé, ou parfois la méthode, la technique, la théorie, le modèle. Ainsi, advint-il du Pithécantrophe de Java à la fin du XIX^{ème} siècle, des gravures de Glozel, jadis et aujourd'hui (Grivel 2004), de l'Homme de Toumaï au Tchad hier, de l'Homme de Florès (Indonésie), récemment... Sans parler des mille et une réponses que les fouilleurs trouvent pendant l'avancement de leur travail. D'autres ne posent aucun problème car non-identifiées en tant qu'objet ou identifiées à une autre échelle ou par une autre discipline : le sédiment encaissant, partie de la stratigraphie (une strate identifiée comme alluvionnaire), le « stérile », la microfaune... Elles sont momentanément ou définitivement ignorées ou rejetées.

Construction 2 : autres objets archéologiques

C'est à partir de ces constructions/associations/bricolages/montages qui n'impliquent aucune dichotomie Nature/Culture consciente, que je construis d'autres faits archéologiques, validant telle

ou telle hypothèse du modèle de départ s'il y en a une, la modifiant, la transforment éventuellement pour donner naissance à un nouveau modèle présenté, dans le cadre habituel Nature/Culture... qui n'a pas lieu d'être, tous les matériaux utilisés relevant indifféremment des deux pôles. Il était nécessaire avant toute théorisation, de montrer ce qui se FAIT réellement, plutôt que ce qui se DIT dans les manuels, et de montrer les limites intrinsèques de la discipline. En effet, quand le chercheur va avancer des hypothèses, il les appuiera sur les FAITS qu'il a élaborés dans une suite d'épreuves, mesures, expériences quelquefois, en même temps qu'il aura défini, comparé, aligné, ordonné ces faits pour les disposer selon un arrangement extrait de sa théorie.

Au fil de deux siècles, les archéologues ont construit un ensemble de méthodes et techniques propres à leur objet, traité cependant sous l'angle anthropologique, théorisé ou pas, mais avec des méthodes souvent naturalistes.

La construction d'un fait en archéologie qu'il s'agisse d'un biface, d'un tesson, d'un squelette, de structures d'habitats, de monuments, de paysages, d'objets de parure, d'art pariétal, du mode de subsistance, de stratification sociale, de « cultures », procède donc³⁹ : par identification de choses et d'ensemble de choses, obtenues ou pas, par différentes constructions/réductions, sur la base analogique la plus générale, la plus commune et sur la base du savoir acquis depuis le début de la discipline compte tenu des processus taphonomiques connus et des conduites anthropiques connues théorisées (les modèles, les *theories*). Dans cette identification entre aussi l'expérimentation.

³⁹ Outre la formation sur le terrain, il existe bien sûr des manuels très complets selon toutes les situations de gisement, expliquant les procédures à suivre et, plus tard, le terrain affine le regard, la main, les méthodes et techniques.

De l'attribution finale

La Constitution qui encadre le tout est moderne ou postmoderne : c'est la dichotomie Nature/Culture. C'est au niveau, situable dans la séquence des procédures de fouille au moment du décapage, que peut commencer (ou pas), pour le chercheur, le dialogue Nature/Culture. Par exemple, en ce qui concerne la relation sol sableux + tesson (Marliac 2002b), le dialogue peut se présenter soit sous sa forme la plus nette, consistant à solliciter l'une ou l'autre à travers les disciplines pour définir l'objet (ici tesson ou sable apporté/fluviatile), soit sous une forme moins tranchée, consistant à n'y pas recourir, se contentant d'énoncés plus indéfinis⁴⁰. Ceux-ci sont laissés dans l'attente d'autres éléments de construction (définitions granulométrique, pédologique et topographique du sol sableux, et du tesson dans ce sol / explication du dépôt du tesson seul ou en groupe dans ce sol sableux (aspect de surface, patine, pente, dimensions...), ou parfois même complètement abandonnés.

A mon sens, l'examen approfondi de l'action de l'archéologue face à sa fouille est l'exemple d'une oscillation entre une analyse « bipolaire » figée (Nature/Culture), quand il y a un acquis disciplinaire déjà présent, conscient et parce que c'est la cosmologie actuellement dominante (donc allant de soi), et une analyse « bipolaire » souple, faisant feu de tout bois, imaginative, constructive, ignorant la dichotomie N/C, mais dont le rendu académique, retravaillé, montrera une redistribution finale entre les deux pôles de la cosmologie actuelle N/C (Marliac 2002b)⁴¹, dont le *b. a. ba* est que

⁴⁰ Ce que Latour (1999) choisit d'appeler des *propositions* afin de laisser la recherche ouverte.

⁴¹ Il est acquis aussi qu'il faut fouiller de grandes surfaces quand c'est possible, de façon extrêmement fine, relever tout ce qui est observé même non ou mal identifié. Le point de vue spatial est très pertinent pour l'habitat, les circulations d'objets, les occupations... ce qui aboutit dans le site (*input/intrant*) et ce qui en ressort (*output/produit*).

les hommes ont édifié leurs sociétés en maîtrisant la Nature extérieure grâce à leurs cultures et leurs progrès. L'attribution N ou C peut être implicite, selon ce que le lecteur entend extraire de ce travail au profit d'une théorie de l'histoire locale visée ou au profit d'une Théorie de l'Histoire...

Le dipôle Nature/Culture, lorsqu'il n'est pas envisagé comme un couple de transcendances, opposées, est utilisable méthodologiquement, c'est le cadre disciplinaire reconnu (Latour & Lemonnier 1994a : 9-24)⁴². Un grand nombre d'archéologues ne se soucient d'ailleurs pas de ce problème N/C, considéré comme déjà résolu car, le plus souvent, ils pratiquent ainsi, comme le font la majorité des scientifiques dans le cadre de la *Constitution moderne*. L'ennui est qu'ils ne théorisent pas ainsi ensuite : soit tout est Nature, soit tout est Social ou encore, Signe/Symbole... (Latour 1999b : 267). Les conséquences sociopolitiques de ces attributions sont cependant majeures.

Critiquer cette dichotomie N/C attire d'ailleurs souvent l'interrogation : « Pourquoi ? / Dans quel but ? ». Nous répondrions : « Parce que l'attribution finale place ou pas, sous la Constitution moderne, ce dont on parle soit dans la Nature (matériel), soit dans la Culture (culturel/social) et met ainsi [l'objet], selon cette métathéorie à l'œuvre, dans une position indiscutable ou discutable ». Ainsi S. de Beaune, à l'occasion de l'invention de la percussion linéaire posée des premiers hominidés (2004 : 142) : *...which is the contribution that most clearly identifies hominization - the conception of tools not found in*

⁴² Le terme nature recouvre plusieurs définitions en-deçà de son positionnement ontologique (Latour 1999 : 77). Voir en relation avec Marliac (2002b), l'ambiguïté révélatrice des phrases de A. Holl (2002 : 11, 33) : *..the accumulation of the clay deposits in the archaeological record must be linked to the interplay of natural forces et The build up of a mound's stratigraphic sequence is generated by a combination of several factors, both natural and cultural*. Comment comprendre « both » ?

nature (which is within the reach of chimpanzees) or the steps allowing the resolution of the problem of cutting by the production of cutting edges?

La fabrication de faits consiste aussi à :

* ré-identifier l'objet par mesures, comparaisons, dessins, photos... catalogage, magasinage pour ré-examen, ré-emploi éventuel (muséographie) ;

* ré-identifier à l'aide d'une instrumentation adaptée, par ex. analyses métallurgiques ; MEB pour la constitution d'une pâte ou d'un sol ; ADN pour établir des parentés ; ATD pour discriminer les minéraux ; analyse pollinique ; anthracologie ; statistiques de tels restes ; radiocarbone⁴³...

Cependant, sous ces dialogues en existent d'autres plus subtils :

- consistant à recoller, adapter ce qu'on a défini d'un côté comme objets avec ce qu'on a comme « modèles » socioanthropologiques à des échelles variées. Que sont ces modèles ? Comment passer de la description (dont une part est déjà guidée par une théorie, fut-elle implicite et vague) à l'explication ?
- le dialogue peut être repris à propos des débuts de la préhistoire / de l'hominisation : création des premiers objets, des premiers sujets, des premières institutions (Girard 1978, Latour & Strum 1986, Strum & Latour 1987, Latour 1994c, Beaune 2004).
- consistant aussi à ce que l'archéologie se constitue en regard extérieur, réflexif, sinon objectif, sur ce qui se définit dès lors comme SES objets.

⁴³ Les possibilités d'analyses, improprement rassemblées sous le terme « Archéométrie », sont de nos jours si nombreuses que les Congrès d'archéométrie en viennent à oublier qu'ils traitent d'objets hybrides... On n'y rencontre plus que des physiciens (Marliac 1987) montrant la dichotomie N/C à l'œuvre : le datage des cultures est passé avec armes et bagages du côté de la Science, de la Nature... Dérive caractéristique de la *Constitution moderne*.

Si, communément, les objets en archéologie sont vus comme durs par rapport aux objets souples (idéels ?) auxquels ont affaire les socio-anthropologues, il n'en est rien en fait pour l'archéologue dont l'objet est, selon moi, toujours un hybride Nature/Culture, un *construct*, qui va du biface de quartzite, au plan d'habitat, au mode de subsistance ou au « *réservoir symbolique* » (cf. note 35 ; Latour 2000 : 112-113 ; Marliac 2002b).

Disposant par exemple d'un corpus de tessons de poterie, il faut les décrire selon toute une série de mesures, volumes, pesages, analyses de la pâte, couleurs, enduits et traitements, techniques de montage, de cuisson... qui permettent de les ranger en classes, chacune définie par un groupe de critères. Comme on l'a vu (Marliac 1991a, 2006b, Chap. III), la grande majorité des poteries de nos sites camerounais étant cassée, les critères d'analyse ont été réduits de fait, mais la classification a joué son rôle, créant des groupes de poteries à bords droits, bords éversés, bords inversés, puis des groupes de décors (ouv. cité), classes de fonds de panse, classes de décors après choix de motifs discriminants, etc.

Le rassemblement de ces groupes-classes dans l'espace-temps sous le concept « culture », a donné une constellation-concentration « stable » de traits qu'on a appelé, par exemple : le Salakien (Marliac 1991a, 2005b) ou TC2 (Langlois 1995). *A particular set of cultures traits at a particular site: a component*, comme disait Trigger (1968).

L'un des raisonnements, proche du raisonnement policier⁴⁷ utilisé alors, relève d'une forme classique quoique moins explicitée, consistant à collecter aussi les apparitions dispersées d'éléments similaires, semblables ou aptes à consolider le modèle suivi ou leur inter-intelligibilité (Girard 2004 : 218), modèle auquel le chercheur reste sensible puisqu'il l'a choisi : ce sont les preuves dites circonstanciées.

C'est là qu'interviennent deux autres règles fondant la théorie d'une « culture » et souvent invisibles :

- accepter que des classes de pots groupés pour leur identité ainsi construites, représentent un groupe stable, une communauté particulière, une culture dans le temps et l'espace ; passer sous silence les multiples choix (intuitifs parfois) et abandons qu'il a fallu faire en créant cette classe⁴⁴. La classe existe-t-elle alors vraiment ?
- reconnaître comme identiques des motifs, puis des formes, des couleurs, des enduits qui ne sont que semblables, similaires ; passer sous silence les multiples choix et rejets... De fait, aucun décor sur un tesson n'est jamais identique à un autre. Semblable, similaire oui, parfois équivalent, parfois analogue... Réciproquement aucune observation par le chercheur n'est jamais identique à la précédente (cf. aussi Hacking 1989, sur l'expérimentation comme vérification).

Dans notre cas, l'objectif était d'identifier une culture préhistorique, nommée au final, par commodité : le Salakien (Marliac 1991b), reconnue et reprécisée plus tard aussi par Langlois (1995) et resituée chronologiquement sous la dénomination TC2. C'est une construction. Armé du principe théorique qu'au bout de diverses chaînes techniques, puis opératoires, apparaissait le style (régulier) caractéristique d'un groupe, d'une culture, j'ai éliminé peu à peu toutes les argumentations m'apparaissant insuffisantes ou douteuses : motif autre, motif divergent (quoique proche), motif similaire (car fait avec un autre outil peut-être ?). A partir de régularités construites (la chaîne technique aboutissant au pot décoré), j'ai construit une famille avec d'autres régularités (le motif ou ensemble de motifs particuliers à ce qui deviendrait le Salakien/TC2).

⁴⁴ ...et localement, passer sous silence l'effet déformateur de ne travailler que sur des tessons qui effacent les morphologies complètes et découpent des décors pouvant n'exister qu'associés.

Ensuite, un nouveau processus de regroupement en fonction des niveaux de la fouille (eux-mêmes soigneusement définis par une méthode ou une autre ; cf. Langlois 1995 vol. II), l'élimination des petits groupes isolés, de certaines datations, le Salakien a été défini... Ce travail présenté simplifié (Marliac 2006b), exécuté entre la fouille et le laboratoire, est le travail réel des archéologues : le produit de leur cuisine scientifique. Pour paraphraser Latour (1991 : 118), *l'essence du Salakien c'est la trajectoire qui en relie toutes les définitions dans le temps*, entre celle intuitive du début (observation de terrain), répétée (plusieurs observations), améliorée, puis vérifiée (analyses au labo), réduite (élimination des cas divergents), puis celle, approfondie, établie et finalement arrêtée (Marliac 1978a, 1978b > 1982 > 1991b > Langlois 1995 > Marliac 2006b). Bien entendu, cette cuisine, bien au-delà de la dichotomie N/C, est accomplie grâce à une panoplie de techniques et appareillages sophistiqués qui aident à déterminer tel ou tel objet : la mesure (pieds à coulisse, analyses anthropologiques physiques), la minéralogie des pots (binoculaire + analyses physiques et chimiques, ATD, MEB), la nature des enduits (analyses chimiques), la nature des sols (analyses pédologiques, géochimiques), la couleur des pots (code Munsell), leurs décors (code Gardin ou pas), les pollens (analyse palynologique) et restes osseux ramassés (analyses ostéologiques), plus les datages de certains matériaux enfouis avec (analyses physiques nucléaires ^{14}C et TL), etc.⁴⁵ Chaque train de mesures étant en même temps une procédure d'élimination. L'archéologue, qui est un anthropologue culturel, utilise alors sans hésitation aucune, des instruments relevant classiquement de la Nature⁴⁶. Il travaille comme un détective⁴⁷.

⁴⁵ Nous n'entrons pas bien sûr dans le détail et la liste est ici résumée...

⁴⁶ Ce qui montre bien ce qui se passe réellement pendant la recherche. Il faut observer et suivre les chercheurs plutôt qu'écouter ce qu'ils disent...

⁴⁷ Cf. Patricia Cornwell 2002 *Portrait of a Killer. Jack the Ripper case closed*, Berkley Books, N.Y.

Nous ne recherchons pas particulièrement des régularités mais les créons, en proposant qu'elles soient considérées comme les régularités faites par les fabricants disparus afin de les comprendre. D'ailleurs, il n'est pas étonnant de trouver, chez nous comme chez eux, cette activité de fabrication de régularités... la même *matrice anthropologique* (Latour 1991) fonctionne toujours...

Tel objet enfin stabilisé, comme le Salakien, avec tels motifs, tels sites, telle période, tel milieu, telles organisations... correspond :

- à une élimination d'éléments ;
- à une juxtaposition de discours et énoncés, considérés parfois incommensurables. La commensurabilité est réalisée, sans obligatoirement toutes les étapes nécessaires, par des rapprochements, plus ou moins élaborés, comme pour l'Exemple 2, montré précédemment. Une partie de la recherche consiste justement à consolider de plus en plus ces traductions.

Exemple du néolithique saharien

Les constructions scientifiques sont aussi dirigées, canalisées par l'objectif visé (*path oriented*) tel qu'il est compris par le modèle utilisé, sa propre « philosophie » et la culture qui le porte. A ce sujet, l'exemple du néolithique en Afrique saharienne et subsaharienne est topique (Mori 1994). Il montre l'insistance, de plus en plus lourde, à ne désigner néolithique que les sites porteurs de traces évidentes, botaniques ou zoologiques (graines, ossements), de domestication et à rejeter tout autre raisonnement. La domination actuelle d'un monde intello-scientifique, lié à la puissance des Etats-Unis, associé au postmodernisme matérialiste des universités américaines, a réussi à occulter, partiellement, par exemple les découvertes d'un G. Camps (1968) à Amekni, à la période de 8 000 BP, d'un néolithique défini par la concaténation de « faits » : meules, broyeur, poterie, mollettes, y compris la collecte de graines cultivées de *Pennisetum*. Nous avons là un exemple, analysé d'ailleurs par Smith (1976), de la vision moderne, que nous critiquons plus loin, où l'objet à définir (ici le

Néolithique) est fourni d'avance purifié⁴⁸, absolu, au lieu d'être construit avant d'aboutir à une purification, temporaire par ailleurs, pour être inséré dans un modèle théorique quant à l'évolution des sociétés en stades éco-sociologiques.

Si l'archéologue réussit à conjuguer le tout dans un discours d'abord « scientifique » (qui définit l'objet scientifique, compréhensible et échangeable entre archéologues), il lui faut conserver à l'esprit (Marliac 2006b, Chap. IV, § 2. 3) que toute définition est une convergence d'arguments divers et que cette définition peut être à tout moment controversée, y compris par des non-scientifiques.

Réseau

Ce fait (*e.g.* le Salakien dans toutes ses dimensions) n'est valable que là où on peut tisser ensemble les mêmes objets et faits ayant servi à le stabiliser. Telle la gravité, acceptée de tous comme savoir universel, mais qui en principe doit être reprouvée à chaque endroit et moment par le même appareillage (pendule de Léon Foucault ou autre). De même, le savoir dont nous disposons sur l'Age du Fer au nord du Cameroun repose à chaque point local où il fut énoncé, sur la même démonstration et éventuellement instrumentation. L'erreur serait de penser que ce savoir intégré est universel, *i.e.* global, valable en tous lieux et époques de notre région, entre telles limites chronologiques, alors qu'il n'est jamais que local à chaque point où on le sollicite et l'assure. Tous les sites désignés par comparaison comme salakiens constituent une « connaissance régionale en réseau ». Entre les mailles, c'est l'inconnu.

⁴⁸ Le néolithique comme stade socio-économique de développement ne serait prouvable que par des indices caractéristiques de la domestication des plantes et des animaux visibles sur des vestiges, eux-mêmes très fragiles et très rares, associés à d'autres traits.

Pour sortir du réseau, il faut transformer-traduire, c'est-à-dire passer à un autre niveau de généralité : remplir les vides, traiter de problèmes différents ou à d'autres échelles, donc perdre de l'information. En l'espèce, *la différence entre les modèles optima et les comportements observés peut être lue comme si les modèles étaient ceux que l'observateur possède ou impose* (Ingold 2002 : 31). Une définition, un peu moins claire ou divergente, selon le niveau d'intercompréhension et d'interprétation recherché, sera avancée, ainsi dans les cas exposés et discutés aux chapitres II et III.

Le Salakien, pour me limiter à lui, n'est pas un fait recouvrant tous les espaces et périodes comme semblerait le dire le travail de synthèse publié en 2006, mais un réseau de points partiellement et provisoirement stabilisés sur ces espaces et périodes⁴⁹.

Tout ce travail considérable est très simplifié lors du passage aux discours de la vulgarisation scolaire, journalistique et, ici, universitaire. Il l'est encore davantage lors de la vulgarisation quotidienne et selon la langue utilisée. Il est ainsi difficile de convaincre les islamisés de la ville de Maroua, et c'est bien normal puisque leurs référents sont différents et la traduction insuffisante, que les *kirdi* (païens) étaient là, faisaient ceci et cela bien avant eux, « possédaient » le territoire et étaient parfois, *horresco referens*, leurs ascendants... et qu'ils continuent de faire ceci et cela en d'autres lieux, en accord avec leurs traditions.

L'analyse-étude en laboratoire est un tri associé à un changement d'échelles, accompagné des déplacements, grâce auxquels le scientifique peut saisir/réduire les phénomènes du « macrocosme » (ici les résidus d'une culture), les manipuler, les expliquer et les dominer⁵⁰. Toutefois, comment assurer ensuite le retour au

⁴⁹ Les cartes archéologiques, souvent critiquées comme simples semis de points sans intérêt, représentent bien cet état de savoir limité en réseau.

⁵⁰ *Boyle nouveau Chat botté, n'aura plus qu'à saisir l'Ogre réduit à la taille d'une souris* (Latour 1991 : 36).

macrocosme ? Que signifie pour tel indigène la version que l'anthropologue lui sert toute prête ? Que vais-je faire d'un « fait » comme la victoire de Valmy (1792) ? Détermination des sans-culottes ou colique homérique des Prussiens ? Quel pourcentage pour chaque facteur ?

On pourrait lister aussi les innombrables « erreurs », ou omissions, volontaires parfois, qui parsèment les histoires à travers le monde, les dictionnaires et les manuels, dans le vaste cadre du problème de la vulgarisation (Hilgartner 1990), trop vite évacué (Marliac 2006b). Elles durcissent parfois avec le temps, en association avec des interdits, au point de devenir des faits indiscutables, parfois même juridiquement, puisque figés par l'enseignement et des lois. C'est *l'historiquement correct* de chaque époque, outil politique, dont la moindre critique soulève vociférations et condamnations à la mesure des intérêts qu'il protège, dissimule et de leur pouvoir. Ainsi, la prise en main par les Aborigènes des discours sur eux et sur leur propre passé, depuis quelques années, suscite l'ire d'anthropologues, dits « progressistes », qui ne pourront plus, tranquillement, conclure, légiférer et broder sur ces peuples en toute impunité scientifico-démocratique⁵¹... On retrouve cette même passion chez les archéologues soucieux d'étudier l'homme de Kennewick et chez les Indiens de la région soucieux de faire respecter leurs coutumes...

En ce qui concerne le Salakien, l'avenir contribuera à durcir cette définition, ou à l'affaiblir, voire à la faire disparaître ou la modifier. C'est ainsi qu'avec O. Langlois (1996), d'autres éléments apparaissant, nous avons restreint sa portée aux postnéolithiques classiques entre les VII^{ème} et XIII^{ème} siècles ad (Marliac 2006b, Chap. IV. 2. 4).

⁵¹ En ce sens, la mentalité actuelle des Européens n'est guère comparable au *fighting spirit* des Aborigènes en Australie ou des First Nations au Canada et aux E.-U.

En parallèle avec la description précédemment montrée, l'étude des objets passe aussi par l'étude des techniques qui leur ont donné naissance. Les techniques sont un des « objets centraux » de l'archéologie préhistorique. Au-delà des traits les plus souvent relevés pour définir une « culture », avec ce que ce terme peut avoir d'imprécis, *i.e.* les formes et décors, *N'existe-t-il pas des contraintes de fabrication ou des limites dans les possibilités qui s'offrent à l'artisan ? Y a-t-il un lien entre identité sociale des acteurs techniques et leurs comportements ?* (Gosselain 2002 : 8).

Partie ou ensemble des techniques reconstituées, qu'il s'agisse de la taille des pierres, de la fabrication des pots, de l'organisation de l'habitat, de l'architecture, de tels outils, de tels autres objets comme les fosses, les mâts-totems, les pirogues, la distribution des restes osseux, témoignent du rôle de traducteur des techniques. Elles relient les hommes au monde extérieur qu'il intégrera peu à peu de plus en plus dans ses activités. Du point de vue de l'étude, elles sont aussi, même si invisibles, des [objets]. Dès lors que la dichotomie Nature/Culture est écartée comme étant un aboutissement moderne temporaire, les techniques anciennes apparaissent comme un des médiateurs entre les forces, entités, divinités, choses et humains, selon la cosmogonie propre d'un groupe relevant d'une *Constitution prémoderne*. Il n'est nul besoin de dire *technologies are not practiced in a cultural vacuum where physical laws take precedence* (Dobres & Hoffman 1994 : 213), ce qui est reconnaître la *Constitution moderne*. Les « technologies » assurent l'une des médiations entre l'humain et le monde qu'il habite et dont il fait partie. C'est la compréhension du résultat de l'activité de l'ensemble des médiateurs qui permettrait de reconstituer la cosmogonie des concernés, leur façon de distribuer le monde, de s'y distribuer et de s'y organiser...

Il paraît quelque peu exagéré de réduire au terme *Technologie* tout ce que les humains utilisent et fabriquent pour s'appropriier, comprendre, classer le monde, aussi bien intérieurement qu'exté-

rieurement. On parlerait plus aisément de médiateurs. Qu'il s'agisse de métiers, pratiques, langues, danses, arts, magies, médecines, drogues, rites, chants, poèmes, gestuelles, sagas, savoirs, mythes... même si, bien sûr, seuls restent pour les archéologues et les antiquaires, quelques uns des objets jadis enrôlés dans leurs activités et parvenus jusqu'à nous à travers de multiples avatars...

Ainsi la « fabrication » des objets que je construisais à partir de « choses » complètement locales (tel caillou de quartz, tel niveau argileux durci à éclats lithiques, tel objet de terre cuite, tel aspect-arrangement d'objets, telle planification spatiale, telle analogie...), après réductions, arrangements, classifications, juxtapositions (les disciplines), parallélisations, analyses (les régularisations), insertions (les disciplines) pour aboutir peu à peu à des objets scientifiques, tous « pluridisciplinaires », de signification régionale sinon générale (un biface acheuléen, une couche néolithique, un ensemble de poteries caractéristiques, une culture comprenant telle poterie et tels attributs, un sol de case...), constitua le premier questionnement épistémologique qui remit en perspective les résultats de mes travaux.

Le deuxième questionnement concerna la compréhension des sociétés anciennes à l'origine de ces faits, à partir du savoir acquis à leur propos et des théories ou modèles construits pour cela (Chap. III).

Entre disciplines

Il est difficile de penser une frontière disciplinaire, surtout lorsqu'on ne s'appuie que sur les disciplines : elles sont par définition peu conciliables. Plus elles se veulent scientifiques, plus elles excluent ce qui ne répond pas à leurs critères, ce qui n'empêche qu'il faille aller au-delà (Wallerstein 2003 : 453).

Avec les sciences de la Nature, la bidisciplinarité semble aisée d'autant que la Nature est toujours présente. La Culture est cependant traitée à part par les naturalistes, même si présente à travers

ce qu'ils appellent : bois sacrés, parcs, vergers, faune chassée, sols dégradés, anciens villages, centuriations romaines, cimetières, sols d'occupation, silos, fosses, drainages, cercles arbustifs, tells, alignements, sols retournés, billonnés, domestications, etc. devant lesquels ils reculent souvent. Il est significatif de constater que de tels objets Nature-Culture échappent, en même temps, aux anthropologues culturels et aux naturalistes fonctionnant tous sous la *Constitution moderne* (Marliac 2002b) ! Les deux s'accordent pour les considérer comme des marques faites sur la Nature, déjà présente. De plus le verdict des naturalistes s'impose en général sans discussion, une fois l'obstacle contourné⁵². Des explications, comme « l'assèchement du Sahara a repoussé les populations vers le nord et vers le sud », servent de modèles historiques comme préhistoriques depuis des décennies. Or celle-ci n'a de sens :

1° que par l'ignorance où nous sommes des comportements des sociétés sahariennes de cette époque ;

2° parce que durant cette période de quelques millénaires, d'autres phases climatiques ont pu exister, peser à l'échelle humaine et être vues comme La Nature par tel peuple, sinon comment expliquer l'adaptation de peuples variés ? Un optimum climatique humide de cinq siècles dans telle phase aride change un paysage et déplace ou pas les populations sachant l'utiliser.

De même, *Acacia albida* est la référence botanique selon laquelle on définit des usages. On pourrait inversement définir des arbres x ayant tels usages et telles caractéristiques, qu'on peut regrouper, avec la définition botanique classique (*A. albida*), sous une

⁵² A quelque distance du site de Mongossi (Marliac 2006b, Chap. III), les sols sont classés sols sodiques, mais l'autre butte anthropique locale elle-même (Kayam) apparaît sur la carte au milieu de ces sols, comme un point isolé de couleur, classé : sol anthropique sur alluvions sableuses (Barbery & Gavaud 1980) alors que Mongossi n'est pas singularisé sur la catégorie des sols sodiques.

appellation générale de type : \exists par exemple, (Colombel 1997 : 333). Très probablement, les peuples ont géré différemment des périodes climatiques différentes et différentes selon les points du territoire envisagé et leurs couverts : chacun Sa nature et chacun Sa culture ou, mieux, Sa nature-culture. Apprendre à gérer un environnement se désertifiant (la « Nature » change mais c'est *nous* ou les *habitants de l'époque* qui le percevons et le disons), quand d'autres ne le veulent ou ne le peuvent, c'est changer aussi sa « vision du monde », partiellement sa cosmogonie, sa pensée, donc sa nature environnante, interne et sa culture.

De toutes façons, sous la *Constitution moderne*, les activités humaines ne sont qu'impacts sur une Nature infinie dans sa transcendance, impacts de plus en plus considérés, à l'échelle du globe désormais, comme négatifs au fur et à mesure qu'apparaissent les confins de cette Nature dans nos corps comme à l'extérieur et que s'entassent les objets nature-culture. Qu'a pu devenir une « Nature » poursuivie dans ses moindres recoins par les écologistes, les industriels, leurs OGM, microscopes électroniques à balayage et pilule contraceptive, puis les promoteurs et les touristes... c'est-à-dire par Nous et nos choses et rebuts, ferreux, alimentaires, plastiques, radioactifs et médicamenteux qui nous soignent et durcissent nos artères, jonchent les pentes aux cimes de l'Everest ou la plate-forme littorale de nos côtes, comme il y a 15 000 ans, le gibier abattu et tombé au pied de la roche de Solutré ? Désormais, ...*les multitudes que l'on voulait sauver de la mort retombent par centaines de millions dans la misère ; les natures que l'on voulait dominer absolument nous dominent de façon également globale en nous menaçant tous* (Latour 1991 : 17-18).

Or en matière d'histoire des peuples et sociétés qui apparaissent à différentes dates après le milieu du premier millénaire ad au sud du lac Tchad (dont plus tard les royaumes et empires : Kanem-Bornou, puis ceux du Baguirmi, du Mandara et plus au sud

du Kororofa...), c'est une foule de disciplines que l'on doit interroger au-delà de l'archéologie, depuis la physique nucléaire jusqu'à la toponymie en passant par les flores, les chroniques royales, les faunes, les langues, les paysages et leurs accidents... C'est peu de dire, dans le cadre de la *Constitution moderne*, qu'elles sont loin les unes des autres ; elles sont incommensurables ! Cette incommensurabilité signifierait que ce qui se dit en termes archéologiques n'a rien à faire avec ce qui se dit en botanique, ethnologie ou en linguistique, d'où l'échec régulier des réunions pluridisciplinaires où l'archéologie est appelée et où l'on fait semblant de tenter de rapprocher les unités utilisées dans chaque domaine⁵³, alors que personne ne cède sur son territoire !

D'où la fuite, peut-être involontaire, des historiens, ethnohistoriens, anthropologues devant l'archéologie *stricto sensu*. Cela se traduit aussi par une ignorance délibérée de toute problématique archéologique, parfois de la part des anthropologues, et par le basculement de certains archéologues déçus par l'archéologie, discipline peu proluxe, vers l'ethnologie, l'ethnoarchéologie, assurément plus bavardes. D'où aussi la réaction de certains officiels du Tiers-Monde, quand on leur présente tel ou tel fait archéologique daté. Qu'il soit millénaire ou multimillénaire, ils le rattachent à l'histoire actuelle de leur pays⁵⁴, ignorant superbement telle ou telle particularité interdisant de le faire... (Sciama 2004 et Chap. II). Nous ne ferons qu'évoquer la récupération, sélective, sous le concept général d'*Afrique*, de tant de travaux paléontologiques, archéologiques, historiques, géographiques, etc.

⁵³ Noter le pessimisme identique de Stengers *in* Mathieu 2000, *NSS* 8, N°3 : 56.

⁵⁴ Il y a une véritable compétition internationale de nos jours pour avoir le plus ancien hominien chez soi ou les plus anciennes oeuvres d'art, comme si la notoriété, toute relative, du maxillaire d'un quasi singe ou de gravures sur un morceau d'ocre, bénéficiait aux Hans chinois, Javanais, Birmans, Kenyans, Tchadiens ou Bantous actuels... par delà des dizaines de millénaires ou des millions d'années...

En ce qui concerne la Nature (ou la Matière), elle est aussi déjà présente dans les objets fabriqués (outils, poteries, sols, déchets, toits, tombes...), apportés, emportés... objets qui sont les passages des besoins sociaux-culturels vers les choses ou l'intégration (culturelle-sociale ?) de choses pour accomplir telle tâche. Cependant, ce retour de la prise en compte des choses dans le corps social qu'elles n'ont jamais quitté, préconisé par Latour, n'est toujours pas accepté par la profession qui préfère continuer à étudier séparément contraintes de la matière (impératives) et discriminants sociaux, relations sociales, textes, symboles (libres), pour ensuite tenter de les associer (Latour 1996).

Discours archéologiques

La fabrication, exposée auparavant, débouche sur un discours dit « archéologique », *i.e.* conforme aux exigences de la communauté des archéologues, donc, publiable dans des revues, spécialisées ou certaines collections, recevable pour soutenance comme diplôme universitaire, acceptée dans les réunions internationales (colloques, séminaires, congrès, etc.), retenue comme ouvrage, ce qui induit par ailleurs, un certain contrôle... (cf. Chap. II).

A la fouille comme au laboratoire, nous avons construit des objets archéologiques à l'aide de référentiels théoriques fort différents (les disciplines et savoirs divers), puis nous avons amalgamé, mêlé, associé, juxtaposé, fondu les différents résultats dans un discours (et grâce à son imprécision), explicatif anthropologique actuel, qui s'appuie sur la « théorie » en place, ou sur une que je partage, qu'il s'agisse de ses principes, de ses méthodes et techniques plus rarement abordées. Considérons brièvement la forme la plus générale de cette théorie sur la base d'un habitat simple : l'habitat domestique de chasseurs-pêcheurs-collecteurs.

Modèle minimal

L'habitat domestique ou familial des chasseurs occupe une certaine surface de sol. Leurs activités, leurs repas, leurs rejets s'y dispersent et s'y accumulent selon des habitudes ou pas, des rites, des normes, ou au hasard, selon des obstacles au sol (bords de tente, murs, sièges, âtre, pierres de foyer...) et selon leur nombre, elles se distribuent sur un certain espace par accumulations, en fonction de ce qui s'y trouve durant l'occupation ou des occupations successives, parfois saisonnièrement séparées : tels objets à tel endroit (éclats de débitage), tels autres à une autre place (ossements), d'autres emmagasinés (silos), d'autres encore sont totalement absents (zones de couchages vides d'éclats), etc. Ces habitats s'empilent souvent, les uns sur les décombres des autres, se recourent (sépultures, fosses, pierres dressées) pouvant parfois créer, de ce fait, des masses plus ou moins élevées : sols d'occupation (l'énoncé peut être considérablement allongé par des modalités) plus ou moins consécutifs, buttes anthropiques (tells, tumuli, escargotières). Sans oublier l'érosion, parfois très forte, subie par le site ensuite (fosses, effondrements, ruissellements, pluies battantes, vents, piétinements, prélèvements, vols, vandalisations, pillages, travaux d'équipement...), ou inversement, la submersion brutale ou lente (chute de plafond de grotte, nuée de cendres, laves, lahars, inondations, raz de marée, transgressions marines ou fluviales répétées...) ou encore le transport (coulée boueuse, sols polygonaux)...

Ce modèle est clairement un enchevêtrement, indescriptible parfois, de faits dits « naturels » et d'autres dits « culturels » dont il est très difficile d'établir la différence. Ainsi telle chute de plafond est reprise par les occupants dans l'organisation spatiale de leur occupation, telle fosse deviendra poubelle, etc.

En conséquence, pour étudier ces sites, il faut les fouiller de telle façon (décapage en fouille horizontale), avec telles techniques

(par passées mécaniques, décapages fins, photos infrarouges, détecteur ferreux, photogrammétrie...), pour saisir à la fois le plus de détails possible afin de reconstituer les différentes occupations, leurs mouvements les unes sur les autres, leurs co-intrusions, abandons, réoccupations et leur chronologie (Coudart 1992). L'empilage d'habitats implique une chronologie mais présuppose des réutilisations, intrusions, bioturbations parfois contemporaines, des érosions une fois le lieu abandonné, etc.⁵⁵

Mêlée à la méthodologie de fouille, ici très généralement exposée, qui donne accès direct au matériau, l'ethnoarchéologie fournit des modèles plausibles des résidus d'activités trouvés : débitages lithiques, construction d'un foyer domestique, érection d'un four pour fabriquer le fer, définition fonctionnelle d'un artefact : couteau/grattoir/harpon, etc. Surplombant les deux, se dresse la théorie anthropologique qui donne des explications/modèles des comportements humains, dans toutes leurs variétés et régularités, quant aux sociétés et leurs géo-histoires (Laplantine 1987), par copie des différentes théories existant en sociologie ou ailleurs (cf. par ex., O'Brien & Lyman 2000 pour l'*evolutionary archeology*). Cette théorie anthropologique se décline aujourd'hui à partir d'une série de doctrines/théories dérivées des travaux de différents socio-anthropologues/sociologues/archéologues (Marx, Durkheim, Mauss, Leach, Weber, Lévi-Strauss, Mead, Bourdieu, Wheeler, Leroi-Gourhan, etc.), se condensant plus ou moins dans une méthode anthropologique et des techniques (fouilles, films, questionnaires, participation...), encore peu assurées et, en archéologie, par la recherche (hypothético-déductive) des conclusions de la théorie dans les vestiges, leurs natures et leurs organisations ou la découverte de

⁵⁵ Essayant au fur et à mesure du désenfouissement des objets tel ou tel scénario tiré de la compréhension anthropologique d'un habitat domestique. Telle ou telle pierre peut ainsi être liée à telle autre non encore désenfouie et constituer un foyer ; tel pendage d'un objet désignera avec d'autres le pendage général de telle partie du site...

« faits ». Ceci repose sur la *Constitution moderne*, la fixation du pôle ontologique Nature⁵⁶, et sur la théorie générale subséquente de l'évolution des sociétés par évolutions-révolutions successives vers le progrès et passage immuable du Temps effaçant le passé.

On imagine aisément quel modèle complexe implique la fouille de plusieurs habitats voisins à vocations différentes dont un village néolithique peut être composé : maisons, stocks, ateliers, greniers, rejets, aire d'exploitation agricole, d'exploitation animale, silos, échanges avec des voisins, circulations des individus...

En ce qui concerne l'archéologie, ces doctrines/théories ont connu leur plus grand développement aux E.-U. à partir de la naissance de la *New Archaeology*. Leur méconnaissance de réflexions anciennes⁵⁷, leur inadéquation aux problèmes archéologiques réels mais surtout leurs diverses logorrhées ont dépassé les quelques heureuses nouveautés et justes recommandations ainsi promues (Courbin 1982). Elles pèsent encore sur la scène médiatico-archéologique planétaire du fait de la dimension sociopolitique de leur pays d'origine et de son relatif enfermement intellectuel.

Discours archéologique

Ce discours a pour but d'expliquer les objets et leurs relations dans le temps et l'espace dans des termes du langage naturel, *scientifisé* par quelques expressions, dénominations parfois heureuses (habitat, sol d'occupation...), auxquelles manque encore un semblant d'accord terminologique, ajouts d'autres sciences (listes faunistiques, floristiques, datages physiques...), codes descriptifs. Ce langage, nourri de tous ces éléments, s'appuie sur une théorie des comportements/activités liée aux postulats du chercheur dans le cadre

⁵⁶ Noter l'invention par l'archéologie moderne du terme *écofact* en opposition au terme *artefact*, la paire traduisant la persistance de la dichotomie : Nature/Culture.

⁵⁷ C. Bernard 1865 *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*; 1878 *La science expérimentale*. Cf. aussi Lorraine Daston 1992.

intellectuel académique de son époque. Face au moulage du site magdalénien de Pincevent (France), le guide « explique », dans une langue (éventuellement variable), ce que le visiteur « voit » (avec des lunettes tout aussi variables : professorales, épistémologiques, ouvrières, poppériennes, pédantes, facétieuses ou autre).

Le discours archéologique classique soulève par lui-même, sous la *Constitution moderne*, un problème de pluridisciplinarité dans la mesure où il utilise ensemble et sans s'interroger, des « faits » provenant de disciplines ou de savoirs incommensurables, parce que chacun est défini selon un référentiel particulier. Il est pluridisciplinaire *de facto* avec les sciences de la nature et cette transgression épistémologique quotidienne est révélatrice de la nature des savoirs et de la *Constitution moderne* elle-même, au-delà de son affichage reconnu. L'on y voit bien la médiation à l'œuvre, parfois sous forme de simple bricolage/juxtaposition. Avec les sciences de l'homme, le problème n'est pas réellement de pluridisciplinarité comme nous le verrons au Chap. III (§ *Controverses*) puisque le discours emprunte à l'anthropologie générale ses modèles d'explication. Il est tout simplement de la difficulté à valider ces explications généralement fondées sur une anthropologie simple et commune.

Ce discours diffère de la Vérité (comme point Ω hors d'atteinte de nos efforts académiques), mais il est le produit fini des spécialistes. C'est à partir de lui que les professionnels et d'autres souhaitent « faire passer/communiquer » leurs résultats, car aucun texte archéologique *stricto sensu* n'est compréhensible au non-initié et il est aussi (surtout ?) objet d'acceptation/rejet/ignorance des individus concernés, enfin, il se définit aussi par la perte d'information⁵⁸. Celle-ci est déjà soulignée au XIX^{ème}, lors de l'entrée des statistiques dans les sciences de la nature : *The net result was often*

⁵⁸ Il y est soumis car c'est la condition même d'exercice des sciences. Il n'y a de science que du général, dit-on. Cf. aussi *la traduction par la figure médiatrice modifie toujours ce qui est traduit* (Hennion & Latour 1993 : 22).

a loss of valuable information that had previously been an integral part of the observation report... (Daston 1992 : 612). De même, la construction du savoir des sciences sociales engendre, comme le dit Hobart pour l'anthropologie (1993), un « *growth of ignorance* », expression qui permettrait peut-être de développer la phrase de Fabian (1983) sur le savoir ethnologique : *la présence empirique de l'Autre se transforme en absence théorique*, soulignant combien l'archéologie transforme l'absence empirique de l'Autre, en sa présence trop théorique⁹⁹ sinon complètement théorique, ce qui permet, remarquons-le, l'explication sociologique, laquelle n'opère que sur du général (les *théories*).

Ainsi, les humains, liés à tel espace, deviennent-ils des Salakiens (au Diamaré du Cameroun), des Magdaléniens (en Périgord), ailleurs des *Homo erectus*, *Homo néanderthalensis*, des S. O. M. en Ile-de-France, des Etrusques, des Celto-Germains... Ou inversement, au présent, ils disparaissent, comme aujourd'hui les Britanniques, divisés désormais, comme longtemps avant pour le Tournoi des Cinq Nations (clin d'œil à l'ethnicité), en Anglais, Ecossais, Irlandais et Gallois, sans parler des immigrés récents, décomposant d'ailleurs dans la foulée l'Union Jack en ses éléments d'origine. Il en est de même pour les Chaldéo-assyriens, les Mohicans, les Français, les Sudètes... comme jadis les Hong Niu, Numides, Romains et Ibères... Le monde n'est plus fait de « *nameable groups* » (Meyer & Geschiere 1999a : 6), mais alors, de quoi est-il fait ? De quoi a-t-il été fait au long des siècles et des millénaires ?

En ce qui concerne les pays modernes, les vivants ne se rattachent plus aux morts dont ils sont doublement séparés : par le déclin du religieux et des rites associés pour nos disparus, soit parce que le passé depuis les débuts de la *Constitution moderne* est ressenti et

⁹⁹ *The Other's empirical presence turns into his theoretical absence, a conjuring trick which is worked with the help of an array of devices that have the common intent and function to keep the Other outside the Time of Anthropology* (Fabian 1983 : xi).

déclaré comme totalement effacé par des révolutions successives et l'expression « *La mort de Dieu* ». Concernant les peuples encore indifférents à notre *Constitution*, à notre modernité, dont une partie de nous-mêmes très certainement, aucun discours archéologique n'a de sens véritable, sauf pour un autre archéologue. Aucune série de définitions anthracologiques n'a de sens jointe aux datations et aux paléoclimats de l'île de Pâques, si elle n'est pas « traduite » aux habitants, descendants-survivants de la civilisation Rapa Nui de l'île de Pâques... Alliés ou non, en groupes plus ou moins importants, aux desseins divers, parfois antagonistes, souvent masqués, dissimulés, les concernés Pascuans ou d'autres ailleurs vont utiliser ce savoir antique réélaboré dans le monde moderne... L'enfant chéri des chercheurs, le savoir scientifique, pur de toute idéologie (sauf la leur, par définition invisible pour eux)⁶⁰, doit être et sera livré aux bavardages et conflits des hommes... Il va redescendre dans la Caverne de Platon grâce au « Philosophe » (Latour 1999a, Chap. I) mais même si le philosophe, devenu de nos jours, Le Savant, n'est plus massacré par la plèbe ignorante⁶¹, il va accéder à la position de Juge, tout en restant incompris... position non forcément enviable.

Interprétation

De nos jours, au niveau planétaire, c'est une science intellectualiste qui prévaut : l'adéquation plus ou moins réussie à un « paradigme », au sens général où l'entend Kuhn (1972), une théorie, un modèle, un mot d'ordre (une mode ? Coppens 2001), garantit la

⁶⁰ Cette *pureté* expliquant aussi la place adjudicatrice morale qu'il a prise dans nos sociétés et le constat de ses nombreux échecs.

⁶¹ A laquelle il apporte la vérité. Cf. P. Bruckner le 11.09.2002 à 18 h dans l'émission « C dans l'air » sur La Cinq, parlant des intellectuels américains comme éducateurs du peuple américain. On imagine le plaisir des fermiers du Middlewest et de la Bible Belt, à être ainsi considérés puis dressés, éduqués, convertis et représentés, *i.e.* « démocratiquement » traités en ilotes !

scientificité du travail, du résultat et additionnellement, assure la publication. L'on note, parallèlement dans les débats philosophiques sur la science, cette nette préférence pour les théoriciens au contraire des expérimentateurs (Hacking 1989, citant le seul expérimentateur jamais nobélisé), sans s'étendre sur ce phénomène sociopolitique, révélateur de notre *Constitution*, du mode de connaissance dominant et du contenu réel de nos sociétés dites démocratiques. D'où cette floraison d'écoles apparues en prolongement de la *New Archaeology* dite processualiste : contextualiste, post-processualiste... termes qui pouvaient signifier une prise de position méthodologique valable, mais devinrent en fait des positions théoriques, non seulement inutilisables mais masquantes, comme souvent la terminologie en sciences de l'homme.

J'ai expliqué précédemment (Marliac 2001, 2005b) ma réticence persistante (Marliac 1978a), vis-à-vis de toutes ces « *theories* » qui ne sont jamais que des tentatives d'explication des sociétés qui abandonnèrent les vestiges préhistoriques, mais restent très largement improuvables. Leur ensemble (Trigger 1989) donne davantage l'impression d'un club d'initiés anglo-saxons plus que d'une communauté de praticiens en discussion à propos d'hypothèses à vérifier ou tester (Marliac 2002a). Et ce club, à l'exemple des *jamboree* TAG (Theoretical Archaeology Group en G.-B.), où chaque renouveau s'appuie essentiellement sur une nouvelle bibliographie de référence, largement philosophico-sociologique, excluant les non-initiés (Bintliff 1991 : 275) selon l'antique pratique du jargon, est beaucoup plus anthropologique, philosophique, sinon politique, qu'archéologique⁶².

Certes, la position de la *New Archaeology* (Binford 1983) s'est construite en opposition claire à l'ancienne archéologie où, si l'on peut la définir, régnait trop d'empirisme, de comparatisme facile,

⁶² Ce qui n'est pas réhilitoire mais implique une réflexion quant à nos bases de savoir. Voir aussi Courbin (1982).

d'évolutionnisme raide et de grande obscurité concernant principes et méthodes, mais l'aboutissement fut décevant. Noyée dans des « faits », la Nouvelle Archéologie ne trouva d'issue pour dire quelque chose de neuf que de s'occuper de paléo-socioanthropologie et pour devenir « scientifique », que de déclarer se soumettre aux principes et méthodes des sciences⁶³, des sociologues, des épistémologues et, au plan le plus large, aux principes de ceux qui proposaient le modèle sociologique dominant.

L'exclamation de I. Hodder et C. Tilley citée par A. Coudart⁶⁴, offre un exemple frappant de cette attitude, de même qu'une liste significative de ce que ces auteurs acceptent comme théoriciens.

Plus grave... débats, exposés et discussions procèdent directement de positions théoriques concernant, d'abord et avant tout, la socio-anthropologie et non pas l'archéologie en tant que telle. A ce sujet, il existe une réelle différence entre les archéologues français et les archéologues anglo-saxons, surtout américains, bien exprimée dans l'exclamation citée en note 64 de ce chapitre. Nous, Français, disposerions de compatriotes, sociologues théoriciens brillants, dont les *French theorists*⁶⁵ et nous n'en faisons rien ! Nous ne théorisons pas ! Mais que pourrions-nous faire de spéculations éventuellement pertinentes en sociologie, face à nos matériaux même élaborés ?

⁶³ L'archéologie préhistorique née des sciences de la Terre, copia la Science, comme l'ensemble des sciences sociales, dans son acception « naturaliste », produit et outil de la dichotomie moderne Nature/Culture.

⁶⁴ ...*why do French archaeologists who are fortunate enough to speak the same language and breathe the same air as Althusser, Bourdieu, Foucault, Lévi-Strauss and some others /.../ why do these archaeologists use so little theory?* (Hodder 1991 : 91).

⁶⁵ Soit très à la mode chez les intellectuels des E-U, soit dépassés selon la francophobie de tel ou tel chroniqueur dont on ignore toujours les sources (enquêtes ?) ou selon l'intellectualisme politique de tel journaliste français. Mais comment évaluer l'impact de ces «*French theorists*» dans tel ou tel domaine aux E.-U. : les routiers, les snobs, les médias, les universitaires, les fermiers, les ouvriers de General Motors, les femmes, les écrivains, les étudiants, les néo-cons ?

Certes, nous pourrions, avec précaution, utiliser certaines de leurs propositions, mais sans jamais aboutir à quoique ce soit de sûr. Tout n'est que spéculation, peut-être plausible, mais c'est tout. Car cette sociologie a évacué les choses qui sont pour nous, archéologues, notre unique et parfois encombrant matériau (Chap. III) ! Qu'en retirer de fructueux pour la recherche, la connaissance en archéologie *stricto sensu* (Bintliff 1991) ?

On lit des exposés fort intéressants (Dobres & Hoffman 1994), discutant de la place de la technologie dans la société, de son rôle par rapport à des études sur des populations vivantes où il est loisible de vérifier ses déductions. On semble oublier que ce n'est jamais le cas en préhistoire, même si telles ou telles propositions sont fort séduisantes et peut-être proches de la réalité disparue. Dans cette optique, reprocher aux archéologues français (comme le firent, aux E.-U., avec un tact inimitable, certains autres Français) leur difficulté à passer de la description à la compréhension (*understanding*) (Cleuziou *et al.* 1991, *in* Dobres & Hoffman 1994), c'est reprocher à des chercheurs avisés de ne pas se lancer dans des interprétations, peut-être plausibles, mais souvent, sinon toujours, infondées. L'exemple cité par ailleurs (Dobres & Hoffman 1994 : 218-219) des travaux de H. Lechtman (1984) repérant que les *motifs on Andean tapestries /...sont/ the resonance of a 'worldview' expressed in different manufacturing technologies* est risible de simplisme et de banalité.

Si l'on décortique une définition parmi d'autres, selon laquelle l'archéologie est *l'étude systématique des comportements humains par le biais de l'analyse circonstanciée des éléments de la culture matérielle* (Holl 1988 : 6), on souhaiterait d'abord que les termes « circonstances » et « culture matérielle » fussent éclairés. En effet, cette dernière expression évoque l'existence de quelque chose qui s'appelle « culture » et s'imprimerait, plus ou moins, sur la « matière », confirmant ainsi la position constitutionnelle de la dichotomie

Nature/Culture. Cette définition relève donc de l'attitude commune des archéologues appuyés sur une théorie socio-anthropologique. D'ailleurs, analyse présuppose des principes d'analyse, reposant sur une « théorie » de ces principes... Dans ce cas, la « théorie » est la conception des sociétés en général, précisée pour l'archéologie comme somme de comportements réguliers ou régularisés, produisant des objets réguliers par eux-mêmes et associés par des régularités de situations (ici, sociétés postnéolithiques / Age du Fer), selon un principe régularisateur ou uniformisateur. Que faire alors de tout ce qui échappe, selon tel ou tel filtre, aux régularisations ? La théorie est un modèle, par définition contestable, et je ne regrette pas qu'il soit contestable, mais qu'un seul modèle soit quasi imposé ou seul existant est mauvais signe... Comme nous le verrons au Chapitre III, les sciences sociales ne sont pas allées au-delà.

S'il faut nécessairement parler de « théorie », j'ai fonctionné entre les deux « positions » évoquées auparavant : la collecte de données et l'essai d'hypothèses limitées, en m'appuyant sur la notion de chaîne opératoire/chaîne technique comprise plus largement et dans un cadre d'histoire culturelle. La chaîne opératoire représente bien la succession des actions aboutissant à un objet mais il ne faut pas se laisser enfermer, du fait de la nature des vestiges, par son côté « matière » qui amènerait à ontologiser la Nature sous le terme « tendance ». Cet enfermement conduirait à créer de l'autre côté le style et sa propre ontologie pour, au final, essayer de rabouter, adapter les deux... Bien que le côté matière, puisque c'est le seul qui nous reste, pèse très lourd, accompagné de plus des instrumentations construites pour le décrire et le comprendre, il est inséparable, à mon sens, de la « culture » qui l'a créé et en même temps s'est créée ou modifiée elle-même. Cailloux et hommes du paléolithique ont créé, de concert, si j'ose dire, les bifaces, toutes sortes de bifaces (avec toutes les nuances que l'on trouve, de l'Afrique du Sud à la vallée de la Somme), les cailloux ont répondu d'une certaine façon (leurs qualités clastiques, leur rareté, leur tranchant...) et les hommes ont répondu

(créé) de certaines façons (leurs solutions techniques successives ou contemporaines, réussies ou ratées). Si l'on veut séparer, ceci a abouti d'un côté aux bifaces et de l'autre à une [culture à bifaces] capable de faire d'autres bifaces, le dialogue étant constant et perfectif puisque du biface sont « sortis » des centaines de milliers de bifaces différents de Stellenbosch à Orgnac, puis sont sortis, plus tard le nucléus levallois, la feuille de laurier de Solutré, etc. Reconstituer la chaîne opératoire c'est aussi reconstituer la fabrication d'un fait avec ses réussites, ses ratés, ses à-peu-près, ses évolutions... et ses reprises, comme la réapparition de la technique du biface vers 550 000 BP en Europe Occidentale (Boëda 1997 : 146-9, cité par Audouze & Leroi-Gourhan 1981) ou au néolithique au nord du Cameroun, peut-être à la fin du dernier millénaire BC ou avant (Marliac 1975 : 43, cité in Marliac 2006b).

Je n'ai jamais donné préférence à l'une ou à l'autre des deux positions précitées, sauf à être au plus près possible, quoique solitaire, des méthodologies apprises, les adaptant afin de pouvoir retirer de la fouille comme de la collecte de quoi essayer au mieux des théories explicatives. J'avoue n'avoir jamais pu adapter une quelconque des dernières dénominations archéologiques, surtout anglo-saxonnes (Trigger 1989), à mon terrain et mes matériaux. Il m'apparaissait inutile, dans une région où tout était à faire, sur des matériaux extrêmement limités, de me déclarer contextualiste ou postprocessualiste ou d'appliquer ce que je comprenais de ces démarches. A ma connaissance, j'échappais, ainsi que la majorité des archéologues français, au défaut, attribué, avec la même délicatesse que son Cleuziou de prédécesseur, par l'historien J. Devisse (1981 : 8) à ses collègues archéologues français, de : *prendre des modèles pour des faits*, ce qui n'a jamais pu attraper que les rares « biaisés » de la très américaine *New Archaeology* ou Devisse lui-même (1985) prenant les produits de la recherche archéologique pour la Vérité...

Enoncer un programme de recherche sous le thème : « *human responses to changing environment circumstances* » me sembla à la fois *postmoderne* et vide de sens dans sa banalité et sa généralité, tout juste utile à servir de plat frontispice au temple des rêves néoarchéologiques... J'ai vite abandonné toute référence à ce qui me paraît plus, au sein des limites de la *Constitution moderne*, des querelles idéologiques, terminologiques et byzantines, d'Écoles, limitées surtout aux frontières du monde académique anglo-saxon : E.-U., G.-B. + Canada, Australie et leurs zones clientes en Amérique du Sud (Furnari 1999) ou ailleurs, en Afrique du Sud par exemple (Hall 1990). De plus, ces « grands concerts théoriques » s'évanouissaient rapidement dans l'échec, l'oubli, les pantouffles des concertistes promus Professeurs (et *Sirs*) et l'apparition d'un nouveau « cycle » de nouvelles « théories », toujours plus dénonciatrices, à gober de toute urgence.

Être submergé de résidus hasardeux d'un contexte ancien, découverts dans un autre, fruits de processus variés parfois consécutifs, entrelacés et même postdépôtionnels mais inconnus, sauf hypothèses des plus vagues, abstraites d'ethnographies elles-mêmes limitées par leurs propres méthodes, me parut un premier obstacle. Essayer de tester telle ou telle hypothèse quant à la complexification sociale, tirée de plus d'une théorie sociologique déliquescence (et la cosmologie/constitution sur laquelle elle s'appuyait) dont les rescapés respiraient depuis peu, me semblait à son tour bien trop *moderne* et limité, disproportionné et épistémologiquement contestable. Rien ne me semblait justifier le placage de « modèles » ou de termes, d'échelle très générale par ailleurs, à ce qui apparaissait sous la truelle ou lors du traitement au laboratoire. Ainsi tel sol, identifié selon tel modèle analogique bien connu d'échelle réduite, comme sol d'occupation, me semblait juste relever d'une interprétation limitée.

Ce qui explique aussi qu'on perçoive une distance considérable entre le théorisé, l'écrit ethnoarchéologique, et les résultats réels. L'incommensurabilité me semblait régner entre les disciplines ou domaines mobilisés pour l'argumentation, sans aucun effort de réelle traduction entre les « théories-modèles » et leurs applications sur le terrain ou sur le matériau collecté. La revue générale pour l'Afrique par S. McEachern (1996) le montre : beaucoup de mots, peu de démonstrations des liens entre les concepts plus ou moins bien traduits par ces mots et les méthodes et techniques utilisées sur le terrain⁶⁶. L'article cité (Dobres & Hoffman 1994) est, de même, le recueil de théories sociologiques intéressantes où on n'éclaire pas comment elles expliquent la nature, l'état et la distribution de tels ou tels objets recueillis, ni comment l'on passe de ces objets et leurs répartitions/rerelations à des explications. Ce ne sont qu'hypothèses. D'ailleurs, du travail de Lechtman cité comme exemplaire, il est dit, et dit clairement pour nous : *one of the finest examples of research able to infer the « emics » of ancient technology systems*. Inférer (*to infer*) signifiant généraliser et non démontrer, ne s'agit-il pas là d'une vieille figure d'induction ou d'analogie ? Peut-on préciser ce qu'on entend par « inférer » ? Et si nous essayions d'expliquer ou dépasser (Stengers 1993 : 37) le terme « inférer » dans la mesure où il légitime un passage entre ceci et cela, dans la mesure où il entre dans une « démonstration » ? Quelle est la valeur de l'induction (Chalmers 1987) ?

Les quelques essais de reconstruction historique tentés localement pour l'Extrême-Nord du Cameroun (Holl 2002), ne reposent que sur une série de réductions (parfois considérables), suppositions, inférences, extrapolations, bref sur une construction

⁶⁶ Tant que nous n'aurons pas l'étude précise, pragmatique et directe de tout ce qui lie la « théorie », les méthodes et techniques conduites et les résultats y compris le ou les langages utilisés nous ne saurons pas ce que nous faisons réellement et quelle est la dureté de nos « faits ».

presque purement langagière, en l'occurrence surinterprétative et auto-référente (Marliac 1997b)⁶⁷.

Les régularités

Une définition récente et assez tranchée déclare qu'il y a : *...une opposition, quasi irréductible séparant les archéologues avides de /.../ régularités*⁶⁸ (ils ne peuvent s'en passer pour interpréter leurs découvertes) et les ethnologues totalement engagés dans l'étude de la diversité culturelle, (Gallay, Audouze & Roux 1992 : 13). Elle résume bien selon moi, l'état confus d'une certaine archéologie (en tant que discipline) à la recherche de scientificité et, dans la foulée, l'équation insoluble de la *Constitution moderne*. Comment s'appuyer sur des régularités construites à partir de diversités ? Comment comprendre le global qui n'est fait que de local ?

Opposer ainsi deux démarches imbriquées et hiérarchiquement interdépendantes, toutes deux présentes dans les deux disciplines, c'est ignorer la profonde parenté de ces disciplines et leurs modes de fonctionnement.

L'archéologie n'est que de l'anthropologie appliquée à un champ particulier : les vestiges des sociétés disparues. Comme dit Dunnell (1971) : *la préhistoire/archéologie est la science des artefacts et des relations entre artefacts, conduite en termes de culture* (ma traduction A. M.). Sans anthropologie, l'archéologie n'a pas de sens, que cette anthropologie soit populaire, débutante, ancienne (un paysan, Morgan, Tylor, Boas...), ou récente (Lévi-Strauss, Leach, Descola...) et souvent implicite ou limitée. Les archéologues

⁶⁷ Semblable à celle que critiquait J.F. Revel (dans *Contrecensures*) chez Claude Lévi-Strauss, qui s'appuyait dans une page sur une page précédente où, prétendument, se trouvait la preuve.

⁶⁸ «...régularités affectant les relations qu'on peut établir entre les faits matériels et leur interprétation (technique, sociale, idéologique), régularités pouvant transcender les particularismes culturels» (*Ethnoarchéologie* 1992 : 13).

travaillent, « fonctionnent » comme des anthropologues et sont amenés à étudier un résidu d'activités fait de détails, morceaux, en y recherchant des régularités, des organisations donc en les pensant anthropologiquement (*en termes d'anthropologie* dirait-on maintenant). Ils se heurtent comme leurs confrères ethnologues à des détails, à de l'unique, comme à des régularités (Sperber 1982) ou à un « réel » qui ne devient intelligible qu'à cause d'elles. Et ils essayent de leur donner le statut de « fait », en fonction de telles ou telles pertinences.

Quant à la diversité culturelle qu'on ne peut enregistrer qu'à la condition d'existence d'identités / personnalités culturelles qui la créent (ethnies), elle est certes soulignée dans le compte-rendu anthropologique (publications et articles) comme dans le compte-rendu archéologique. Elle apparaît à l'écart des grandes généralisations sur lesquelles s'appuient en général les interprétations, mais elle apparaît (par ex. Marliac 2006b, Chap. III). Cependant, elle est par ailleurs « dans le monde », soumise à des injonctions régularisantes, universalisantes, professées chaque jour dans un vocabulaire qualificatif créé, totalement immobile depuis des décennies et censé définir tout autre savoir. Ainsi, cette diversité serait locale, ethnique, irrationnelle, obscurantiste, réactionnaire et surtout illusoire (Bayart 1996)... Étonnamment, elle est reprise inversée et partiellement valorisée par la mode en général, dans le monde sociomédiatique et communautariste⁶⁹, sous forme du rétro, de l'exotique, des communautés, du métissage, du brassage, de l'intégration (*e.g.* polygamie, soumission féminine et claustration féminine, excision, tatouages, voile, verlan), qui impliquent tous des « identités »⁷⁰. Car

⁶⁹ Bel exemple du sort contradictoire subi par tel ou tel « fait » selon les politiques suivies qu'il s'agisse d'identité nationale ou d'autres faits historiques...

⁷⁰ Ladite mode n'ayant eu de cesse pendant des dizaines d'années de dauber les particularités provinciales ou paysannes françaises, se pâme désormais devant le moindre pasteur Masaï ou Mbororo reconstitué par les caméras, ce dernier restant un plouc païen pour ses voisins Massas, Guizigas ou ses « frères » Peuls sédentarisés ou ses compatriotes du Sud-Cameroun : Bassa, Bulu ou Bamileke.

que peut-on brasser et mélanger, si ce n'est des choses différentes ? L'identité, violemment combattue ailleurs, est réintroduite subrepticement, souvent par l'utilisation de noms ethniques anciens ou nouveaux (cf. les consultations psychopathologiques de l'hôpital Avicenne), péjoratifs ou pas : Soninké, Raton, Méo, ou Beurs, Kémite, Bougnoules, Gaulois, Gooks, Caillera, Feuj... Parallèlement, *l'indigenous archaeology* fleurit en Amérique du Nord et en Australie (Nicholas 2001), dans une atmosphère étrange de culpabilité occidentale rémanente, de manifestations religieuses indiennes, au milieu d'assemblées de postmarxistes anticléricaux (32d *Chacmoool Conference* à Calgary, in *Actes* 2003) ! Le tout se traduisant comme par hasard par l'afflux de crédits...

A quoi sert réellement la recherche anthropologique ?

Je n'ai pas caché dans la suite de ma synthèse (2006b), le mélange qui, dans nos têtes, parfois inconsciemment, se fait entre des régularités observées (avec un esprit déjà chargé de régularités apprises par des moyens variés) et des détails isolés parfois tout à fait pertinents. Car la réalité de la recherche se fait ainsi et je ne voulais pas tenter de rhabiller dans des cadres et des déductions bien seyantes ce qui ne l'était pas. Tout en séparant ce qui relève des méthodes et techniques archéologiques classiques (mais dépend aussi de régularités analogiquement utilisées) et des techniques historiques en général, je voulais rappeler la réalité du travail, la réalité des objectifs et attentes et conserver un minimum de dignité :

1° aux choses que nous fouillons quelles qu'elles soient, car ce ne sont pas des faits purement matériels, ce sont des hybrides nature-culture, fabriqués jadis sous des Constitutions prémodernes, hybrides dont nous sommes les porte-paroles auto-désignés dont l'imprégnation par une autre vision du monde et le pouvoir restent encore trop incontestés. *Archaeologists need to appreciate that the material objects revealed by their excavations are not 'things in themselves', nor are they*

just artifacts - things made by men -, they are also representations of ideas (Leach 1977 : 167). En effet,

- A/ la fabrication des faits (§ *Faits & Objets*) tient peu compte, car elle l'ignore, de la Constitution des fabricants de ces faits, aujourd'hui disparus ;
- B/ le travail réel des archéologues est un brassage-montage et fabrication d'objets à partir de modèles, méthodes, techniques et instruments variés, sans égard pour la dichotomie épistémologique moderne. Toutefois ses conséquences politiques ou culturelles diffèrent, selon qu'on attribue ces objets *in fine* à la Nature ou à la Culture voire à un mixte bricolé des deux. Ainsi, dans le cadre de la *Constitution moderne*, la Nature reste-t-elle le juge indépassable qui tranche et décide valablement dans la masse des opinions et des passions humaines...

Nous devons donc nous tourner vers :

2° ce que les intéressés, directs ou indirects, font de notre savoir de spécialistes : ils essayeront de le vivre et, dans ce cas bien évidemment, ils ne pourront que le re-travailler (*rework* dit Horton 1982 : 222), le tordre, découper, filtrer, adapter, modifier, réduire, recomposer, c'est-à-dire le traduire. Dur sera le retour dans le macrocosme ! Dans notre cas, il s'agit du retour chez les groupes vivants plus ou moins liés aux cultures dont nous interprétons les traces. Il va falloir ...*articulate several perspectives, ...incorporate greater cultural diversity into the discipline*, comme dit G.P. Nicholas (2001 : 36).

Mais a-t-on envisagé comment et pourquoi cela se fait ou ne se fait pas ?

Les personnalités culturelles, constatées par les recherches ethnologiques et qui nous sont chères, ici comme ailleurs, ont tout autant existé pour les peuples dont nous étudions les vestiges et, de même que nous nous efforçons de les dépasser (à la recherche de régularités ou de structurations), nous y restons et nous les illustrons (oeuvres d'art, objets uniques, structurations uniques). L'ethnologue

recherche aussi les structures, organisations, régularités, bref des « lois » qui commandent les activités humaines⁷¹. Le problème est qu'il s'appuie sur une fausse compréhension des méthodes des sciences naturelles ou exactes.

S'il en est ainsi de la nécessité des régularités, c'est que nous pensons de cette façon, aussi bien dans le cadre de la *Constitution moderne* et de sa dichotomie Nature/Culture, en exécutant notre travail de chercheur en dehors de ce clivage (Marliac 2001b) : la régularité, la planification, l'ordonnement permettent la maîtrise dans les sciences « dures » et a permis l'énorme développement technique des derniers siècles (Amzallag 2002 : 15). *The 'game of science' requires that we learn to look at nature in the correct way in order to discover lawful regularity* (Rieppel 1988 : 191).

Comme on a pu le constater, le discours archéologique va de régularités construites (par ex. les Traditions Céramiques, le Salakien, les Unités Stratigraphiques ou les Familles de décors au Chap. III in Marliac 2006b)⁷², pertinentes dans l'espace géographique considéré et pour comparaisons, à des faits uniques comme tel objet dans telle inhumation, tel décor unique, telle situation sédimentologique, tel datage, pertinents dans leur propre cadre... ou inversement. Ce même discours va, en même temps, de définitions disciplinaires à d'autres ainsi qu'à d'autres encore, de sens commun, générales, tacites, de groupements massifs (par exemple, motifs, pâtes, formes) à des apparitions discrètes, uniques... Selon les cas, la chose unique est ramenée à un ensemble, une classe, capable de l'intégrer par la

⁷¹ On peut se demander s'il n'y a pas là, à travers cette copie des méthodes des sciences naturelles, l'expression d'une catégorie fondamentale d'une certaine forme d'entendement, qu'elle soit idéale pour certains, sinon spirituelle et tout à fait matérielle sinon biologique pour d'autres... ou la domination continuée des postulats d'une science établie au XVII^{ème} siècle (Amzallag 2002) et dont le triomphe fut la physique classique.

⁷² Les critères discriminants entre mes familles de décors ou entre les Traditions Céramiques (O. Langlois 1995) le sont-ils réellement et pourquoi, comment ?

simplicité de ses prérequis ou conservée telle quelle car inassimilable à une classe quelconque ou définie comme unique par elle-même. L'individu disparaît pour laisser place à une régulation dont il faudrait interroger l'origine comme on interroge celle de la régulation des interactions chez les bandes de babouins (Strum & Latour 1987, Latour 1996), les chimpanzés ou les bonobos.

Comment opère le groupe humain, qui serait peut-être l'ethnie (Latour & Lemonnier 1994, Descola 2005) ?

En ce sens, les « régularités » sont un objectif valable qu'elles soient construites à partir de réalités ou à partir des catégories de l'entendement, du modèle scientifique physicaliste ou des organisations biologiques de notre cerveau... Ne sommes-nous pas constamment en train de ramener l'ineffabilité de nos expériences personnelles à la régularité de nos langages pour communiquer ?⁷³ Ce qui est le propre des communications entre individus, dont les expériences sont intransmissibles, c'est-à-dire de les dire quand même, dépouillées de toutes leurs brillances, doit être le propre aussi de nos différents moyens de décrire, penser ce monde que, par ailleurs, on vit. La régularité, la généralisation assureraient-elles la prise en groupe (*i.e.* transmissible) sur le monde ? Ce qui a marché pour les sciences physiques pourrait-il marcher pour les autres ? Soit en faisant comme elles, soit en faisant différemment (Latour 2000) ? Mais ceci n'entraîne pas que ces régularités soit représentent réellement ce qui EST ou ce que nous cherchons, soit puissent être immuables une fois posées (Amzallag 2002). Comme dit P. Veyne (1971 : 36) à propos d'histoire : *Nous sommes encore loin de savoir conceptualiser toutes les petites perceptions qui composent le vécu.*

Dans le cadre de régularités, le travail consiste à faire correspondre des classes de faits à ces catégories théoriques régulières, le reste faisant l'objet d'un discours annexe juxtaposé. Par exemple,

⁷³ N'est-ce pas l'horizon du poète que de travailler à dépasser le langage en l'utilisant ?

d'études ethnoarchéologiques compilées, on a tiré telle catégorie de « foyers-fours de fonte du fer », classés en tableaux et on cherchera dans ces tableaux (déjà éventuellement intégrés dans le savoir courant tacite) celui qui définira celui que l'on a exhumé. L'on attribuera éventuellement à ce dernier toutes les autres attaches que le « foyer ethnologique » retenu exhibe et l'on ajoutera au descriptif-définition la liste de ce qui n'entre pas dans la classe « foyer de la fonte du fer ». L'on « modalisera » l'énoncé le concernant. Ce saut épistémologique paye l'explication par l'imprécision de la comparaison et surtout, le saut inductif impliquant que telle chose X correspondra toujours à telle autre Y. Ceci reste à jamais indémontrable en toute logique (Chalmers 1987), mais la logique formelle suffit-elle pour étudier l'humain ?

Cette fabrication comporte une configuration complexe d'éléments parfois disparates qui remplissent les CR de fouilles mais que masque le plus souvent le vocabulaire de la publication. Or tout élément non pris en compte peut être le point de départ d'une nouvelle procédure de construction de quelque chose éventuellement différent (Marliac 2002 : 754).

De fait, ce qui légitime nos travaux c'est qu'ils sont collectifs. Tous les archéologues ou préhistoriens suivent ces principes, le « paradigme » : ils respectent un *réseau de pratiques normalisées* (Latour 1991 : 39). Je ne fabrique pas mes typologies, mes histogrammes, mes courbes ou matrices autrement que l'ensemble de mes collègues car je dépends d'eux, à la fois pour les principes de l'archéologie, la théorie générale et ses catégories, les méthodes et techniques, la reconnaissance et l'innovation éventuelle.

Enfin, en surplus pour notre légitimité d'archéologues, le produit final sera auréolé de Vérité, celle de la Science, suspendant l'argumentation contraire avec, de plus, l'effet rétroactif de consolider ce résultat face aux adversaires.

L'archéologie consiste donc à fabriquer des objets selon une « théorie » (un modèle) née dans une Histoire et qui décrit, expose et analyse comment et avec quoi se construisent les groupes humains (sociétés), éventuellement nommés tribus, clans, peuples, ethnies, empires, classes... A travers des circonstances techno- et socio-philosophiques variées et des enseignements (Leroi-Gourhan 1943, 1945, 1964, 1965 ; Wheeler 1956 ; Clarke D.L. 1968, Courbin 1982, etc.) aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, plusieurs modèles concurrents ont joué, selon les pays, pour nous offrir un schéma culturel évolutif en ligne droite, depuis le Paléolithique inférieur (où il rejoint le schéma d'évolution paléontologique) jusqu'au Néolithique⁷⁴. C'est la vision d'une Histoire se déroulant vers le Progrès assuré par le développement techno-scientifique, où chaque étape est meilleure que l'autre⁷⁵, sauf certaines dénommées « réaction », « obscurantisme », « ordre moral », qu'il faut absolument réduire⁷⁶, car contraires au « sens de l'Histoire ».

S'il se trouve encore des collègues pour dire qu'ils cherchent la Vérité, nous ne saurions trop leur conseiller de regarder et analyser aussi ce qu'ils font réellement... Il ne faut pas écouter ce que la sociologie et l'épistémologie modernes mettent dans leurs bouches, mais examiner de près ce qu'ils font...

Ethnoarchéologie

Pour ce qui est de re-construire le passé des sociétés disparues, l'on voit mal comment faire autrement que de transiter par l'analogie ethnographique. Passer de la définition à l'interprétation des objets a déjà été fait par la pratique archéologique lors de la définition (à la

⁷⁴ Mais tous basés sur la *Constitution moderne* sur laquelle nous reviendrons plus loin.

⁷⁵ De nos jours, toute nouveauté devient par principe un progrès qu'il faut immédiatement enfourcher et chevaucher... afin de ne pas passer pour « ringard ».

⁷⁶ Et le mot n'est pas innocent au vu des hécatombes modernes du XX^{ème} siècle.

fouille ou au laboratoire). En ce sens, l'on voit bien que l'archéologie est de l'anthropologie. On aura beau rappeler du haut des chaires que nos ancêtres ne sont ni la copie des « primitifs » ni des reconstitutions imaginaires (réussies comme celles d'Yves Coppens), où aller chercher des termes de comparaison ? Même si améliorer les systèmes d'analyse des objets de la préhistoire parallèlement à l'amélioration des systèmes d'analyse des objets de l'Histoire des hommes actuels reste toujours nécessaire... Il n'est peut-être pas indispensable de se torturer quant à la réalité de constructions que sont le « Salakien » ou le « Tardenoisien », hors la nécessité toute scientifique et disciplinaire de les améliorer ? Si la création moderne de l'homme préhistorique et de ses activités s'est trop souvent contentée d'une analogie simpliste avec les « primitifs » actuels⁷⁷, fort critiquée depuis, ce n'est pas à cause d'un racisme consubstantiel aux Occidentaux, mais du fait de leur façon de voir le monde, leur *Constitution moderne* (Latour 1991), qui les a fait aligner le long de la flèche du progrès, les différentes étapes ou « révolutions » annihilatrices du Passé qui précédèrent son règne sur l'Occident avec la modernité. Chaque peuple était placé sur cette ligne allant de la barbarie/sauvagerie vers la civilisation. Ce règne considéré comme indépassable, fin de l'Histoire, Démocratie, lendemains radieux, temps universel, est devenu le désespoir existentiel des postmodernes. Si par hasard le passé « revient », c'est le retour du « refoulé », les « vieux démons »... Néanmoins, il revient toujours plus ou moins car il ne passe pas comme le souhaitent les modernes !

Les études ethnoarchéologiques se renouvelleront :

- par le changement de la notion de passé, notre *Constitution moderne* le disqualifiant en disparu, dépassé. Le passé n'est pas

⁷⁷ Qu'on me pardonne momentanément cet écart de langage même s'il est conforme à la vision de la *Constitution moderne* des mondialistes communautaristes actuels qui sont antimodernes.

constitué de blocs d'histoire, effacés et annulés l'un après l'autre à chaque révolution, à l'image là-aussi des étages géologiques présentés en cases séparées et des cultures préhistoriques des anciens manuels, sans parler des différentes « révolutions » des temps modernes. Le passé est en continu avec le présent et se crée à chaque fois par l'événement puis le tri et le choix que font les hommes parmi leurs objets anciens ou nouveaux : rejets, emprunts, réintroductions, maintiens, inventions, accumulation, ré-inventions, etc. Mon corps est identique à celui de mes ancêtres *Homo sapiens*, il y a plus de 100 000 ans (Crubézy & Braga 2003), mes gènes ont entre 400 et 3 millions d'années, le caillou qui me sert à écraser une noix est semblable à celui que maniait *Homo habilis*, il y a trois millions d'années... ou le chimpanzé des forêts ivoiriennes de nos jours (Joulian 1994). Où est ici la logique de Temps Universel ?

- par le renouvellement des études ethnologiques, de telle façon que les modèles analogiques que les archéologues utilisent soient aussi élaborés que possible (David 1992) et rappellent constamment que le modèle est un extrait, plus ou moins largement débarrassé de toutes ses attaches, afin de servir à découvrir un chemin intelligible au sein des réalités infiniment variées que nous rencontrons. Ceci rapprocherait, par ailleurs, l'activité des archéologues de celle des scientifiques « durs », telle que la décrivent Stengers (1993), Lévy-Leblond (1996) ou Callon et ses collègues (2001), activité dont nous avons trop oublié qu'elle tend au confinement et comprend instrumentations, juxtapositions, bricolages, manipulations et réductions pour aboutir à un « fait » utilisable pour sa stabilité dans tout un ensemble de situations (une boîte noire).
- par le changement de vision d'un monde qu'il faut cesser d'aborder par paires purifiantes et purifiées nature/culture, moderne/prémoderne, permanence/changement, transcendance/immanence, local/global... mais considérer comme continuellement en cours de création, d'associations et de collectes au

milieu de ces pôles abstraits et vides. L'ethnoarchéologie a du bon en ce qu'elle nous montre le nombre des choix auxquels les hommes sont soumis, ont accès ou qu'ils ont faits, le nombre de cas où leurs choix n'aboutissent pas, comme le poids ultérieur de certaines de leurs réussites et les conséquences d'icelles (la *Constitution moderne*, par exemple).

Sous une autre acception de la notion d'ethnoarchéologie (catalogue de modèles servant par analogie à interpréter les objets archéologiques : artefacts aussi bien qu'arrangements, relations spatiales...), il est de fait que souvent l'Histoire et l'Ethnohistoire, dans leurs synthèses, travaillent ainsi. Elles utilisent l'Archéologie non pas en tant que telle (typologies de poteries, séries chronologiques, analyses naturalistes, séries morphologiques... plus ou moins intégrées), mais dans ce que l'on peut en dire et en extrapoler de conduites, modèles figés, universaux ou constantes comportementales, plus ou moins bien connus, plus ou moins réguliers, extraits de ses résultats propres et plus ou moins solidement construits (*Ethnoarchéologie* 1992)⁷⁸.

En toute scientificité moderne, une typologie de motifs de poterie n'est comparable qu'à une autre typologie de motifs de poterie, une structure de foyer avec des pierres se compare à une autre. Pas plus, pas moins. Extraire de la composition et de la nature de ces groupements ; plus ou moins cohérents et statistiquement valables, un comportement, c'est user d'un autre référentiel, anthropologique, cette fois, fondé sur de nombreuses études qui

⁷⁸ Inversement, c'est en s'appuyant sur l'analogie ethnologique que l'archéologie s'est peu à peu affirmée, et si les anciennes dénominations (aurignacien, solutréen, jômon...) ressemblent aux étages géochronologiques (permien, jurassique), elles rappellent aussi les noms des peuples antiques : doriens, achéens, judéens, assyriens, akkadiens, sumériens... changeant de contenus, se déplaçant ou se superposant dans le temps.

déclarent que les activités sociales d'un groupe se reflètent (le terme en lui-même est révélateur, nous y reviendrons, Chap. III § *Une certaine paléosociologie*) dans ses manifestations et productions matérielles.

L'absence de stricte scientificité de la définition anthropologique de ces activités (réduites à des définitions remontant à Hobbes et Durkheim) minimise la valeur de la déduction sous l'angle des sciences dans leur acception connue, sans lui enlever son éventuelle pertinence anthropologique qui demeure beaucoup moins « solide » néanmoins. Le résultat reste une définition, un « artefact » indécidable comme l'attribution du *Book of Durrow*⁷⁹, à telle ou telle ethnie (peuple) de Grande-Bretagne en 600 ad (Wailes B. & Zoll Amy L. 1998 : 28-31) : il n'existe pour le moment aucun moyen de trancher, absolument, pour le transformer en « fait ».

Mais est-ce bien nécessaire ?

⁷⁹ Question des livres d'Insular Art au VII^{ème} siècle en Grande-Bretagne du Nord : Lindisfarne Gospels, Echternach Gospels.

II

Archéologie historique

*Sans l'archéologie, il n'y aura jamais d'histoire,
passé par régression le cap des XI^{ème}-XII^{ème} siècles ;
réciproquement, sans l'histoire, l'anthropologie culturelle,
la sociologie, l'archéologie ne serait qu'une science de laboratoire
satisfaisante pour les seuls initiés, si elle se repliait
sur ses seuls objectifs et ses seules méthodes.*

Jean Devisse, à propos de l'Afrique subsaharienne

Modèles, ethnies et histoires

Ce chapitre envisage d'approfondir la réflexion selon deux objectifs complémentaires.

- Qu'apporte l'archéologie ?

Abordée au chapitre I, sous un angle plutôt disciplinaire, la réflexion sera conduite ici en fonction des conséquences socio-historiques que la base constitutionnelle qui porte cette discipline entraîne. Les réflexions qu'elle suscitera composeront partie des réponses à la deuxième question.

- Quelle archéologie pour la connaissance historique ?

Cultures archéologiques

Un tableau régional a pu être dessiné au nord du Cameroun quant à la distribution des cultures pré et protohistoriques dans leurs milieux au Diamaré, à partir des séquences construites (Marliac 2006b). Cependant, comment faire de l'Histoire à partir de ce tableau, *i.e.* avec ces cultures ? Cette question correspond tout à fait à ce que mes premiers collègues lecteurs, non sans raison, me demandaient d'abandonner dans ma synthèse de 2006, à savoir les unités d'analyse proprement archéologiques et nommées, pour fournir (et nommer) d'autres unités de niveau différent, plus lisibles et adaptables dans le cadre historique, en perdant le moins possible d'information. En d'autres termes, comment passer de l'archéologie au sens strict, construire des objets, des arrangements, des classifications, des tableaux (et peut-être même des cultures préhistoriques), à l'histoire/ethnohistoire des cultures ? Comme dit N. David (*in* Marliac 2006b, préface) : *What is the ethnographic counterpart of a « Unité Céramique » ?*

Ce passage, cette traduction de connaissances scientifiques vers d'autres et vers des connaissances « ordinaires », « communes », « quotidiennes », est bien le problème central de mon questionnement : comment le réaliser et le justifier ? En l'occurrence et bien évidemment, il ne peut y avoir de contrepartie ethnographique à une Unité Céramique. Celle-ci est une pure construction archéologique légitimée par le concept anthropologique de culture réduit à la « culture matérielle » !

Nous n'avons pu nous priver lors de notre travail de synthèse et de fabrication de cultures archéologiques, surtout à l'approche des « cultures traditionnelles » (Marliac 2006b, Chap. III et IV), de glisser quelques comparaisons avec les populations actuelles. L'idée était de montrer la présence du passé, de morceaux de ce passé, que l'on croit

révolu à jamais, dans le présent. Idée bien timide au demeurant, car je gage que bien d'autres choses nous lient au passé mais si subtilement ou massivement que notre conception du temps comme une flèche irréversible vers telle ou telle valeur, notre vanité moderne et nos passions charnelles, intellectuelles et politiques ne sauraient le voir ou détournent les yeux de leur simple hypothèse. La menace planétaire définitive de l'apocalypse nucléaire qui pèse désormais sur nous et notre descendance et l'hypothèse mondialiste, nous ramèneront-elles à l'humilité nécessaire à la connaissance et à la politique ?

Ce comparatisme ethnographique parcellaire manque certes de rigueur car, en réponse à l'intéressante remarque de David précédemment citée, j'avance qu'il n'y a pas de *contrepartie ethnographique à une Unité Céramique*, sinon des séries d'artefacts céramiques considérés comme appartenant à la même culture. Toutefois, ces comparaisons ponctuelles se voulaient, de ma part, une première façon de « vivre » et « faire vivre » les traditions, faire émerger à l'Histoire la paysannerie africaine, de réhabiliter son passé, si humble soit-il, de rappeler le problème pratique qui se pose à ces sociétés comme il se pose à nous, deux siècles environ après le début d'effacement et rejet des traditionnels Européens et son accélération politique au siècle dernier⁸⁰. Il consiste dans l'association et l'acceptation, harmonisation des discours au sujet de l'Histoire. Si solidarité nous devons avoir avec d'autres peuples, elle est là et ne saurait être déterritorialisée, avant longtemps du moins et avant toute consultation des intéressés. Et cette solidarité devrait devenir réciproque de la part des autres peuples. On ne peut demander aux autres ce qu'on se refuse à respecter chez soi...

⁸⁰ Depuis le génocide vendéen (fin XVIII^{ème}), la chasse aux catholiques du petit Père Combes (XX^{ème}) en passant par l'enseignement forcé du français et la folklorisation des savoirs traditionnels.

Si l'Europe, pour un temps, a précédé les autres continents dans quelques domaines, voilà bien une antériorité dont nous pourrions rediscuter, maintenant que le recul est possible même au sein de démocraties, dites modernes, intellectuellement nivelées soit dans l'indifférence individualiste, soit en groupes d'intérêts antagonistes, soit encore dans la dénonciation permanente, y compris d'elle-même. Nos partenaires en développement pourraient bien être les indicateurs du chemin à prendre... Que s'est-il passé dans la conception du monde des Européens pour que les produits intellectuels comme matériels de leur nouvelle Constitution dominant et réduisent peu à peu chez eux d'abord, sans d'ailleurs les éliminer, toutes les anciennes conceptions, loyautés et croyances pour s'étendre plus tard au-delà des mers et faire le même travail (Hazard 1961, cf. aussi Guha 1981 : 6-7, Stengers 1993 : 18, Latour 1995, 2004) ?

Est-ce la conjugaison de la réussite techno-scientifique avec la réussite capitaliste, l'une gérant seule la Nature et diminuant les peines, l'autre gérant seule le Social / la Culture, « oubliant » les produits de la techno-science et menant les hommes au moyen de biens, de plaisirs et d'utopies ? N'est-ce pas plutôt leur association qui a réussi (Latour 1999 : 26, Stengers *et al.* 1991 : 20) ?

Mes clins d'oeil comparatifs du précédent ouvrage (Marliac 2006b) ont fait émerger, au-delà du problème du passage d'une discipline à l'autre (les « -logies » entre elles) celui du passage d'un savoir à l'autre. Nous avons volontairement laissé passer quelques inductions fondées sur des analogies avec ce qui est connu des postnéolithiques actuels, dits « traditionnels » ; inductions « ethnoarchéologiques » au sens où l'on essaie d'établir un lien entre tel peuple que l'anthropologie établit et tels vestiges que l'archéologie établit, à l'aide du lien entre l'anthropologie et l'archéologie, autorisant l'homologie culture ethnologique / culture archéologique.

En ce qui nous concerne, c'est le discours historique et ses dérivés en langage naturel ou vulgarisé dans leur activité énonciatrice de « faits » pour le commun des mortels qui nous intéressent principalement (Marliac 2002a).

A chacun son Histoire

Jusqu'alors nous avons évoqué l'Histoire comme discipline, certes puisant dans tous les domaines et finalement bien peu scientifique au sens de la physique, mais respectée... (Veyne 1971 : 25). Mais, telle qu'elle prend sens pour tel ou tel groupe, telle association ou tels intérêts, quelle est cette histoire ?

Il s'agit alors des histoires débattues, où, souvent dans le cadre de séminaires ou ateliers, l'on convoque des « scientifiques » dont la première préoccupation est de le rester, donc d'émettre des propositions définies dans leur cadre de production⁸¹, sans trop s'engager, les concernés acceptant de moins en moins les « histoires officielles »⁸², pas plus que les histoires-médiatiques assaisonnées « moderne »⁸³ ou régulièrement *one way revisited*. Ce cadre de production reste toujours la *Constitution moderne* et les sciences de l'homme y fonctionnent comme les sciences exactes, croient-elles... Elles se confortent de théories au sens de « modèles » quant à l'évolution des sociétés, modèles dont les produits sous forme de concepts/mots, remplacent tel ou tel objet social (Hodder 1991 et la majorité des *Theoretical Archaeology Groups*). Elles s'aperçoivent aussi, en discutant de cette Histoire que d'Autres y comprennent autre chose, veulent autre chose et font parler leurs intérêts, y compris les plus terre à terre.

⁸¹ Généralement considérées comme inattaquables quoique en fait, ni vraies, ni fausses, mais plus ou moins « dures ».

⁸² Puisqu'allant jusqu'à réclamer le verdict de magistrats, eux-mêmes, de plus en plus ouvertement impliqués et, de ce fait, défiabilisés (Marliac 2002a), soit renvoyant la balle dans le camp des scientifiques, soit s'attribuant la reconnaissance de tel énoncé pour scientifique et donc indiscutable.

⁸³ Selon le triptyque : Progrès/ Individu/ Athéisme.

Leur dénomination de *sciences sociales* les rend intouchables, authentifiées par leurs collègues, garanties par l'université, sanctifiées par les médias⁸⁴ et les fait figurer comme juges de plus en plus contestés et par les « antiscientifiques » intéressés par une autre Vérité, par certains scientifiques (Marliac 2001a, 2005a), certains groupes et les concernés. En effet, dès que ces Autres s'aperçoivent que derrière ces juges inamovibles se trouvent des alliés tout à fait sociaux, intéressés et tels ou tels pouvoirs qui comptent sur l'indiscutabilité de la décision de ces juges pour se justifier, légitimer telles pratiques ou déstabiliser leurs adversaires, comment vont-ils continuer d'accepter ces jugements (Callon *et al.* 2001) ?

Nous savons encore que l'application de ce savoir scientifique à des situations concrètes est inséparable d'arbitrages et de choix conventionnels, par exemple sur les conditions de généralisation de tel ou tel résultat, sur les décisions d'arrêt des séquences d'effets prises en compte, sur la transposition de valeurs tirées d'un contexte donné pour d'autres contextes réputés proches.

Godard (1998 : 43)

L'archéologie supplétive

Quand l'histoire s'appuie sur l'archéologie, particulièrement en Afrique subsaharienne, c'est le plus souvent de façon raccourcie et terminologique⁸⁵. Le langage alors abuse des constructions au passif et des indéfinis tels : *on* (Dozon 2003), *ils, il*, de pluriels imprécis (ex. :

⁸⁴ Voir l'imbrication en France entre les sciences sociales, les médias (cf. Casajus *in* McClancy & McDonough 1996), le judiciaire et le politique et son exaspération au fil des problèmes de plus en plus nombreux et massifs que cette *Constitution moderne* soulève malgré les déclarations.

⁸⁵ Ainsi des préoccupations de l'Afrocentrisme jouant sur les connotations des mots Afrique, africain, race, nègre, noir, mélanoderme, blanc, etc.

les Massa, les Peuls, les Blancs...), les rejette puis les réintroduit si nécessaire, ou use carrément et idéologiquement d'adjectifs. Cette Histoire méconnaît la nature de ce qu'elle brasse. Parfois, elle préfère l'ignorer absolument⁸⁶. Car si l'Histoire a recours à l'archéologie en partie comme « science auxiliaire » selon l'expression répandue, celle-ci lui apporte des objets, des hybrides nature-culture qui pourraient bien mettre en cause l'ensemble historique... en détruisant ce caractère « Social/Culturel » de l'analyse, qui n'est que le contrepois de l'artefact Nature dans la cosmologie actuelle postmoderne, devenu, hélas, l'unique façon de traiter des sociétés. Le « social » apparaît en effet, désormais seul, réifié sur du vide car les objets ont disparu, devenus soit *outils*, soit *infrastructures* constituant la Matière (déterminante cependant), soit *écrans* reflétant le « social » (Latour 1994a : 597, cf. ici Chap. III). Historiens et socioanthropologues ont facilement recours à l'archéologie tant que personne n'explique comment les objets de l'archéologie sont construits et, par conséquent, comment les objets autres le sont (Marliac 2002c, 2002d, Quéchon 2002). Comment ensuite, peut-on les associer, les co-traduire, les juxtaposer, les nouer entre eux valablement ? De plus, compte tenu de plus de la rareté de recherches archéologiques (assez coûteuses pour certains pays pauvres), il suffit d'ignorer l'archéologie *stricto sensu*, ou parfois, de se débarrasser d'elle par un bref chapitre introductif. C'est le cas fréquent des séminaires, *Projects*, Unités de Recherche et Programmes universitaires prétendent « pluridisciplinaires »... qui refusent d'assumer les contraintes de l'effort pluridisciplinaire et les problèmes qui fâchent...

⁸⁶ Cf. les enseignements du C.E.A.F. de la Maison des Sciences de l'Homme (Paris) privés d'archéologie mais abondamment nourris en anthropologues prêts à trancher d'Histoire, d'historicité, d'identités, etc. Cf. l'ambiguïté et insuffisance des sommes sur l'Histoire de l'Afrique (M'Bokolo 1992) ou des enseignements d'Archéologie Africaine dans les Universités parisiennes.

Inversement, on peut aussi décider de transposer directement des résultats ethnographiques ou baptisés « ethnoarchéologiques » en préhistoire récente (protohistoire ?). Il est cependant impossible de prouver par exemple que tels ensembles de pots, disposés de telle façon, décorés selon tels motifs ou cuits selon telle technique, représentent telle organisation sociale interne du groupe fabricant... L'on peut seulement proposer que la persistance de tel ou tel trait représente une parenté ou ressemblance, dans le temps et l'espace, parenté ou ressemblance toujours explicables de plusieurs façons.

Position de l'archéologie

Si nous restons dans la *Constitution moderne*, en archéologie, l'on ne traite que du social et du social qu'à partir de « choses », d'objets hybrides répondant à des constructions anciennes, inconnues et prémodernes, en utilisant ce qu'on a appelé social dans le monde moderne, en oubliant sa part « nature », laquelle est pourtant omniprésente dans la discipline. Or rien de tel n'existe, cependant, qui soulève tant d'obstacles lors de l'interprétation (est-ce naturel ? est-ce culturel ?), si l'on abandonne cette dichotomie « moderne » pour ne considérer que l'activité créatrice, au terme de laquelle telle ou telle société attribue ou non, les qualificatifs de « naturel » ou « culturel » ou « divin », « animé » ou « inanimé », « présent » ou « passé », etc. Les objets que nous exhumons, hybrides nature-culture, témoignent pour les deux pôles auxquels nous tenons tellement : Nature, Culture. Ils sont les témoins partiels et partiels de l'état de nature et de l'état de culture, tels que nous pensons qu'ils existaient à leur époque. Doublement partiels puisque ils ne parlent que par nos bouches, bouches de scientifiques, toujours encore aujourd'hui dirigés vers la purification : ceci est de la Nature et ceci est de la Culture (Dobres & Hoffman 1994 : 214, 212), ou plus encore, tendus vers la Vérité⁸⁷...

⁸⁷ Curieusement c'est cet enfouissement dans les choses et la nature qui nous fait voir favorablement par les sciences naturelles, alors que c'est là-même notre problème

A l'intérieur de cette position constitutionnelle, c'est la méthode analogique qui fonctionne, mais à partir de Nous ou d'Autres analysés et compris par Nous, sur fond de clivage entre Nature et Culture. La présence silencieuse des objets préhistoriques dont on dit qu'ils sont des outils taillés, sites d'habitat, camps, temples, observatoires, tombes royales, éperons barrés, collines fortifiées... bref des « choses », pourrait réclamer sa part d'examen car, si les sujets ont créé les objets, dans quelle mesure les objets ont-ils créé les sujets (Serres 1987) ?

Il y a, bien sûr, un fossé réel entre les sciences sociales et l'archéologie et ce fossé ne tient pas seulement à l'objet premier de nos investigations (sols, paysages, strates, silex, tessons, monuments, inscriptions, monnaies, toponymies...) qui nous rend très fréquentables du côté des sciences naturelles, voire exactes (14 C, AMS, TL, K/Ar, U/TH, RMN, ATD, RX, LOI, MEB, etc.). Il tient, bien sûr, à l'incomplétude des documents disponibles : séries d'outils de pierre, de poteries cassées, de fragments d'os, résidus de murs, cuisines, greniers, terrassements, parcs arborés, etc. Il tient aussi, plus discrètement, au fait que, *nolens volens*, les sociétés que nous abordons, avec nos théories modernes quant au social, extraites de théories sociologiques (*e.g.* Marx *passim*, Mauss 1936, Bourdieu 1972, etc.), montrent que ce social est chargé de « naturel », de « matériel ». Il tient aussi à notre maniement d'objets dits « réels », ou mieux, remarquablement individualisés, « lisses », dont on oublie qu'ils sont passés au stade d'objets scientifiques, quand on les manipule ou quand on en parle. Comme d'autres « objets scientifiques » : ils sont construits, ils ont une histoire.

Le tesson, le nucléus, le plan d'habitat que j'ai en main ou sous les yeux n'est pas l'objet scientifique dont je discute... le plan

central de définir comment et pourquoi les hommes se sont appropriés des morceaux de cette « Nature » et de comprendre ce qu'ils en ont fait...

d'habitat exposé ne l'est pour les visiteurs que grâce au commentaire associé... Quand les objets des sciences de l'Homme bavardent, trop aux oreilles des sociologues car ils discutent leurs thèses, ceux de l'archéologie restent définitivement silencieux.

Parfois ils deviennent bavards, jamais par eux-mêmes, mais à travers des interprètes : griots, archéologues, charlatans, farceurs et politiques, mages, *elders*, poètes, écrivains, journalistes, théoriciens, propagandistes, comme dans le cas d'explications, de datations critiquées (le problème de l'ancienneté du fer en Afrique subsaharienne, l'Afrocentrisme, la relation avec l'Égypte pharaonique), de territoires contestés *e.g.* : Sudètes, pays baltes, par exemple en Europe centrale ou orientale, Tibet ou Sinkiang en Asie Centrale, Golan en Palestine, de lecture de pétroglyphes paléo-amérindiens (Nicholas 2001) ou de responsabilités « historiques », transmises immuablement de génération en génération...

L'archéologie est le forum scientifique fermé où ont lieu les explications/discussions quant aux peuples qui ont laissé des vestiges, explications de leurs sociétés fondées sur des théories socio-anthropologiques quant au savoir social (*social knowledge*) en action qui a produit les vestiges recueillis. Cependant, sans égard pour la matière dont ils sont faits, une partie des explications reste complètement irréaliste, sous la forme de généralités, de social sur du social, en fait, de mots avec des mots, de noms dont chacun peut modifier le contenu... Discuter d'un *dozow* (membre d'une société de chasseurs), en Afrique de l'Ouest ou en Côte d'Ivoire avant la colonisation, puis de 1960 à 1990 (Bassett 2003) lors d'un séminaire, c'est voir cette dénomination se vider et se remplir de contenus différents selon les minutes et l'intervenant à la discussion. Est-ce cela la recherche en anthropologie ?

Ce malaise procède aussi de la possibilité qu'on nous attribue de réifier en quelque sorte les sociétés dont les autres sciences sociales

ne font que parler⁸⁸. L'histoire des sociétés, repose toujours essentiellement, pour la majorité des chercheurs en sciences humaines, sur une infrastructure matérielle (*i.e.* la Matière, la Nature) qu'ils ignorent pour la plupart (Joulian 1994 : 60), puisque les sciences physiques et naturelles s'en occupent totalement. Et qu'ils ignorent doublement puisque rejetant de plus tout lien entre notre histoire dite « naturelle » (biologique) et notre histoire dite « culturelle ». L'on ne parle que du social défini par opposition au naturel, que de la superstructure où les hommes sont libres, malgré l'infrastructure (?), décident de leur sort, démasquant grâce aux sociologues ce qui se passe réellement. En archéologie, apparemment, ce social est absent, cependant, on en parle tout le temps, comme l'éther (concurrent du « vide ») que Boyle ne trouvait pas dans sa pompe à air (Shapin & Schaffer 1993). Toutefois, hors la *Constitution moderne*, le social est bien là grâce aux objets que nous exhumons et identifions : pierres taillées, tessons, sols, cimetières, dépôts, caches, pollens, paléofaune, fosses à déchets, statuettes, silos, poteaux, murailles, sépultures, armes, bijoux, etc. Il nous est plus difficile d'expliquer le social par le social, comme le font nos collègues anthropologues dans leurs discours, encore que le silence des objets y pousse certains d'entre nous...

Précautions épistémologiques

Certes, partir du connu pour comprendre l'inconnu est une démarche habituelle mais en l'occurrence :

- Nous avons affaire depuis toujours dans notre vie quotidienne, nos lectures, notre scolarité, à des peuples comme à des ensembles plus ou moins bien découpés (hordes, tribus, bandes, clans...), clairement constitués à une certaine échelle et nommés, puisque même les « anti-essentialistes » ne peuvent faire autrement que de les prendre en compte quand ils en débattent (Amselle &

⁸⁸ Coup de chapeau involontaire aux « choses » qui seules permettraient véritablement de trancher et qui me rappelle ma position inconfortable sur le terrain jadis entre mes collègues socio-anthropologues et mes collègues naturalistes.

M'bokolo 1999)⁸⁹. Spontanément par ailleurs, les étudiants, mais aussi les adultes nous gouvernant, les reconstituent entre eux à l'université et plus tard sous formes de clubs très fermés, parfois très influents (*Skull & Bones* de Yale, le *Centre for Foreign Research*, les Loges, le KKK). Ils en ont entendu cependant la fine et constante déconstruction critique, hélas trop langagière, dans les cours d'anthropologie des universités (Bayart 1996, Wright 1999), sauf pour ce qui concerne certains groupes d'influence modernes.

- De même que les Vandales agrégèrent autour d'eux quelques Helvètes, Suèves, en individus, résidus ou bandes (Alains), mais restèrent Vandales jusqu'au siège de Carthage et leur défaite par Bélisaire (534)... plus tard, les Peuls d'Afrique subsaharienne, après leur long périple transafricain ouest>est, restèrent eux-mêmes malgré métissages, islamisation, pouvoirs (empire peul du Sokoto), sédentarisations et échanges culturels (au Bornou par exemple). C'est en tout cas ce qu'ils disent et que leur dénomination inchangée (les Peuls) perpétue... Alors que dire des « migrations bantous » et autres, disputant l'hinterland d'Afrique du Sud aux Bushmen durant les deux Ages du Fer jusqu'au XVII^{ème} siècle ad, et la bande littorale aux Afrikanders sur la Great Fish River en 1780 (Lugan 2001) ? Que dire des diasporas (chinoise, juive, irlandaise, corse, bretonne, basque, malienne...), certaines s'affirmant absolument identiques/-immuables après cinq décennies, six ou vingt siècles d'exil (Soler 2002) ?

On peut ainsi aisément imaginer ce qui a dû se passer au Cameroun du Nord, lors de la formation des groupes de migrants partant du Chari-Logone pour arriver au Diamaré ou dans les Mandara... s'assimilant, puis plus tard, le nouveau groupe

⁸⁹ Si l'on change les concepts, il faudra changer les mots ou leurs contenus.

perdant partie des siens, migrant derechef ailleurs... (Marliac 2006b, Chap. IV 2. 4. § *Migrations*).

- Nous n'avons pas accès à la Constitution-cosmogonie des peuples qui fabriquaient les vestiges dont nous héritons et nous avons tendance à rationaliser leurs comportements selon notre mode de pensée, à leur appliquer des schémas explicatifs « modernes » (les fameuses *theories*), au sens de la *Constitution moderne* sous laquelle nous vivons toujours. C'est la tendance scientiste naturaliste⁹⁰.
- Les sciences de l'homme n'ayant pas rompu avec les sciences de la Nature, au sens où elles acceptent la dichotomie Nature/Culture, les copient tout en se différenciant d'elles et commettent une double erreur :
 - ne pas comprendre ce que font les sciences de la nature quand elles disent « découvrir » ce qu'elles appellent des « faits »,
 - et appliquer, quand elles le peuvent, ce qu'elles croient que font ces sciences pour établir des « faits » et dont le résultat, par ailleurs, n'a rien de définitif (Latour 1994 : 599).

Sciences sociales et archéologie

Les sciences sociales participent de la dichotomie ontologique Nature/Culture caractéristique de la *Constitution moderne*. La Nature est définie par les sciences et la Culture n'est définie que par opposition : ce qui n'est pas « naturel » est « culturel » (ou social). Il manque ainsi réciproquement au Social (ou Culturel) de définir la Nature par ce qui ne relève pas du culturel et donc à se définir lui-

⁹⁰ Qui engrange après en toute sécurité tel ou tel succès scientifique... Le vrai se suffit à lui-même. Cf. l'histoire de Galilée, exemple topique du pensum III^{ème} République fossilisé, continuellement ressassé même de nos jours (G. Lecoindre in *La Recherche* 2004, Hors Série N°14 : 7). Lire pour en sortir enfin : Feyerabend 1975, Stengers 1993, 1997b.

même⁹¹... En fait, c'est la définition moderne déclarée de la Nature (que la pratique moderne ne respecte pas dans sa création continue d'hybrides) qui a créé la notion de Culture/Social. La modernité (sa Constitution) n'est qu'un cas particulier de l'activité des humains à travers l'histoire et la préhistoire : brasser et redéfinir les temps, les objets, les dieux, les bêtes, les idées... Cependant, brasser et redéfinir sans cesse, soi-même et les autres, requiert d'en référer ou non à un tiers qui juge et dans ce cas, il s'agit de Dieu. Comment trancher entre deux humains dans les sociétés traditionnelles ou archaïques ? Quel substitut aux dieux pourrions-nous prétendre avoir trouvé, ultérieurement, dans les sociétés « modernes » ?

*Un homme pourrait-il se fabriquer des dieux ?
Mais ce ne sont pas des dieux !*

(Jr 16, 20)

Ultérieurement, nous reviendrons (Chap. III) sur cette pratique dans son incidence sur l'explication en archéologie.

Nous avons tiré de la science classique, dont la réussite majeure consiste à fabriquer un « fait » applicable à toute une série de situations (boîte noire), donc doté d'une régularité censée répondre à une régularité « naturelle », l'idée qu'il fallait chercher aussi dans notre domaine des régularités qui représenteraient l'effet de « lois » (Roux 1992) ou de règles *law-like* (Chap. I). Or, comme en sciences physiques ou chimiques, ce qui est régulier n'existe qu'après un dépouillement, l'annihilation d'autres observations et d'attachements, voire l'enregistrement d'observations négatives (Knorr-Cetina 1996). En sciences sociales aussi mais, de plus, ces attachements y sont la réalité même des choses, des comportements et de leur intérêt humain véritable.

⁹¹ Comme le dit B. Latour (2000 : 113) c'est la revanche lointaine de G. Tarde sur E. Durkheim : ...*society explains nothing but has to be explained.*

Le résultat actuel, moderne, est un objet lisse ou chauve⁹². Il s'ensuit que la recherche de régularités, tout à fait compréhensible dans son appétit de « lois », n'aboutit jamais qu'à départiculariser, démonter et découper ce qu'elle entreprend de comprendre⁹³, qui serait le réel, conduisant dans chaque cas d'application à se reparticulariser. La sortie du macrocosme (le monde où nous vivons), vers le microcosme (laboratoire, équivalent ou substitut), s'accompagne toujours du retour, de la rentrée dans ledit macrocosme (Callon *et al.* 2001) avec tous les problèmes que cela soulève⁹⁴, y compris politiques.

A cet égard, les archéologues ne se sentent pas concernés, à tort, puisque les connaissances qu'ils diffusent, sous le nom de « faits scientifiques », empiètent sinon entament, éventuellement directement, les conceptions du passé des concernés, comme elles se mêlent et s'imposent ou sont utilisées en France dans quantités de domaines (l'évolution des hominiens, le baptême de Clovis en histoire médiévale française, le génocide vendéen, la laïcité, la colonisation...). Ainsi en arrive-t-on à la rupture entre archéologie-ethnologie et les concernés à propos de l'histoire où l'identité ethnique, condamnée

⁹² Créé par l'évitement connu d'écarts à la (une) norme parfois (Stengers *et al.* 1991 : 38-39, Hacking 1989 : 403-406).

⁹³ Ce que j'appellerais, après R. Thom, « la méthode horlogère », consistant à mettre une montre en pièces pour en comprendre le fonctionnement. Ce qui revient en sciences de l'homme à déshumaniser la recherche. Le résultat scientifique, imposé par les systèmes scolaires et leurs contenus, a-t-il une quelconque signification pour la vie réelle, quotidienne, annuelle voulue ou rêvée, des concernés Africains (Marliac 2000b) et même Européens ?

⁹⁴ Etrangement d'ailleurs d'un point de vue logique, certains socioanthropologues qui ne recherchent que des régularités socio et politico-économiques, propres à comprendre les hommes et éventuellement à les maîtriser sinon les dominer, en refusent certaines autres comme l'identité ethnique, raciale, tribale, religieuse, ou nationale, même proclamée par les groupes interrogés. Ce qui reviendrait à dire que telle « régularité » constatée est vraie, telle autre est fausse mais sous quels critères, scientifiques ou pas ?

par l'anthropologie moderne, est cependant itérativement affirmée, hélas souvent par les armes, partout dans le monde. Nous avons discuté ailleurs (Marliac 2002a) le cas du *Maoritanga* (maorité) opposant très fermement un certain nombre de Maoris au Pr. Hanson (1997) en Nouvelle Zélande⁹⁵. On peut citer aussi l'ensemble étudié en perspective historique par J.Y. Marchal (1978 : 481) au Burkina Faso, région de Ouahigouya, où cohabitent les dénominations ethniques et l'exposé de leurs mélanges. C'est la démonstration en ethnologie du jeu permanent de la constitution de faits, à la fois par les concernés et par les ethnohistoriens. Ce n'est pas le seul cas, y compris en Europe, où sévit la mode déconstructionniste, alliée à une vision définie de l'Histoire acceptée par la majorité, enseignée à l'École depuis des décennies, surveillée par des lois et publiquement glorifiée.

Cultures et ethnies

L'ethnie existe pour autant qu'elle résiste aux épreuves internes et externes en provenance du monde qui l'entoure et la constitue, y compris aux entreprises des voyageurs, explorateurs, commerçants, missionnaires, anthropologues qui la décrivent et essayent de la comprendre (Bulmer 1967, Marliac 2002a), aux politiques et aux chocs des invasions-migrations. Pour envisager l'étude à partir de la limite inférieure proposée pour le Diamaré du XVI^{ème} siècle ad, nous n'introduirons pas le terme « ethnie » à propos des migrations qui composèrent le peuplement de la région. Nous le prenons en compte, selon la définition déjà proposée (Marliac 2002a), au plan théorique comme au plan pratique, chaque fois que

⁹⁵ Certains anthropologues, tout tiers-mondistes qu'ils soient, acceptent très mal cette récalcitance des observés, démontrant par là que pour eux, anticolonialistes professionnels, ces observés restent toujours des objets sans voix au chapitre.

la proposition aura une argumentation suffisamment solide. L'on n'a pas affaire systématiquement à des ethnies, cependant, l'on a toujours affaire à des groupes capables de l'être ou le devenir.

Ethnie

Les déconstructionnistes récusent (de quel droit ?) les déclarations éventuelles des observés sur leur appartenance de groupe, en les remplaçant par des faits, qu'eux-mêmes anthropologues « découvrent » ou définissent (filiation, dépendance économique, soumission politique ou religieuse, vocabulaire créé pour la cause) et qualifient de « scientifiques », puisqu'ils les assimilent, étrangement d'ailleurs, car on n'a jamais vu d'expériences probantes chez ces collègues sociologues/anthropologues, au « fait » scientifique habituel⁹⁶ (McEachern 2001a). De cette simple constatation, la démarche elle-même doit déjà être déclarée contestable.

Comme nous le disions, ils ignorent qu'un fait, dans les sciences, est tout aussi construit et produit de réductions (tout en s'appuyant en plus sur des épreuves/expériences dans les sciences « dures »). C'est la double erreur des sociologues, déjà soulignée auparavant, ignorer la nature d'un fait scientifique, imposer la méthodologie de sa fabrication à ce qui serait « Social/Culturel ». Les essentialistes ou substantivistes auxquels ils s'opposent, parfois violemment, n'existent que dans leurs têtes, ou sont créés pour la cause, dans la sphère du politique. Selon les cas, ils sont étiquetés, intégristes, racistes, fondamentalistes ou révisionnistes et déclarés *historiquement incorrects*, condamnables même physiquement ou, pour certains peuples, intouchables... A la limite, des essentialistes

⁹⁶ Position typiquement moderne qui, parce que l'objet des sciences naturelles ne participe (apparemment) pas, alors que l'homme intervient négativement ou positivement dans l'expérience, cherche toujours à se débarrasser de ce dernier en « objectivant » soi-disant son approche (statistiques, questionnaires, photos...). Cf. aussi Hennion & Latour 1993 : 7.

absolus sont créés pour justifier les raisonnements et faire entériner une « condamnation » par La Science, condamnation ultérieurement relayée par telle ou telle politique, pour telle ou telle application sociale ou judiciaire. On ne saurait s'opposer à La Science sans scandale, ricanements de ses pratiquants et bénéficiaires. Malheur à ceux par qui le scandale arrive ! Pourtant, le scandale permet parfois de comprendre. Même, les hérésies sont utiles (*oportet haereses esse*, St Paul) !

Aucun fait n'est à jamais incontestable, intouchable mais au contraire l'objet de constructions et déconstructions, plus ou moins solides, pour telle ou telle fin, à l'aide d'alliés, momentanément plus ou moins puissants. Les « faits scientifiques » n'ont jamais existé ailleurs qu'à l'issue d'un processus expérimental (en laboratoire) puis par la purification, représentation et dénomination que les naturalistes ou les physiciens du monde moderne et postmoderne appliquent à leurs « objets » (Latour 1991). Aucun scientifique ne niera que tout fait est susceptible, plus ou moins difficilement, d'être re-fait, détruit, reconstruit. Il y a un lien, bien sûr, entre le fait et sa représentation mais, comme le dit Girard (1999 : 223), parlant d'ailleurs des anthropologues : *Les « déconstructeurs » inversent l'erreur positiviste. Seule l'interprétation/représentation existe à leurs yeux.* Si les positivistes évacuèrent l'interprétation, les déconstructivistes, eux, évacuent les réalités ! Quant aux socioanthropologues, ils évacuent les choses en ne les considérant que comme *outils, infrastructures* ou *écrans* (Latour 1994 : 597 et Chap. III) ! Et le social n'est plus que du social étant à lui-même sa propre explication...

Ces anthropologues, fonctionnant comme des naturalistes sur un objet isolé, le discours des intéressés analysé et restitué d'ailleurs par eux⁹⁷, se sont débarrassés du référent : les humains eux-mêmes, en

⁹⁷ Ignorant de plus le débat sur la « réalité » par rapport à ce qui la décrit (e.g. Hacking 1989).

pratiquant ce remplacement déjà évoqués. Or ce qui existe en sciences « dures », c'est ce qui résiste, ce qui récalcitre aux diverses interrogations, expériences des scientifiques (Latour 1995 : 228, Marliac 2002a) ; *l'objectivité du neutron est d'abord une réponse à des objections* (Bachelard 1951 : 113).

Objets sociaux récalcitrants

Il est étonnant de constater qu'aux nombreuses études, conclusions définitives et négatives de tant d'anthropologues quant à l'existence des ethnies⁹⁸, répondent, non seulement la persistance déclarée d'icelles, mais la constance de certains à les rechercher dans le passé, la vigueur d'autres à en affirmer certaines sous forme de « communautés » aux dépens des autres, et, plus encore, l'acharnement des déconstructivistes à y revenir, déclarant que l'ethnie est illusion, mystification, manipulations... Si les ethnies n'existent pas, pourquoi apparaissent-elles nommées dans l'interaction vivante (Geschiere 2001 : 645, Marliac 2002a) et au long des études les concernant et les déconstruisant (Dozon 1999, McEachern 2001) ? Je ne peux rencontrer quelqu'un qui ne soit pas d'une ethnie, d'un peuple, certes plus ou moins, mais d'individus qui ne se réfèrent pas à une appartenance dépassant la famille, jamais. Seuls les militants d'une certaine vision de l'Histoire⁹⁹ nous narrent le contraire, oblitérant, de façon volontaire mais verbale, tout ce qui les attache, comme tout individu (famille, alliance, langue, métier, art, foi politique dans leur propre cosmogonie). Ils en sont venus à attirer la colère des concernés qu'ils débaptisent si facilement, alors que ceux-ci restent attachés à des pratiques certes localisées mais non moins respectables, comme le montrent les mésaventures d'Hanson en

⁹⁸ On abandonne l'objet comme non-scientifique, tout en en parlant sans cesse...

⁹⁹ Où ils ne s'aperçoivent même pas que si tout est mot, tout est déconstructible, à commencer par leurs propres propos.

Nouvelle-Zélande (Marliac 2002a), ou les stratégies communautaires de certains immigrants en Europe. L'ethnie serait une de ces *formes de généralité*, que définissent Boltanski et Thévenot (1991 : 20) dans la sphère du « domestique », forme construite permettant la mise en place d'un dispositif pertinent au regard des relations local/global. Un individu ayant perdu son identité culturelle, sans en avoir réinvesti une nouvelle, est un inadapté, sinon un malade à venir (Nathan 1994)¹⁰⁰.

Il est encore plus surprenant de constater les situations inverses d'affirmation juridique et nominale tranchées d'ethnies par des anthropologues, comme dans le cas de l'exploitation des prélèvements sanguins effectués depuis des années chez les Indiens d'Amazonie : on y parle clairement alors des Yanomami, Tikuna, Karitiana, Surui, etc. (Albert 2003 : 125-146).

Ce que nous croyons vrai de la Nature passe, entre autres, par les sciences et l'on pourrait suggérer aux socio-anthropologues qu'ils fassent de même quant à ce qu'ils reconnaissent et appellent « social/culturel »... en général défini comme ce qui n'est pas « naturel » (Latour 2000, Barnard & Spencer 2001 : 136). Si tel artefact social résiste aux épreuves, il devient un « fait » aussi dur et fragile qu'un fait de science « dure ». Si les sciences établissent certes leurs faits, c'est à travers un grand nombre d'épreuves¹⁰¹, dont la valeur peut être controversée à tout moment par une autre épreuve mais qui, momentanément ou durablement, selon leur « dureté », existent et ont un effet direct sur nos vies (papyrus, roue, imprimerie,

¹⁰⁰ Combien d'orientaux émigrés aux E.-U. ont été brutalement replongés dans une identité oubliée ou négligée après le 11 Septembre 2001 ? Combien d'autres s'acharnent à se démarquer ou s'imposer au sein d'états traditionnellement assimilationnistes ?

¹⁰¹ Certaines sous des conditions de température, chaleur, pressions, vitesse et radioactivité épouvantables, tout à fait non-ordinaires et nécessitant des appareils de plus en plus gigantesques, des foules d'humains, des années d'analyses et des montagnes d'argent (cf. le CERN ou le projet mondial ITER/RETI de Cadarache)...

métier à tisser jadis ; électricité, amiante, vaccins, marxisme, bombe H, *e.g.*)¹⁰². La dénomination ethnique ou nationale est un fait de même fabrication et joue un rôle, ou parfois cesse de le jouer, au milieu des épreuves et aléas que subit tel ou tel groupe... L'ethnie est définie non par une essence mais par un faisceau de preuves (faits), parmi lesquelles peut figurer la démonstration de l'anthropologue, dès lors débarrassée de sa fonction décisionnelle ultime quant à la Vérité. La « *significant boundedness* » présupposée par le terme d'ethnicité (David *in* David & Sterner 1992 : 199) reste toujours à établir dans la réalité, comme les dénominations des groupes du mayo Plata-mayo Ouldémé (Nord-Cameroun), résultat complexe, instable mais réel, des activités des peuples concernés, résultat aussi de *the search for administrative and academic convenience* et parce qu'elles sont *important units of identification for their members* (cf. le cas précédemment cité des Yanomami et McEachern *in* ouv. cité : 213). Franz Boas, l'un des fondateurs de l'anthropologie américaine, disait déjà que réduire une culture à l'agrégation de ses différents composants n'expliquait pas pourquoi ils tenaient ensemble (Wolf 1994 : 5).

Cultures camerounaises anciennes

La synthèse de 2006b (A. Marliac) redistribue les cultures matérielles du postnéolithique déjà connues, plus de nouvelles, sur l'étendue régionale du Diamaré (DML) et montre des évolutions d'un site à l'autre et, à l'intérieur du même site, des disparitions, des durées stables et des ressemblances, des périodes mal définissables, des emprunts techniques ou décoratifs. A tout ceci, relevant du discours historique appuyé sur les démonstrations archéologiques, fondées

¹⁰² Sous réserve de controverses et au prix d'une maintenance technologique employant de plus en plus de personnes et en ignorant les ratés, oubliés, dépassés, les essais, prototypes et projections !

elles-mêmes sur l'Anthropologie (modèles théoriques + comparatisme ou ethnoarchéologie), ce qui n'est pas pour nous étonner, correspondent bien sûr (mises à part les conditions de fouilles et d'analyses subséquentes) des remaniements, des incidents et constantes de la vie quotidienne des postnéolithiques, des coupures dans les sites, mais aussi d'un mode socio-économique (échanges, mariages, conflits), de même que cela répond à ce que nous définissions auparavant comme « groupes ethniques » (Marliac 2004a).

Au nord du Cameroun, nous avons ainsi au début de l'ère, l'existence concomitante de cultures néolithiques et postnéolithiques, si l'on respecte les découpages traditionnels de la discipline. Nous avons en fait - sans ignorer tout ce qui nous manque encore et tout ce qui fut mal analysé - une situation complexe, où de nouvelles études feront apparaître quelque chose qu'on appellera peut-être néolithique, selon les lieux, l'évolution des moyens scientifiques et autres, une définition plus ou moins lisse, se démarquant d'un préneolithique et d'un postnéolithique, eux aussi plus ou moins clairement définis et composés de cultures différentes... Si, par expérience de pensée, nous rejoignons leur présent dans le passé, ces sociétés sont en cours d'auto-construction permanente, fabriquant, repensant, empruntant, associant, rejetant, bref, créant des « objets » nature-culture (leur propre société, leur propre milieu, leur « être »), plus ou moins pérennes et plus ou moins définis, face aux « objets » d'autres couples natures-cultures associés et concurrents existant autour d'eux. Ainsi avons-nous dissociés et baptisés le **Salakien** et le **Mongossien**. Ces sociétés perdurent, périssent, muent (le **post-salakien**), se dissocient, se fondent les unes dans les autres, selon des facteurs internes (cf. la violence visible dans les mythes et les traditions d'origine) ou externes (climats, éruptions, épidémies, migrations, invasions...). Parmi les définitions, il peut être nécessaire de se doter de noms, d'un autonyme, selon les situations, besoins et pressions aussi bien internes

qu'externes, cet autonome renforçant en boucle le sentiment d'appartenance, l'ethnicité, facteur très probable d'une autonomie psychosociologiquement protectrice et gratifiante.

Cela correspond à la situation qu'exposent les ethnohistoriens et même les historiens, quand ils nomment des groupes qui apparaissent, dominant, disparaissent, se transforment, se scindent, se fondent, conservent ou abandonnent leur autonomie ethnique... comme ces turcs Seldjoukides, puis Ottomans (Osmanlis), acculturant les Anatoliens dès le XI^{ème} siècle, lesquels se déclarent Turcs depuis lors, ou comme ces Peuls païens venant du Fouta Djallon (Guinée) depuis des siècles, islamisés en partie, mélangés au long du parcours jusqu'à l'Adamaoua, sédentarisés à la différence de leurs frères Mbororo et épousant les filles des chefs locaux tout en se déclarant et se considérant purs peuls. Il existe des quantités de textes, y compris déconstructionnistes, où les déclarations et démonstrations voisinent avec des ethnonymes : Juillerat (1981) parle des Mouktélé, utilise le terme pluriel, en exposant les mouvements internes des individus, comme Vincent (1991) parle des Mofou. Pourraient-ils faire autrement ?

En écho aux préhistoriens qui donnaient des noms à des assemblages culturels datés à partir de toponymes (l'Aurignacien, le Wiltonien ou les hoahbiniens...) ou d'objets caractéristiques (les campaniformes, le cardial en Europe occidentale), les ethnohistoriens n'évitent pas la nécessité de nommer à partir, soit des dénominations que donnent les traditions orales, soit du peuple nommé dont ils explorent l'histoire et la généalogie. Les dénominations/ethnonymes sont à l'ethnohistorien ce qu'ils sont à l'individu concerné, comme au préhistorien¹⁰³. Seraient-ils, en langage naturel, ce qu'on appelle un

¹⁰³ Qui ne sont pas d'ailleurs obligatoires mais apparaissent au contact d'autres. Le paramétrage traditionnel permet de traiter plusieurs objets en un pour tel objectif, comme dans la gestion-prévision du climat on utilisera tel ou tel aspect : pluie, force des pluies, durée... pour définir et/ou gérer le tout. Voir le terme juif, paramètre de

« paramétrage » en langage statistique¹⁰⁴, ou un dérivé ? Facilitant contacts, échanges et développements entre groupes, ils permettraient le passage de l'échelle individuelle (durée d'une génération) à l'échelle collective (plusieurs générations). Il rendrait plus facile et plus efficace à telle échelle, aux X d'échanger (mariage, commerce, travail) avec des gens regroupés par les différences sous Y, eux-mêmes donnant par ailleurs le nom X aux premiers pour la même raison réciproque ? Il permet comme terme en langage naturel générant des connotations, outre une dénotation, de gérer un ensemble pouvant être défini éventuellement autrement ou considéré sous tel aspect préférentiel qu'exige la situation¹⁰⁵.

Si nous revenons à nos cultures camerounaises, l'étude détaillée de la culture matérielle, comme celle entreprise par Langlois (1995, vol. III, § 5 et 6) ou moi-même (1991), souligne, évoque, note la possibilité de rapports, changements internes, échanges, emprunts, domination, diffusions... à plus ou moins longue distance, avec plus ou moins de probabilité et de validité, selon les données, modèles ethnologiques et historiques disponibles. En opposition, le regroupement réducteur de traits des mêmes cultures conduit à des interprétations beaucoup moins nombreuses, d'échelle beaucoup plus petite, mais bien mieux utilisables dans tel ou tel discours selon la portée envisagée par ce même discours (Marliac 2006b, Chap. IV § 3, § *Conclusion*).

gestion d'une histoire depuis les judéens légendaires puis archéologiques présumés juifs et les juifs historiques, jusqu'aux juifs de la diaspora et les juifs prosélytes d'Europe ou du Maghreb en passant par les juifs de tous les pays et athées actuels (cf. aussi Soler 2002).

¹⁰⁴ Paramètre : élément variable et important en fonction duquel on explicite les caractéristiques essentielles d'un phénomène.

¹⁰⁵ Nous utilisons un semblable procédé en désignant par exemple tout ce qui précède les Massa (dits Δ) par Δ^1 , Δ^2 , etc., selon des discriminations chronoculturelles... Ou encore, si l'on garde Massa, en parlant de paléoMassa 1, paléoMassa 2, ou protoMassa 1, etc. Le procédé scientifique dériverait-il du procédé pratique ?

En parallèle, on dispose quelquefois en ethnohistoire du détail des clans et lignages ayant migré ou ayant reçu et, en opposition, par regroupement, l'on dessine de grands axes et mouvements de migrations. Nous y sommes autorisés en restant au même niveau de généralité (rajouterais-je : d'imprécision ?) : les cultures.

Il semble légitime de suivre et exposer les deux approches même si momentanément, elles n'aboutissent pas à des conclusions arrêtées et précises. A mon sens, il est exclu qu'elles y aboutissent jamais si un « fait » est construit (même de bric et de broc) et ne dure que ce que dure sa persistance, sa « tenue » dans les épreuves. Aucune « ethnie » ayant pu exister dans le passé (sous quelle forme ?) ne sera « prouvable » autrement que par un faisceau de « faits » (culturels, rarement linguistiques...) limités dans le temps et l'espace, s'opposant à d'autres faisceaux de « faits » de même nature. Une chaîne opératoire aboutit à un fait où il faut déterminer ce qui le personnalise par opposition à d'autres faits, résultant de la même chaîne opératoire. Aucune ethnie ne sera par principe raccordable aux ethnies telles qu'elles se définissent ou sont définies de nos jours. Non pas qu'elles n'aient jamais existé mais parce qu'elles existèrent justement, autrement, différemment de ce que les anthropologues pensent... couramment...

Ils nient l'existence d'ethnies pour des raisons théorético-idéologiques, appuyées sur le déconstructionisme, ou simplement par réflexe purificateur, issu de la pratique de la *Constitution moderne*, qui leur fait prendre comme arrêtée toute dénomination ou définition sous forme de nom (Voir la *boundedness* du concept d'ethnicité pour David). Donc, d'un point de vue déconstructioniste, il faut la détruire. L'extrême de cette attitude aboutit à des discours (Meyer & Geschiere 1999b) où les mots remplacent les faits (retour historique ironique pour les anthropologues qui prenaient les mots, de l'observateur comme de l'informateur, pour des concepts purifiés

intangibles). On parle de « globalisation » comme si l'unicité du mot gageait de l'unité du phénomène (dont on attend une quelconque définition) et dans le même temps, on lui oppose un autre mot qui serait « localisation » (tout aussi en attente), en négligeant ce qui est au milieu (et peut-être en cours de globalisation/localisation). Allant plus loin (ouv. cité : 3, 239), Kelly rejette même ... *the idea that the world is a collection of nameable groups...* or *les mots ont une fonction stratégique qu'il faut savoir déchiffrer* (Stengers 1993 : 18). On pourrait opposer à Kelly que le monde est un ensemble de dénominations toujours changeantes...

On met « en dialectique » ce qui n'est que le produit instable et souvent uniquement langagier de très nombreux montages / fabrications / appariements / associations / collages / arrangements / grilles / réseaux... eux-mêmes de différentes sortes. Cette polarisation fait partie du stock d'outils du même genre de la *Constitution moderne* qui paralysent toute nouvelle démarche différente.

Symboles

Si l'unité de premier intérêt, pour certains archéologues, n'est pas le groupe ethnique (à vie courte et instable) mais celle du groupe plus grand, rassemblé autour du même réservoir symbolique (McIntosh 1989), comme le pense David et surtout Sterner (1992), la difficulté empire, non dans les pratiques de fouille et analyse, mais dans celles d'explication et attribution. Si la déclaration d'appartenance ethnique ou nationale (respectable en soi par définition, même si discutable par ailleurs et aussi bien pour un Dakota que pour un Français) doit être rejetée, que dire du réservoir symbolique, dont la seule existence repose sur la construction par l'archéologue d'un ensemble théorique que personne ne revendique (quelle est sa nature, sa forme en termes de sciences ?) ? Si cependant l'idée sonne assez juste, elle me paraît classable dans les catégories de

la Constitution des observés, *i.e.* les résultats de leur manière de voir et distribuer le monde en général... C'est une Constitution que j'appellerais à la suite de Latour (1991) : prémoderne. Le réservoir symbolique, c'est l'ensemble des symboles tels que les concernés les utilisent sur ou avec des choses (maisons, Calebasses, poteries, parures, inhumations ; danses ou textes en ethnographie ; jamais sans, faut-il le rappeler ?), puis tels que les chercheurs les identifient, plus ou moins bien, sur les choses et les classent par abstraction, synthèse et lissage. Ce sont des « objets » hybrides de nature-culture : composition, formes, dessins, couleurs, plans dont on ignore le contenu. Le réservoir symbolique n'a aucune autre existence. C'est la *Constitution moderne* qui distribue les objets en deux catégories purifiées : Nature et Culture, là où l'archéologue les construit et là où les concernés les ont construits dans leur propre cadre classificatoire et cosmogonique.

L'existence proposée ici, comme hypothèse théorique, d'une cosmogonie différente, semble confirmée dans notre région d'étude par le statut particulier des forgerons (l'endogamie des clans forgerons), caractéristique de certaines ethnies de montagne du nord du Cameroun, clans baptisés « *transformers* » par David *et al.* (1988), quand j'aurais utilisé le terme « *médiateurs* ». Ils assurent en effet les passages et brassages entre les différents mondes que ces ethnies conçoivent différents, sans les séparer forcément les uns des autres... ce qui caractérise une Constitution prémoderne. Suivant Horton (1990), cité aussi par Latour (1991 : 63), je dirais que toute création-fabrication mettant en cause la séparation ou la fusion Nature-Culture est, au sein de telles constitutions, pensée et immédiatement traitée et conjurée car menaçant l'ordre du Monde. Il en est bien ainsi pour la métallurgie, par ailleurs associée à un autre passage capital et redouté : la mort. Les métallurgistes ne forgent pas des symboles mais du minerai devenu métal, objets plus ou moins attribués clairement aux catégories que leur Constitution possède et exprime : ils nouent

ensemble les choses et les catégories grâce à un médiateur : la technique (Chateauraynaud 1991 : 471-472), d'où leur statut particulier.

Seule l'analyse anthropologique moderne, présente dans l'approche de Maret par exemple (1985), les décrit comme jouant de métaphores et de métamorphoses nouées dans un nœud symbolique. De même que *Les Balinais ne disent pas grand-chose des combats de coqs qu'ils organisent* (Geertz cité par Journet 1999 : 40), les forgerons vont rarement au-delà de forger. Si l'interprétation des anthropologues a une valeur éventuelle (parallèle à celle du « réservoir symbolique »), elle demeure relative dans sa relation avec le vécu des humains. Dans sa création d'entités/structures invisibles qui dépassent les hommes, elle ne semble pas avoir abouti à révéler des mécanismes comme l'emballage mimétique, si admirablement décrit par R. Girard (2004).

Les hommes en société sont soumis à des règles qu'ils ignorent, pensent pouvoir refuser ou ne peuvent formuler consciemment, comme le montre Girard pour le meurtre fondateur des cultures (Girard 1978, 2004). Les récits archaïques, les mythes, en furent longtemps la seule version disponible, mal analysée par l'ethnologie traditionnelle qui se voulait « matérialiste » (Girard 1999) et rata sa cible par sa position d'observateur qu'elle croyait et voulait extérieure, copiant ainsi la méthode des sciences physiques. Il va donc falloir désormais découvrir les limites de notre autonomie présumée face au nombre de modèles avec lesquels le chercheur doit interagir (Pier Paolo Antonello & J.C. de Castro Rocha *in* Girard 2004 : 18). La compréhension du mythe du meurtre fondateur n'apparaît qu'à partir de l'analyse des Evangiles où il est révélé, explicité et condamné. Sa pertinence fonctionnelle y est niée, appelant les hommes à bâtir de nouvelles règles de vie en sociétés.

Il est possible que, pour le nord du Cameroun, la similitude générale des cultures proposée entre le Néolithique et le Postnéolithique (Marliac 2006b, Chap. III. § 6) tienne à la continuité d'une cosmogonie (Descola 1986 : 505) qui appliqua aux forgerons ce qu'elle appliquait peut-être aux tailleurs de pierre lesquels, moins spectaculairement peut-être, brassaient Nature et Culture en fabriquant des êtres caillou-outil, deux fois hybrides : nature/culture, mais aussi, pacifique/agressif, (outil-arme) (cf. Girard 2004 : 166).

Ceci est une hypothèse, mais la pierre n'est-elle pas toujours, depuis les origines, à la base des civilisations et l'objet majeur de la quasi totalité de l'Histoire de l'Homme, peut-être son premier interlocuteur « naturel/spirituel » (Serres 1987) ? Car seule la pierre est indestructible et innocente¹⁰⁶.

Histoires de peuplements ?

De nos jours, l'établissement d'une histoire des ethnies, comme entités traversant le temps et l'espace est rejetée comme essentialiste ou substantiviste : il n'y a pas d'ethnie, à lire Amselle & M'bokolo (1999) et d'autres. En fait, la majorité des anthropologues ne traitent à leur propos que du langage (les dénominations) tenus comme uniques accès aux hommes et à leurs groupements, référents principaux ou n'utilisent que les filiations, alliances et échanges inter et intra groupes.

A partir de là, les anthropologues appliquent les méthodes des scientifiques de la nature, acceptant ainsi la dichotomie Nature/Culture et adhérant à une notion que les scientifiques répandent : il y a des faits de nature qui préexistent, un réel hors de nous (la Nature transcendante et toujours présente) dont le pendant

¹⁰⁶ *Tu es Petrus et super hanc petram edificabo Ecclesiam meam...* (Mt 16, 18).

serait le Social, la Culture, auxquels on réfère les faits dits « sociaux » ou « culturels ». Ils aboutissent à des « faits » effectivement construits (les dénominations), mais différemment, qu'ils interprètent en les remplaçant par d'autres « faits sociaux » ou « psychosociaux » (comme l'illusion)... que la théorie anthropologique possède (Chap. III § *Une certaine paléosociologie*). Or le langage n'est qu'un des outils de représentation du monde, de soi et des autres, de la Nature et de la Culture, des sociétés et des Dieux. Il ne saurait, même si en lui-même il a son importance en tant que « traducteur-médiateur », suffire à définir l'[objet] dans sa totalité : il y faut autre chose.

C'est la différence entre le dit, le représenté et le vécu (Callon *et al.* 2001 : 163-173, Henry 2002), objet de ce dit, sans oublier la variété des « dits »... Toutefois, de quelle réalité parlons-nous (note 97) ? Allant plus loin, citant le titre de l'ouvrage co-dirigé par Meyer et Geschiere (1999 : 1-15), l'on pourrait se demander ce qui est saisissable et comment, entre *flow* et *closure*. Cette formule pourrait poser problème dans le temps, si une autre, la « vieille matrice anthropologique » (Latour 1991), n'avait fonctionné depuis toujours, fabriquant sans cesse, entre *flow* et *closure* ; ces deux derniers termes étant le gel abstrait, langagier et momentané, de ce qui se passe entre eux.

Si le langage nomme (autonyme, ethnonyme, éponyme, toponyme...), c'est justement par nécessité de désigner ce qui est, en-soi, insaisissable et veut/doit être représenté. Le langage est le représentant qui parle de la bouche de tous, au nom de tous, de tout ce qui les lie tant que cela les lie. Il faut souligner que le langage utilisé pour parler du social, du culturel, n'est pas indifférent. C'est un médiateur dont les termes peuvent être fortement connotés et l'espace signifiant mal délimité qui, de plus, a son autonomie. Avec les sciences « dures », nous apprenons à utiliser des termes « purs », débarrassés de toute ambiguïté, correctement découpés, au point que la transcription en termes mathématiques couronnerait la scientificité

du fait, devenu totalement lisse (Lévy-Leblond 1996). Ce n'est pas le cas en sciences de l'homme, même si pour l'archéologie, on a pu voir quelques essais inaboutis (Schiffer 1976), critiqués avec pertinence par Courbin (1982)¹⁰⁷. Ces « modes de connaissance » affichent cependant cette appellation qui leur permet de jouer, selon le cas, sur l'ambiguïté de termes du langage naturel impliquant un non-dit, un savoir tacite, non-analysé sous un habillage « scientifique ». Et ceci d'autant plus qu'elles s'essayent aux exposés les plus contournés possibles puisque n'utilisant souvent que des mots déjà purifiés ou non, débarrassés de connotations historiquement accumulées (réactionnaire, irrationnel, imaginaire ≠ progressiste, rationnel, scientifique...). Parfois même, elles utilisent directement des mots importés d'autres disciplines sans précaution. En fait, elles impliquent la *Constitution moderne* en jouant sur les possibilités qu'elle offre¹⁰⁸.

Historiquement, les sciences sociales se sont pris les pieds dans leur propre emprunt à la dénomination utilisée dans les sciences dites « dures ». Les définitions qu'elles attribuaient se sont fossilisées tout le temps que cela a été utile, pour être contestées dès que d'autres définitions sont apparues, mieux adaptées à la fois à l'observable et aux besoins des sociétés ou des groupes qui les constituent, dominants ou pas¹⁰⁹.

¹⁰⁷ Comme d'habitude « oublié » dans les discussions ou les bibliographies selon la pratique répandue de ne pas citer ce et ceux qui posent question... L'omission est un mensonge très efficace.

¹⁰⁸ Soit les lois de la société sont transcendantes et la socioanthropologie les déchiffre : inclinez-vous. Soit la société est immanente : chacun a toute liberté d'agir et de construire sa société... En conséquence, selon les cas, par les termes utilisés, le socioanthropologue, à partir d'une position considérée indiscutable, ordonne ou laisse faire... (Latour 1991 : 56, Stengers 1993 : 25-26).

¹⁰⁹ Cf. l'imbroglio explosif traduit, à propos des masses immigrées, par les controverses sur l'identité nationale puis désormais les communautarismes nés de son rejet en Europe de l'Ouest et concernant : la laïcité, l'emploi, les loisirs, la couverture sociale, le contenu des enseignements...

L'objectif de faire une histoire des ethnies repose en général sur de fausses bases. Faire correspondre telle typologie de techniques et décors à tel groupe, nommé dans le temps dans SA tradition et celles éventuelles d'autres peuples voisins ou pas n'est ni vrai ni faux. C'est un fait à construire à partir de ce qu'on sait d'un groupe (qui lui-même construit et parle) dans ses activités laissant des vestiges. C'est ce qu'on trouve, classe et analyse en fouille et au laboratoire. Il est tout aussi faux de nier toute personnalité de groupe que d'en attribuer une à tout groupement, de nier tout emprunt ou toute diffusion, que de tout expliquer par diffusion, de nier les migrations que d'avoir systématiquement recours à elles pour tout (Hudson 1973, Anthony 1990). Ne pourrait-on échapper un jour à ces allers et retours critiques, en fait, illusoire ? Il n'y a rien de vrai dans les absolus que nous nommons et entre lesquels, nous bavardons et balançons. Ce sont les fruits secs des dérives de la *Constitution moderne* et ses deux pôles : Nature et Culture, comme les paires rationnel/irrationnel, local/global, flux-flow/fermeture-closure. Mais alors, à quoi servent-ils ? La réponse serait d'éviter sans cesse ce qui est médian : le réel dont il faut retrouver et définir la voix (Girard 2002). Serait-ce pour des raisons politiques comme le suggère Latour (1999a : 26) ?

Peuples

Corrélativement, nous ne saurions en rester à la conclusion de notre dernier ouvrage (Marliac 2006b), tant certains collègues¹¹⁰ ont au Cameroun du Nord, consciencieusement et dans le détail, analysé les traditions, généalogies, technologies de nombre d'ethnies

¹¹⁰ C. Seignobos, J. -F. Vincent, † E. Mohammadou, I. et E. de Garine, G. Pontié, J.-Y. Martin, † A. et † J.-P. Lebeuf, J.-G. Gauthier, M. Delneuf, N. David, J. Sterner, S. McEachern, B. Nizesete, etc. Plus tous les coloniaux, militaires, administratifs et missionnaires des siècles passés († RP. H. Bocquené...).

(certaines disparues de nos jours, cependant nommées dans les récits), établissant ainsi une histoire qui commence à desserrer l'écheveau et jette quelque lumière sur des groupes ou individus, parfois légendaires... En même temps, peuples, groupes, communautés sont demandeurs d'histoire. Puisque les ethnies actuelles sont pour l'ethnologie *mainstream*, des groupements « illusoires » de groupes et d'individus, recherchons ces fameux groupes et individus (à moins qu'ils soient eux aussi illusoires ?). Découvrons comment ils ont créé les ethnies nommées, actuelles ou non. Il convient de dépasser le seuil que les anthropologues, après analyse des discours, ne franchissent pas : que disent les référents du discours, soit les collectifs composés d'individus et de choses ? Si, au XVIII^{ème} siècle, Montesquieu se demandait ironiquement : *Comment peut-on être Persan ?* Comment peut-on pareillement se dire Mafa, Tibétain, Tlingit, Breton ou Guarani ? Comment tenir compte, sans avoir recours au subterfuge du remplacement, déjà critiqué, des déclarations d'appartenance majoritaires de tel ou tel groupe ?

Notre position sera celle que nous avons déjà soutenue (Marliac 2002a). L'ethnie est construite par les hommes dans l'espace et le temps, pour autant qu'elle résiste à sa déconstruction par destruction, fusion, association, perte de la langue, domination, dhimmitude, alliance, dissensions internes, ethnocides, écocides, génocides, propagandes et analyses anthropologiques postmodernes, etc. La question est : *...comment se fait-il que tant d'éléments minoritaires et disparates aient fini par constituer une ethnie, ou mieux, un groupe linguistique ?* (B. Juillerat 1981 : 208) et non : *derrière cet ethnonyme se cachent des éléments disparates, incommensurables, étrangers* (l'anthropologue postmoderne dixit) ou *cet ethnonyme cache telle fonction sociale, reflète tel facteur...* (le même comme professeur) ou enfin, *cet ethnonyme est une illusion* (son étudiant). Ce qui prouverait d'ailleurs *a contrario* que l'ethnie est une construction humaine qui a bien une existence, même si éphémère. Ce serait

l'illustration même de cette oscillation que nous montrons entre Nature et Culture, pôles abstraits : il n'y a ni ethnie « naturelle » ni ethnie « culturelle », mais des entités parfois mal perçues (que nous nommons ethnies), créées, plus ou moins solides, éventuellement attribuées par certains à la Nature, par d'autres à la Culture voire aux deux, les Dieux intervenant à chaque fois, comme le racontent de façon absconse tant de mythes d'origine (C. Lévi-Strauss, R. Girard, M. Eliade, P. Descola, etc.).

Bien évidemment, à l'échelle individuelle humaine, l'ethnie s'étale sur un temps certain, un espace limité et connu, tendant à la substantiviser dans la durée de vie d'un homme, qu'elle existe dans sa plénitude ou soit plus ou moins menacée et instable (immigration, émigration, chasses à l'esclave, colonisation, dhimmitude, décolonisation, déculturation, djihad, invasion, anathème, interdictions...)¹¹¹.

En archéologie, ce qui résiste ce sont les ensembles de traits (attributs, formes, constituants, technologies, usages) par exemple pour la poterie (dans l'échelle des « degrés du fait »), les plus nombreux, les mieux définis, les plus persistants à travers le temps et l'espace.

Nous ferons donc des histoires de peuplements, n'impliquant aucun substantivisme qu'on nous attribuerait d'ailleurs à tort, réservant à l'avancement des travaux de baptiser ethnie tel ou tel groupe, ici ou là. Nous avons débuté cette histoire aux alentours du XVI^{ème}-XVII^{ème} siècle ad, sauf connaissances historiques sur la période

¹¹¹ Cf. l'islamisation (peulisation) quasi inévitable des cadres administratifs issus du nord du Cameroun quels qu'ils fussent à l'origine, lors de la présidence Ahidjo et son recul depuis le départ de ce dernier. Cf. le problème des premiers cadres malais et des écoles chinoises durant la colonisation anglaise en Malaisie... Cf. le débat entre partis musulmans en Indonésie en 1945 et l'impérialisme javanais. Cf. la chasse à la langue française en Afrique du Sud par les Hollandais, au Canada par les Anglais, à Bruxelles par la CEE et en France par quelques grands patrons (Airbus).

plus ancienne des postnéolithiques nouveaux (nous avons accepté l'hypothèse que des migrations plus anciennes aient pu exister, en soulignant qu'elles restaient hors de portée de l'étude pour le moment : Marliac 2006b, Chap. IV).

L'historique détaillé des migrations au Diamaré du Cameroun permet à Seignobos (Marliac 2006b, Chap. IV 2. 4. § *Migrations*) de conclure non à un mouvement brownien (si on possède une faible loupe) mais à des réorganisations constantes, réussies ou ratées, longues ou courtes (si on dispose d'une forte loupe)¹¹², selon des modèles différents répondant aux besoins multiples des hommes entre eux. L'objet « ethnie » existe, mais il est souvent réorganisé, remodelé, fondu, disparu, rebaptisé (encore que cela ne soit pas toujours nécessaire ; Nadel 1951 : 148), repris, reforgé, etc.

Une partie des interactions des individus constituant ces migrations consistèrent d'ailleurs, à se rassembler en groupes signifiants selon les situations (*i.e.* en « ethnies » ?). Ceux-ci existèrent pour autant qu'ils résistèrent aussi bien aux tensions internes qu'aux chocs externes, aux pressions du milieu sous leur gestion, etc. Ceci corrobore la notion que nous défendions (Marliac 2002a) et maintenons dans cet ouvrage : pas plus que des objets physiques ne sont immuables dans la définition qu'on en donne, scientifique ou autre, les objets dits sociaux ne le sont et que l'obstacle est levé dès que l'on considère que tout objet est non pas naturel ou social-culturel mais hybride des deux (Latour 1995, 1991), en constante, même si parfois très longue et invisible redéfinition, selon les épreuves qu'il subit et les médiateurs à l'oeuvre (langue, techniques...) qui y jouent leurs propres rôles.

¹¹² La place de l'instrumentation y compris intellectuelle dans la fabrication des « faits ». Ici l'analyse des clans au-delà des groupes... Cf. *in* Hacking 1989, l'explication de ce qu'on appela au début, le mouvement brownien, par la cinétique des gaz.

Il est intéressant de noter, après l'analyse de Seignobos (2001), combien il est difficile de parler de peuples anciens et groupes migrants sans utiliser de dénomination. Soit l'auteur parle, *e.g.*, de « paléo-massa », soit il parle d'« éléments », dans un paragraphe dédié aux Mousgoum ou aux Massa ou à d'autres, il utilise les noms actuels tournés vers un passé où ces peuples ne portaient pas forcément ce nom (Nadel *ouv. cité*). Il en est de même dans le texte de McEachern (1992), où cartes et propos regorgent de noms d'ethnies-groupes... Comme dirait Juillerat (1981) ou comme le montrent involontairement Stahl (1991) ou Dozon (1999), se colletant avec des ethnonymes, on ne peut échapper aux dénominations même si elles sont considérées par certains vides, voire illusoire !¹¹³ A quel moment peut-on appeler pré-Tupuri ou paléo-Massa, ce qui deviendra Tupuri et Massa ? Et pourquoi ? Quand un Massa pourra-t-il parler de son ascendance « Massa », revendiquer les cités pré-baguirmiennes où Seignobos (2001 : 3), après enquêtes, situe ses ancêtres ?

Nous avons déjà exposé (Marliac 2006b, Chap. IV § *Compositions ethniques*) de quelle façon les différents groupes migrants, qui constituèrent avec leurs prédécesseurs les « ethnies traditionnelles » du Diamaré, construisaient et déconstruisaient les dites « ethnies ». Voilà donc bien démontrée l'existence des « ethnies », à l'inverse de l'explication déconstructiviste habituelle, qui ne tient son efficacité que par la considération exclusive accordée aux mots comme marqueurs d'une purification, indicateurs d'une essence absolue constituée. Nous sommes tout à fait dans la ligne de ce que remarquait déjà finement Juillerat en 1973 (1981 : 208).

¹¹³ Exemple du chercheur qui prenait un « fait » pour intangible et, constatant qu'il est « construit », décide qu'il n'y a pas de fait... Le changement de vocabulaire s'impose de plus en plus (Latour 1999 : 360, Proposition).

Veyne (1971 : 29) évoque « l'histoire vraisemblable » à laquelle recourent les archéologues pour reconstruire, tant bien que mal, l'histoire des siècles obscurs et qui consiste à faire le moins de suppositions possibles *pour rendre compte de la manière la plus économique des quelques traces que le pur hasard a choisies et laissées venir jusqu'à nous*. C'est cette tâche qui attend désormais les historiens. Le matériel disponible étant de nature, de dimensions, de référentiels différents, seul un discours en langage naturel, utilisant le terme peuplement peut à la fois englober tous les faits convoqués sans durcir une dénomination (ethnie), pour laquelle nous manquons de faits solides. L'objet que nous recherchons qui serait le même que je reconnais en termes anthropologiques, l'ethnie, est inaccessible pour le moment, ou bien il ne se saisit pleinement que sous certaines conditions dont, par exemple, dans les temps actuels, l'adhésion des participants.

L'Histoire peut-être pourrait-elle superviser l'ensemble d'échanges imaginables entre toutes les disciplines ? Au sens où pour elle, le langage naturel est le langage historique, plus ou moins amélioré. C'est ce que nous réclamons de faire, tant pis pour la scientificité des conclusions, par ailleurs bien souvent hors de portée, tant pis pour la rationalité du discours définie en termes épistémologiques modernes. De plus, c'est à cette histoire que des milliers de concernés ont accès.

Modèles d'explication

Evidemment, je dois à plusieurs personnes l'armature de mon modèle de départ que je considère par ailleurs, toujours évolutif. Je distinguerai surtout André Leroi-Gourhan et son équipe qui, sur la base d'enseignements universitaires, de lectures et de formations sur le

terrain (Pincevent) avec Michel Brézillon, contribuèrent le plus à ma « théorie archéologique » et à une certaine méfiance à l'égard des théoriciens. Je citerai aussi feu Paul Courbin¹¹⁴. Leur influence s'accrut au fur et à mesure de la découverte après la *New Archaeology* (Binford et Clarke : les processualistes), des écoles postprocessualistes, contextualistes ou autres « -istes », dont l'impact en France fut des plus réduit en dehors des fameux « biaisés » (Courbin 1982 : 140) pour qui il fut aussi intense que bref... Si cette remise en cause, *newarchéologique*, pas si nouvelle toutefois, avait parfois de bonnes raisons, placer à chaque « crise » l'étude archéologique sous tel ou tel nouvel éclairage, devenu d'un coup préférentiel, me paraissait fausser une réalité passée, certainement plus complexe, si l'on en croit l'étude de tous les peuples comme, par exemple, les Anga de Papouasie (Lemonnier 1986 : 156-171). Au-delà de l'effort légitime d'aborder le matériel archéologique à l'aide d'une théorie du social déduite de l'ethnoarchéologie (en général, implicitement), les produits de cette Ecole m'apparurent plus souvent comme des développements quasi autonomes de la dite théorie que comme des résultats suffisamment solides et nouveaux ; Courbin l'avait bien remarqué. Les différentes moutures de cette Nouvelle Archéologie ne m'apportaient pas non plus une solution équilibrée du Grand Partage.

Si, en tant que peuples et nations, nous différons tellement tout en nous ressemblant si fort, qu'est-ce qui nous sépare et nous fait en même temps propriétaires de pouvoirs bien différents et titulaires des mêmes droits ?¹¹⁵

¹¹⁴ Alors Professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE), Paris.

¹¹⁵ J'ai le même respect pour les paysans de l'Aubrac et les vieux aborigènes de l'outback australien... Uluruh me fascine autant que Borobudur et le Mont Saint-Michel avec en plus, pour ce dernier, mon propre passé. L'archéologue-historien revenu des Tropiques n'a pas à abandonner les procédures suivies « là-bas » pour comprendre « ici » et en lui-même, sinon à retomber dans sa vieille *Constitution moderne* (Latour 1991 : 16, 137) et donc dans un ethnocentrisme renversé, sous la forme le plus souvent de l'ignorance profonde de sa propre culture, étrangement associée parfois à la haine de cette même culture.

Mes premières campagnes fondées sur tout un ensemble de critères prospectifs, allant de la typologie préhistorique de l'époque, la géographie humaine, la géomorphologie, l'histoire, l'ethnologie, les traditions orales, les enquêtes, l'examen des photos aériennes... fournirent leur lot d'objets classifiables et de thèmes potentiels dans un territoire inconnu auparavant¹⁶. Cette approche consommatrice de temps et d'espace laissa peu de place au début à l'exploitation de projections hypothético-déductives ou autres... Néanmoins, je posais rapidement celle, générale et banale, de peuplements anciens, agriculteurs peut-être pasteurs, occupant la plaine du Diamaré et se différenciant selon les milieux durant les deux derniers millénaires.

Dans la suite de mes recherches, l'approche par chaîne opératoire et degré du fait fut la base théorique (modèle ou *theory*) de mes travaux, autour de la notion générale que les groupes humains préhistoriques régionaux exploitent leurs milieux selon des techniques souvent proches, se différenciant à tel ou tel degré de la construction du FAIT, pour devenir des « cultures » différenciées l'une de l'autre par les solutions variées qu'elles apportèrent à cette construction. Leurs cosmogonies (Constitutions) nous sont encore indéchiffrables, même si l'on peut, sans risque, les classer prémodernes. Des hypothèses peuvent être avancées sur une base ethnoarchéologique mais cela demeure hypothèses, plus ou moins verbalement étayées.

Refonte

Cette partie du travail reposait, de façon implicite, sur la *Constitution moderne* qui implique la dichotomie Nature/Culture que je partageais alors sans beaucoup d'inquiétude, avec ce Dieu lointain dont chacun pouvait faire usage, dans son for intérieur, et qui

¹⁶ Les publications précédentes sur ma région d'étude n'étaient que la collecte d'informations aussi maigres que dispersées et diverses (rassemblées en 1973 : Mariac 1981).

n'intervenait jamais (Latour 1991)... C'était, et c'est encore, le fondement des sciences humaines *mainstream* toujours en place dans l'Université. Je faisais partie de cette « élite » (les chercheurs scientifiques), jusqu'au jour où je me suis aperçu que je n'étais qu'un technicien expert, appliquant les formules des cours de faculté et des manuels sans les mettre en cause, à l'abri du « paradigme » et de la *Constitution moderne* dont l'établissement dans mon esprit remonte à l'École Communale. Ce sont mes premiers essais de bidisciplinarité sur le terrain, la constatation de l'analyse asymétrique de mes collègues socio-anthropologues et la comparaison de la demande historique locale avec la mienne qui furent les catalyseurs de mes réorientations (Marliac 1978a, 1986, 1991b, 1995a...). Je fus d'abord sans cesse confronté, dans l'élaboration de mes résultats, à une réflexion analytique impliquant les deux domaines me servant de points d'appui : Nature et Culture. Il n'était rien dans un site fouillé que je ne puisse analyser comme produit de l'un et de l'autre, tout en pratiquant alternativement des analyses se référant à l'un ou à l'autre exclusivement. Ensuite, la pratique analytique de prospecteur et de fouilleur brassant les deux me posa le même problème qui ressurgit plus tard quand je fus interrogé sur mes propres interprétations par les personnes directement concernées. Le vocabulaire disponible ne me permettait que de sauter d'un domaine à l'autre, en ajoutant des pourcentages ou des périphrases autorisant à définir une sorte de « mélange feuilleté » (Marliac 1978a, 1986, 1995), paralysé que j'étais par la conception ontologique N/C et la vision progressiviste de l'histoire de l'homme, implantées en moi depuis l'école.

Dans une telle situation de blocage, l'approche directe de la cuisine scientifique préconisée par la nouvelle sociologie des sciences (STS désormais) me permit d'avancer et par effet de retour, de reprendre de façon critique tout ce qui m'avait été appris, sans le rejeter, mais le réouvrir différemment. Peu à peu, je cessais donc d'être moderne...

A l'époque, la seule critique des insuffisances du Développement (qu'il fallait absolument, selon la mode intellectuelle, « dévoiler » et où l'archéologie a sa part (Marliac 2005a), qui eut pu séduire, ne faisait, dans une dénonciation permanente, utilisant et croisant toutes les ressources de la pensée moderne, que s'appuyer toujours sur la même Constitution et magnifier la pensée scientifique moderne, puisqu'aspirant publiquement au titre de matérialisme dialectique (donc à référence scientifique même si rhétoriquement seulement)¹¹⁷. Or pour nous, le problème posé est justement celui de La Science comme Absolu et celui de son redoutable et ubiquiste adjectif-adjutant : scientifique ! S'il y a bien un savoir rejeté par ce matérialisme, c'est justement celui qui m'intéresse : le savoir ordinaire, commun, indigène, local, ethnique... voire personnel. Car c'est avec lui et vers lui que se produit la traduction du savoir scientifique qui l'intègre, l'absorbe ou l'efface. Si pour certains, ce savoir scientifique d'aujourd'hui n'a rien d'absolu, il est en outre, pour d'autres, dans d'autres pays, dans sa traduction en savoirs locaux ou opérations/projets locaux : ...*a process of power* (Asad 1993 : 179, cité par J.D. Kelly 1999, Sen 2003, Marliac 2005a). De plus, n'oublions pas que les explications que nous trouvons aux objets, leurs relations et techniques de fabrication reposent toutes sur des théories sociologiques externes. Ainsi, après moult considérations théoriques générales, plutôt banales sur la technologie (Dobres & Hoffman 1994 : 218), ces théories ne concluent sur aucun résultat au-delà de ce que l'intuition ou l'archéologie « ancienne » découvrent. Que des tapisseries andines aient été brodées selon une technologie élaborée évoquant une cosmogonie n'a rien de bien nouveau (ouv. cité : 219) et ne nécessite aucune théorie particulière... Si *technology is the meaningful engagement of social actors with their material conditions of existence*

¹¹⁷ Gusdorf G. Matérialisme In *Encycl. Universalis*, 1990 Vol. 14 : 693. Cf. aussi : *the marxist view of the human past, touching at no point on any archaeological or historical specifics* (Bindliff 1991 : 277).

(ouv. cité : 215) est acceptable, nous le modifierions ainsi : la technologie est un médiateur entre les humains et le monde et non seulement une action sur le monde, elle modifie et l'objet et le sujet qui l'applique et se modifie elle-même. Elle est un des moyens de modifier le monde (les non-humains) et les humains.

Ma première publication sur le problème que pose, sous la *Constitution moderne*, l'association au même site des mesures physiques, comme les datations absolues avec les caractéristiques pédologiques, la stratigraphie des cultures et la nature d'une culture, fut rejetée par un Congrès dit d'archéométrie et une revue dite « archéométrique » (Marliac 1987). C'est dire combien la question que j'abordais, encore maladroitement, probablement, n'était pas à l'ordre du jour de notre discipline. La rédaction de mon ouvrage de 1991a, ou de celui de 2006b est, en fait, un long discours, argumenté et jalonné de données scientifiquement obtenues, rendu digeste par l'utilisation du langage naturel. Il m'a fallu réfléchir plus loin pour, après critique personnelle, accepter ce genre de produit comme valable : une grande majorité d'écrits archéologiques ne sont pas d'une autre facture (cf. Marliac 2006b, Chap. IV, § *La nature du problème*), même si parfois le thème, l'apparente mathématisation, la sophistication argumentaire anachronique, consistant à analyser le passé en fonction du présent, selon telle théorie, surtout langagière, ou la surinterprétation des faits, leur donne plus de brillant, sinon plus d'impact, dans et en-dehors du « Club ».

Je cessais de m'en soucier, à tort¹¹⁸, face à un autre problème : celui de transmettre ce savoir aux gens intéressés, c'est-à-dire aux villageois, proches ou lointains, descendants reconnus ou non, avoués ou non, des peuples postnéolithiques dont je traquais les vestiges.

¹¹⁸ Car la scientificité reconnue, accordée ou estampillée entre comme argument s'il y a polémique ou procès, sous forme de notoriété, autorité, indiscutabilité. Cf. les pétitions, dénonciations, ouvrages et articles politiques des chercheurs ou de prix Nobel, en groupes ou seuls... tous révélateurs de la *Constitution moderne*.

Le point de départ de la réflexion de cet ouvrage est le constat de la multiplicité des discours au sujet d'un passé, part importante de l'identité des individus et des groupes dans la région (et le continent) où j'ai travaillé.

A ce sujet, on dispose de discours truffés d'adjectifs péjoratifs, de concepts non-discutés ou de termes « verrouilleurs langagiers » (Cleuziou *et al.* 1991 : 111), sociaux et même légaux où, en outre, l'Occident est à part. Ceci est d'autant plus net que l'archéologie préhistorique se révèle très courte quant aux explications paléosociologiques, sauf à pérorer article après article sur la nécessité de dépasser la description, comme si les archéologues n'en sentaient pas le besoin et depuis fort longtemps ! Au point de se repaître d'exhutoires littéraires comme la *Guerre du Feu*, *Eyrima* ou *Le Félin Géant*, inoubliables aventures de nos jeunes années. Ces discours s'ajoutent à toute une série de textes journalistiques, universitaires, scolaires, personnels, construits avec conscience ou esprit partisan quant au passé. Lugan en fit, en 1989, une revue critique concernant l'Afrique noire. Les perles par lui recueillies conservent toujours ce même parfum d'ignorance, plus ou moins volontaire, enrobant les idéologies politiques modernes en place et décrites par Bruckner (1983) ou Fauvelle-Aymar *et al.* (2000). Ce dernier ouvrage en traite d'ailleurs sans aborder le fond du problème : de quel point de vue parle réellement chaque « thèse » ? Cependant, elles perdurent dans les publications de l'UNESCO, dans les médias, les manuels et certains enseignements universitaires. Au-delà des mensonges et omissions historiques proprement dits, qui ne sont pas cantonnés à l'Afrique noire et remplissent l'actualité imprimée et télévisée, existe un autre problème relevant de la nature du savoir scientifique en général.

Si l'anthropologie analyse ces divers discours, elle se révèle incapable de retour sur elle-même, tenant le sien propre comme

discours-juge impartial, tout en se dévoilant souvent, en se contredisant à cause même de cette incapacité. L'anthropologie et les anthropologues n'ont toujours pas accompli cette « conversion » consistant à s'apercevoir qu'ils ne sont jamais extérieurs à leurs travaux : *Nous déconstruisons tout, sauf notre certitude d'être autonomes et que les persécuteurs sont toujours les autres* (Pier Paolo Antonello & J.C. de Castro Rocha in Girard 2004 : 18). La presse, même scientifique, fourmille de ce genre de discours dont une bonne analyse de vocabulaire révèle l'idéologie rousseauiste contradictoire : superstitions dites moyenâgeuses / mais rites et sorcelleries exotiques jadis sauvages et devenus merveilleux, Bien ici / Mal là, etc.

Les connaissances archéologiques changent entre les divers discours et besoins qui les utilisent (Diop 1954, Bernal 1999, Bocoum 2002, tel individu). Outre la conduite d'une argumentation, tous se réfèrent, à un moment ou à un autre, à La Science ou parfois, s'ils ressentent la précarité de leur discours, ils se réfugient sous la Raison ou la Morale, mettant ainsi la discussion sous clef (Marliac 2001). Rien là que de très humain, mais c'est une étrange façon de faire, pour ceux qui prêchent la séparation absolue Science/Société, de recourir à des moyens sociopolitiques ou aux punitions financières (Société) pour conclure leur argumentation (Science) et exclure l'interlocuteur. Le politique, qui n'est pas loin, se joint à l'inique...

Partant du principe que le discours scientifique, ou prétendu tel, ne saurait représenter une Vérité transcendante et absolue, comment harmoniser, accorder, traduire ce discours et ces discours, les uns avec et dans les autres ? Principalement pour nous puisqu'il s'agit de Développement, à savoir de connaissances utiles et utilisables pour le « progrès » des pays où nous travaillons. Comment les récipiendaires accueillent ou rejettent, utilisent, rebrassent, redécoupent, reconstituent pour eux l'ensemble de ces connaissances ? Quels moyens d'informations libres, quels médiateurs utilisent-ils ? Faut-il imaginer le cauchemar frankensteinien du transfert en bloc de

la science occidentale dans leurs cerveaux ?¹¹⁹ Ou à défaut l'imposition de connaissances par voie linguistique, médiatique, administrative et même judiciaire ?

Mettant de côté pour le moment la réflexion générale sur la nature de La Science que d'autres ont d'ailleurs développée depuis quelques années (Hacking 1989, Latour 1991, 1995, Stengers 1993, 1997, Callon *et al.* 1990, 2001, Amzallag 2002, etc.), il devient néanmoins nécessaire de s'interroger sur la nature de notre propre « -logie », visiblement différente sinon opposée à tous les autres savoirs. Laming-Empeire, en 1963, avait défini les diverses notions, acquis et théories qui fusionnèrent pour établir notre discipline entre la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle et Dietler (1996) trace un historique de son évolution théorique ultérieure. C'est sur cette construction qu'il faut revenir, dans l'idée de reprendre l'ensemble pour le mieux faire évoluer.

Situation

Tout ce qui précède résume, trop rapidement peut-être, les mille et une pratiques des archéologues et des intéressés à la recherche de leur objet¹²⁰, pratiques dépendant des modèles, compétences, champs particuliers, problèmes envisagés et aussi des matériels, personnels et instruments à disposition (sans oublier bibliothèques, ordinateurs, instruments adaptés parfois par les archéologues eux-mêmes et leurs alliés). On peut sans difficulté relier toute cette infrastructure aux financements nécessaires, comme aux intérêts des bailleurs de fonds : culturels, touristiques, socio-économiques et donc politiques et à leurs capacités financières.

¹¹⁹ Voir le transfert du matérialisme scientifique (marxisme) en Russie, Chine, Cambodge, ailleurs et ses résultats.

¹²⁰ Tel que défini au Chap. I, note 35.

Pour ce qui est de l'archéologie, le passé est entré dans le politique comme source de connaissances, appuyant le modèle sociétal néo-évolutionniste avec quelques aménagements et omissions. Il est séparé du présent moderne et du futur par des révolutions définitives passées, ou toujours à venir selon certains ! Il est à rejeter. Tout ce qui sera labelisé ancien devient archaïque, puis réactionnaire, à combattre par tous les moyens, même si immédiatement recopié après la prise de pouvoir de « démocrates », s'empressant de supprimer la moindre liberté (Anderson 1991, Girard 2002). Etrangement, certains passés sont réutilisés par les mêmes pour juger et incriminer le présent, à travers des attributions gratuites et une responsabilité transgénérationnelle et globale ridicule puisqu'infiniment extensible à tous (la guerre du « tous contre tous », le cauchemar de Hobbes), mais créatrice d'un « bouc émissaire » permanent et quand il est consentant, très malléable et utile.

Peu de gens prient en la cathédrale de Chartres mais combien la visitent ? Combien de visiteurs à Borobudur, monument bouddhique (≈ VIII^{ème} siècle ad) dont la signification profonde est aujourd'hui lointaine pour les Javanais, majoritairement musulmans, mais toujours traditionalistes, grands amateurs de Wayang Kulit, le théâtre d'ombres ancestral, fondé sur le Mahabharatta et le Ramayana ? Quels crédits pour telles fouilles dans le Pacifique, dans l'Air ou au fin fond de l'Equateur, fouilles dont l'Etat français se soucie plus ou moins pour diverses raisons ? Comment définir et protéger l'identité kanak, jadis glorifiée par tous face à l'identité caldoche et aux Français, et quelque peu oubliée aujourd'hui, face à l'afflux wallisien, aux problèmes économiques de l'île, aux différents groupes, intérêts et ambitions locaux et australiens ? On vérifie ainsi que l'objet scientifique en cause relie des hommes, des groupes, des institutions, des budgets, des technologies : il est bien social ! De lisse jadis, l'objet est devenu chevelu par ses multiples, réels et parfois imprévisibles liens avec le social : Notre-Dame de Paris, sauvée du feu

en 1871, par les médecins et infirmiers de l'Hôtel-Dieu, est propriété de l'Etat, source de revenus locaux et, imprévisiblement, profondément présente en France dans les consciences catholiques ou non-catholiques. Quant aux fouilles tropicales françaises¹²¹, elles maintiennent, et pourquoi pas, face au conformisme économico-culturel, WASP par exemple, une pensée peut-être différente à travers le monde (de l'Equateur à la Nouvelle Calédonie en passant par le Kenya et l'Indonésie, *e.g.*).

Rien n'est moins facile que faire de l'Histoire dans l'atmosphère disciplinaire (aux deux sens du terme) et idéologique que découpent aujourd'hui les universités, les instituts et à leur suite, les médias dans tout ce qui touche aux sciences humaines¹²². On pourrait penser que ce parcellaire des spécialités répond aux exigences des différents objets considérés (paysages, outils, parentés, techniques, charbons, tessons, groupes ethnolinguistiques, relations sociales, économiques...) ou en tout cas aux principes des sciences sollicitées. Admissible, mais trompeur aussi, car il masque, dans le mouvement, les traductions nécessaires de discipline à discipline pour fabriquer d'autres objets comme ceux de l'histoire justement (Wallerstein 2003), dissimulant ainsi les choix informationnels, analytiques, méthodologiques, linguistiques qui s'effectuent, ignorant, volontairement parfois, tel ou tel autre objet qui relancerait la controverse.

En ethnologie par exemple, avant même la prise en considération de ses modèles théoriques, on sait que la bidisciplinarité avec l'archéologie est quasiment nulle, étant données les unités et théories utilisées par les deux disciplines dans le cadre de la

¹²¹ Conduites par l'ORSTOM-IRD, le CNRS, le MNHN ou l'EFEO et certaines universités françaises.

¹²² Cf. les entreprises de vulgarisation politique orientée comme *Les mots voyageurs*, certains atlas historiques, *l'Histoire de l'Afrique* de l'UNESCO, certaines « entrées » de *l'Encyclopedia Universalis*, la *Bible Bayard*...

Constitution moderne, entraînant l'interdiction de commensurabilité entre disciplines pourtant parentes. Elle pourra avoir quelque intérêt quand l'ethnologie prendra vraiment en compte la « culture matérielle » et l'existence de constitutions prémodernes la gouvernant. C'est un peu ce qui sous-tend le développement de l'ethnoarchéologie qui fait ce que beaucoup d'anthropologues auraient dû faire, depuis longtemps, au lieu de vouloir copier, sans succès, Lévi-Strauss, penser comme Bourdieu, appliquer « Binclarke »¹²³, remâcher Darwin ou de sauter à bord du dernier modèle publié, par peur d'être « dépassé », cette hantise permanente de l'intellectuel postmoderne.

En France, les archéologues-préhistoriens débattent entre eux, davantage au niveau des méthodes, techniques apprises dans le cadre général des sciences et au milieu des débats de la discipline, qu'au niveau épistémologique. Ils ont plutôt suivi, surtout les préhistoriens, celui qui les a presque tous formés, A. Leroi-Gourhan. Dans une approche que je dirais « pragmatique », mais associée à une grande finesse théorique qu'il fallait saisir, comme le souligne Audouze (1999)¹²⁴, Leroi-Gourhan a privilégié, quelle que fut sa propre position constitutionnelle quant à la distribution de la Nature, de la Culture, de la langue, des Dieux... l'approche par la dimension physique, la technologie dont Audouze (1999 : 167) souligne, comme nous, la fonction de médiateur et dont je rappellerais l'autonomie, à l'image de celle du langage, autre médiateur entre la Nature et la Culture.

¹²³ Néologisme interne à la profession désignant la New Archaeology d'après L. Binford et D. Clarke...

¹²⁴ Non formalisé dans ses écrits ou ses paroles, A. Leroi-Gourhan semblait enfermer le moins possible ses pensées dans les mots comme s'il se méfiait de leur pouvoir réducteur. Sans avoir, à ma connaissance, vraiment choisi peut-être parce que sa finesse ethnologique le retenait, il était, probablement aussi par recherche de la solidité de ses propositions et par sa double formation, plutôt attaché au côté matière, au côté Nature (Schlanger 1994).

Comme le langage, la technologie possède sa propre autonomie qui permet des développements ou fixe des règles dans sa propre sphère, comme le montrent les réflexions de Boëda (1997) pour la technologie lithique du Paléolithique moyen. Envisager d'abord la « logique » et les principes gouvernant la production lithique, l'autonomie de l'évolution technique, envisager une technogénèse, permet de ne plus être complètement enfermé dans le schéma évolutif temporel classique (Chap. I § *Définitions*) ou des théorisations multiples, totalisantes et successives. En ce sens, les temps préhistoriques ne se succèdent pas comme descendant les uns des autres en quasi filiation ; une autre temporalité, une autre évolution, sont introduites.

Sous cet angle, notre discipline est dans *deux positions* :

* Dans la *première*, elle montre qu'une société est composée d'objets, plus ou moins enrôlés, illustrant Latour (1991 : 150). Si nous les ignorons, tout simplement, l'archéologie préhistorique n'existe pas. Notre unique accès, ce sont les choses (*things*) et les relations que l'on pourra construire, plus ou moins solidement, entre elles. Inversement aux autres, nous avons certains objets et cherchons le sujet qu'ils créent, en imaginant comment le sujet a créé... (Serres 1987 : 209)¹²⁵. En préhistoire, la plus grande partie de l'histoire de l'homme, le social, tel que l'imaginent les modernes et postmodernes, n'existe tout simplement pas ! Les préhistoriens doivent le construire.

Une telle problématique ne peut que conforter le point de vue d'anthropologie symétrique de Callon et Latour (1990 : 7-36). Elle rejoint, encore sous forme d'interrogation, les propositions de Latour (1994 : 597) quant au social qui n'existe que lesté de choses. La préhistoire va dans ce sens, nous montrant que, depuis les époques les

¹²⁵ Chez les Marquisiens, entre vallées et hommes, « *Qui des deux a façonné l'autre ?* » (Marliac 1995b : 17). Cf. aussi Ottino in Marliac (ed) 1995b : 35-66.

plus reculées, ce sont les choses (outils et leurs relations) qui nous signalent la présence d'*homo*, fabricant non seulement d'outils mais de représentations (Beaune 2004), à propos desquelles Hacking (1989 : 221) trouve en plus de *faber*, l'ancien nom, celui d'*homo depictor*. Ces objets ne reflètent pas le Social par rapport à la Nature, ils sont les deux, dans la mesure où cette séparation est posée et exprimée ; voire encore, ils créent les deux, dans la mesure où une purification de ce que recouvrent les deux termes intervient ensuite ou est imposée. Et comme pour les scientifiques, les représentations ont pu être éventuellement différentes pour le même « fait » (ouv. cité : 237) et aboutir à des productions variées, selon les continents voire différer d'un temps à l'autre. Ce serait donc ni les interactions ni la superstructure (société) qui définissent seules le social, mais ce qui est entre les deux : les choses enrôlées témoignant de l'échangeur qui *peut croiser les propriétés de l'objet avec celles du social* (Latour 1994 : 598). *Le « réel » résulte de l'interaction entre le monde et l'homme qui sont deux facettes d'une seule et même réalité* (Nicolescu 1985).

A l'échelle de l'histoire des hominines, en comparant la vie sociale et la technicité des babouins (Strum & Latour 1987) ou des chimpanzés (Joulian 1994) à celle des hommes (Beaune 2004), on peut conjecturer, après ces auteurs et Stengers (1993 : 196, note 9), en parallèle avec la notion de paramétrage proposée au § *Cultures postnéolithiques* précédent (et les notes 104, 105), un scénario. Ce serait à partir de l'enrôlement du monde extérieur chez les hominidés (dont les singes anthropoïdes), créant ainsi des objets, qu'ils ont pu « simplifier et complexifier » les rapports à l'intérieur comme à l'extérieur.

Il en est ainsi pour les marques ou l'autodénomination ethniques simplifiant et ordonnant les groupes entre eux. Elles stabilisent les liens, stratifient les interactions, donc simplifient le travail de mise en situation relative des individus par rapport à d'autres. C'est une sorte d'*ethnométrage*.

* Dans la *seconde position*, elle montre son matériau toujours composé uniquement de choses (biface, éclat levallois, terres noires, fosses, objets de terre cuite, foyers, palais, papyrus...) qui sont, dans une conception « moderne », réceptacles de « quelque chose » (la *social agency*? : facteurs sociaux ou fonctions sociales) et que l'archéologue va parler en lieu et place de la chose, après avoir cherché à repérer un analogue dans l'énorme accumulation des faits ethnologiques décrits depuis des dizaines d'années.

Or les descriptions et attributions données à tels ou tels objets ne sont que le résultat du travail de socio-anthropologues. Leurs théories sont toujours sous la même constitution et ce qui en a découlé dans les sciences de l'homme : expliquer c'est remplacer¹²⁶. Toutefois, remplacer n'est pas expliquer. De plus, saisir et « expliquer » des comportements prémodernes à partir de théorisations modernes, dérivées des sciences de la nature, me paraît être un obstacle pour saisir au mieux le fonctionnement des sociétés anciennes (Marliac 2002a).

¹²⁶ Cf. la mésinterprétation du religieux par les premiers ethnologues athées (Girard 1999).

III

Archéologie politique

*Je n'ai jamais cru à l'anthropologie comme
conceptualisation adéquate du rapport aux autres,
comme discipline établissant une telle connexion...*

Bruno Latour (2003)

Controverses, politiques et démocratie

Le couple Nature/Culture ne fonctionne, à propos de pédologie et d'archéologie, que grâce à la médiation (Marliac 2002b). Active durant le travail réel de la recherche, comme nous le disions à la fin du chapitre I, l'on pourrait penser qu'elle opère aussi dans le cas de l'archéologie limitée aux objets qu'elle a construits et la socio-anthropologie les interprétant et les expliquant. Cependant, l'archéologie n'étant que de l'anthropologie, au sens où les objets qu'elle crée sont des « objets anthropologiques », ce parallèle est infondé en théorie. En revanche, l'appartenance des théories socio-anthropologiques à telle ou telle théorie sociologique actuelle dirige et forme l'interprétation.

L'entrée de ces interprétations dans le monde, le retour au macrocosme diraient M. Callon *et al.* (2001), au sein de situations, discussions, conflits, luttes et controverses de toutes sortes, visibles ou dissimulés, révèle la nature du savoir scientifique et souligne son statut politique. En effet, il bataille sans cesse pour prévaloir et même

dominer... comme dans ces déplorations coutumières des *social scientists* sur la politique qui se mêle de science, intervient, brouille tout et use, sans autorisation, des produits de celle-ci. L'on souhaite toujours se positionner, *Politics aside*... (Nicholas 2001 : 38), alors que nos recherches sont si souvent « commandées » par des problèmes politiques (*land claims*, droits coutumiers, territoires, droits religieux, identités, migrations, patrimoine, muséographie, chômage...). Et ce sont les mêmes *social scientists* qui, parfois membres de syndicats ou de partis divers, participent, à partir de leur propre vision du monde (la *Constitution moderne*), appuyés sur les mêmes connaissances, à des rencontres, publications, interventions, pétitions et interdictions tout à fait politiques... Les médias regorgent de leurs proses... Par ailleurs, n'est-il pas évident, que la dimension politique fut et continue d'être toujours présente, et globalement par les métathéories - tout à fait politiques au sens normal du terme (cosmologies, philosophies, constitutions, « Lumières », théories, visions, religions)-, qui préforment les modèles d'analyse. Comme le montre clairement le vocabulaire de l'introduction de Fauvelle-Aymar *et al.* (2000 : 10, 18) ; et, au-delà, comme l'expliquent Amzallag (2002), Latour & Strum (1986), Latour *in* Serres (ed. 1997) ? Le nier, le regretter, c'est vouloir protéger le statut intouchable de La Science, d'une certaine façon c'est souhaiter imposer sa connaissance ainsi investie de pureté, c'est donc là une attitude philosophique et politique (Stengers 1993 : 37, à propos de l'opposition Einstein/Mach). Il est donc non seulement nécessaire mais indispensable de faire réapparaître le et la politique dans l'analyse ou simplement de les laisser apparaître là où il se doit (Latour 1999b : 114). Ce qui ne signifie pas cautionner n'importe quoi¹⁷.

Ce dont nous avons discuté au chapitre précédent a laissé plusieurs fois apparaître cette implication politique des « objets

¹⁷ Michel Callon, *Le Figaro* du 6 Octobre 2004 : 12.

archéologiques ». L'on a vu aussi de quoi et comment est fait un FAIT sur lequel toute la suite du raisonnement va reposer. Des exemples de controverses modernes où l'archéologie apparaît, intervient ou est utilisée, éclaireront ce point de vue. Considérons ce qu'il advient quand ce (ou ces) fait(s) sont réintroduits dans le monde, quand ils se retrouvent où ils ont été extraits, provoquant alors des incidents de grande visibilité.

Objets conflictuels

Lors de leur transfert dans le monde « non-anthropologisé », les « objets socio-anthropologiques » rencontrent des constructions différentes, opposées, proches ou vagues. *Les sciences humaines pénètrent dans le récit historique comme des vérités alléguées et leur intrusion ne peut aller bien loin car la narration donne peu d'occasions d'approfondir les choses* (Veyne 1971 : 112).

Dès lors, « social », « scientifique » et « anthropologique », (habituellement et habilement présentés comme arguments indiscutables), interviennent à titre de partenaires, mais restent contestables et souvent contestés. Une controverse s'installe. La diversité, l'« incommensurabilité », des éléments rassemblés pour ces entreprises, apparaît alors flagrante, de même que le statut ambigu des éléments scientifiques. L'issue des débats est douteuse : personne, y compris les anthropologues ou archéologues n'emporte la décision par son propre poids argumentaire. L'identité (ethnique, nationale, raciale, religieuse, sociale...), qui serait une des traductions actuelles des « cultures », est de nos jours le point de fixation des controverses les plus dures comme l'illustrent les exemples suivants à des niveaux différents. De même pour l'« histoire », les « origines », liées elles-aussi selon Lainé (2000 : 120), ...à *l'imaginaire et le besoin des peuples d'enraciner leur identité dans des repères forts, affectifs et mobilisateurs.*

Découvert aux Etats-Unis, l'homme de Kennewick¹²⁸ soumis aux anthropologues physiques, archéologues et à d'autres scientifiques a servi à construire et dater (\pm 10 000 ans), grâce à diverses méthodes d'étude (anatomie comparée, physique nucléaire, biologie, paléotraumatologie, -pathologie, etc.), un être qualifié de « caucasien » comme une série d'autres squelettes des deux Amériques¹²⁹ (Chatters 2000). Cette interprétation scientifique a soulevé une forte controverse aux Etats-Unis, car elle mettait en cause l'identité et l'histoire des peuples amérindiens, supposés peuples « premiers » (*First Nations*) et parallèlement alors, celle des immigrants européens et des rapports sociopolitiques entre les deux. Certains représentants des Amérindiens paraissent fort ennuyés de compter désormais dans leurs ancêtres/prédécesseurs, ces Blancs qui leur servaient jusqu'ici de responsables « tous-usages »... Ce qui est ou a été présenté comme « scientifique », a ou avait telle ou telle utilité, à telle ou telle période antérieure, et la voilà brusquement évanouie...

Cette attribution¹³⁰, fruit d'une recherche scientifique approfondie (appuyée sur l'acquis déjà centenaire de différentes disciplines), a permis de rapprocher cet homme fossile des Aïnous de Hokkaïdô, peuple caucasien relique du nord du Japon. De récentes recherches sur l'ADN par trois laboratoires différents des E.-U. n'ont apporté aucun résultat. Le Pr. Stafford pense que ceux-ci ne sont pas

¹²⁸ Bassin de la rivière Columbia, Etat de Washington, E.-U. et authentifié par J.C. Chatters en 1992 (Lemonick 1996, 14 : 43).

¹²⁹ Par ex. : Spirit Cave Man (Nevada, E.-U. : 9400 BP), Lucia, Cerca Grande (Brésil). ><http://www.kennewick-man.com/> < Cf. *Debates in World Archaeology* 2004 P. Rowley-Conwy (ed) *World Archaeology* 36 n°4 : 479.

¹³⁰ Traduite dans la presse américaine par « white ». Ce serait un peuplement « caucasien » vieux d'environ 10 000 ans qui précéderait ou accompagnerait le peuplement « asiatique » venant d'Asie centrale-septentrionale considéré jusqu'ici comme premier occupant de l'Amérique.

diffusés car ils indiquent que l'ADN de *Kennewick man* ne correspond à aucune population actuelle connue sur le territoire américain (Vincent 2001). Leur diffusion publique soulèverait des vagues politiques, donc on les tait. Ce sont des résultats qui, n'apparaissant jamais, en quelque sorte n'existent pas...¹³¹

Parmi les différents partenaires à la controverse, aucun n'a réussi encore à faire taire définitivement les autres par son poids argumentaire, sa notoriété, son inconduite, le nombre de ses alliés ou leur violence (cf. le congrès de Durban). Pour le moment, elle ne fut portée que devant les tribunaux, dernier recours d'une querelle, scientifique à l'origine.

Pour les indiens de la région (Umatillas, Colville, Nez Percé, Yakama, Wanapum), l'image, probablement plus floue, est celle d'un ancêtre puisqu'ils disent (et l'archéologie officielle le disait, note 134) qu'ils étaient les premiers occupants de la région. En conséquence, exhumé sur leur territoire ancestral, il est « indien » et doit être inhumé chez eux selon les coutumes des Umatillas. Sa « caucasité » est absolument niée puisqu'ils le considèrent comme un des leurs. C'est un « *non-white* » autochtone quelles que soient les « preuves » de l'anthropologie physique.

La controverse peut raisonnablement se dire de type ethnico-identitaire (sinon racaliste). Les différentes ethnies nommées ci-dessus, regroupées sous le nom d'indiens du N.-O. des Etats-Unis (*North-West indians*), classés sous la dénomination légale américaine, revendiquent l'appropriation du contenu culturel du sol attribué (traditions + anthropologie + archéologie + lois), rejetant en bloc toute définition autre des contenus du sol, tels les fossiles humains et les *artifacts*.

¹³¹ « Circulez, il n'y a rien à voir ! » Selon la vieille pratique médiatique, courante en Europe Occidentale et aux E.-U. depuis les quotidiens jusqu'aux revues scientifiques de rang A (Amzallag 2002). L'omission est un caractère récurrent de l'Histoire entraînant régulièrement, et sans cesse d'ailleurs, le révisionnisme.

Interviennent dans la discussion, selon ce que les médias veulent bien laisser filtrer, sans épuiser la liste, des « éléments », des « unités », aussi divers que :

1/ les courbes comparées des mensurations craniométriques et autres, qui détachent totalement ce groupe fossile des Amérindiens ; les analyses ADN. Dans l'état actuel des connaissances et des recherches, personne ne peut les détruire en tant que « faits scientifiques » ;

2/ les datages absolus au 14 C ; la sédimentologie et la stratigraphie du site ;

3/ l'opinion des porte-paroles des Indiens associée à des chants et danses coutumières appelant à la restitution légale. Personne n'est insensible au drame historique subi par les peuples nord-amérindiens du fait de l'invasion protestante anglo-saxonne¹³².

Aucun accord ne survenant à l'époque (Slayman 1996), une décision du Secrétaire d'Etat à l'Intérieur accorda, selon la loi, la restitution des restes osseux aux Indiens. Un second procès fédéral eut lieu à Portland, fin août 2002, après annulation de la décision précédente et rendit les restes aux scientifiques. Un appel des associations indiennes a suspendu pour le moment tout examen.

Au-delà de *Kennewick man*, la première décision aurait pu entraîner la disparition définitive de tous les squelettes, caucasiens ou pas, jusqu'ici recueillis et protégés dans différents musées américains¹³³, car ils auraient été remis aux tribus indiennes les réclamant pour inhumations, après décisions des tribunaux appliquant la loi¹³⁴. Disparaîtraient ainsi des preuves d'un des anciens

¹³² Non plus qu'à tous les massacres anciens, récents et actuels que les hommes de toutes civilisations ont perpétrés et subis sur tous les continents. Pour plus de détails voir le site ><http://kennewick-man.com/news/092702.htm><

¹³³ Cf. l'inquiétude des archéologues et anthropologues physiques exprimée dans le film « *Le mystère de l'homme de Kennewick* » (réalisation : Mark J. Davis, ANOVA Prod.) quant à la destruction de ces restes.

¹³⁴ Native American Graves Protection and Repatriation Act (NAGPRA, 1990) déclarant indien tout ce qui précède l'arrivée de Ch. Colomb (1492), ce qui consiste à

peuplements possibles de l'Amérique, ce qui peut être souhaité par certains¹³⁵. La deuxième décision prive les Indiens de la région d'une partie de leur passé. Quant au contenu de l'argumentation apportée au procès par les Amérindiens, leurs adversaires, y compris des archéologues, en disent peu de bien¹³⁶. Cependant, de quel point de vue ? En 2004, le sort de *Kennewick man* est toujours en suspens (Nicholas & Bannister 2004 : 337).

Comme d'autres, cette controverse révèle bien comment est construit un « fait ». En même temps, elle remémore le débat, toujours d'actualité (Froment 1991, 1996), souvent mal posé (Marliac 2001), quant aux « races », débat où l'imagerie pèse aussi très lourd.

Ces Blancs noirs

Sous un angle plus général, le problème (racial ?) Blancs/Noirs est aussi un problème d'image, d'Histoire, allant de l'image intériorisée à l'image issue des discours, scientifiques ou autres, et aux images filmées, dessinées, gravées, peintes, récentes ou anciennes (Marliac 2001). D'un côté (Obenga 2001, représentant ici

préjuger d'un passé déjà interprété, et ici mal connu, comme dater la France de 1789 ainsi que le firent R. Badinter et le *National Geographic* en 1999, la conjonction des opinions ne me paraissant pas contingente (cf. aussi Revel 1991 : 133, sur la notion de « France »).

¹³⁵ D'autant que les recherches récentes d'anthropologues espagnols ont abouti à identifier un peuple non-indien en basse Californie, descendant de paléo-américains venus d'Asie par la mer il y aurait 50 000 ans ou plus (Gonzales-Jose R. *et al.* 2003). Sans parler de l'hypothèse raisonnable de l'immigration des Solutréens d'Europe. Cf. B. Bradley & Stanford D. 2004 *The North Atlantic ice-edge corridor : a possible paleolithic route to the New World*. In Rowley-Conwy P. (ed) *World Archaeology* 36 N° 4 : 459.

¹³⁶ ...the language is 'imprecise and sloppy ; I.../Government Attorney I.../compared the issue to 'drawing something out of thin air'. Extraits du journal *TriCity Herald* du 20/6/2001. Je n'ai pas exposé le problème dans sa totalité jusqu'aujourd'hui, ce que j'en rapporte me paraissant pertinent pour la question soulevée ici.

l'Afrocentrisme né de C.A. Diop), l'on proclame que les anciens Egyptiens étaient des nègres, de l'autre (Snowden F.M. citant O'Connor D. 1971, in Lefkowitz & al. 1996 : 112), l'on déclare, par exemple, que *Thousands of sculpted and painted representations from Egypt as well as hundreds of well preserved bodies from its cemeteries show that the physical type was neither Negroid nor Negro*. Ou bien encore, *...race is not a biologically, genetically, anthropologically or sociologically meaningful concept* (Howe 1998 : 19), *...la race, notion unanimement rejetée aujourd'hui*. (Fauvelle-Aymar in Fauvelle-Aymar et al. 2000 : 30, 31).

Mais comme disent plus justement Holl (1995 : 206) *Who needs the concept of race ? What is its meaning ?*, et Marliac (2001) *...it is the use of this term as a resource and not as a problem which raises the quarrel* (voir aussi Marliac 2004b).

Cet imbroglio « *racisto-racial* » où l'on revendique et déclare en même temps que les ethnies et les « races » existent/n'existent pas (Amselle & M'bokolo 1999, Marliac 2001, 2002b), prend aussi appui sur les images vraies, brutes, fausses, élaborées, manipulées, et disponibles que chaque groupe (et chaque individu) utilise et/ou se construit à propos de sa « race ». Quand elle devient médiatisée, publique, cette discussion voit apparaître les vieux clichés : « *scientifique* », « *démonstration scientifique* », dans le cadre général d'une inaltérable responsabilité morale uniquement européenne, y compris chez des chercheurs pourtant bien informés... Posture ou précaution ?

L'archéo-anthropologue peut-il conclure abruptement que : 1° il n'y a pas de « races » et toute discrimination de ce genre peut être considérée comme dommageable. Une telle position déconstructiviste à propos d'une définition large de la « race » conduit à un refus de la référence journalière, voire à la disparition lexicale de ce dont on discute précisément (et dont on devrait ne plus pouvoir parler au risque de voir disparaître toute législation « anti-raciste »). Toutefois,

les dénominations reviennent toujours, comme en anthropologie où, après avoir déconstruit l'ethnonyme « bété », il faudra le réutiliser dans la suite de l'analyse avec d'autres ethnonymes d'ailleurs : Dioula, Baoulé... (Dozon 1999 *in* Amselle & M'bokolo ouv. cité) ;

2° inversement, qu'il y ait des races existant depuis des millénaires, où on ne les attendait plus : la Grèce du III^{ème} millénaire avant le Christ, sous une forme « d'hommes noirs » (Bernal 1999) dont l'image reste, opportunément peut-être, imprécise¹³⁷ ?

L'image joue ici un rôle à la fois par son absence, son flou et sa présence : tel montre sur un bas-relief égyptien un profil négroïde (Dika Akwa 1985), tel auteur ne parle que d'Africains/Noirs/Nègres, sans préciser de quel type physique il s'agit au sein des mélanodermes d'Afrique (Bernal ouv. cité, Obenga ouv. cité). Tel autre expert déclare qu'il s'agit alors de : *Modern misuse of ancient evidence* (F.M. Snowden *in* Lefkowitz & al. 1996 : 112-128).

Cependant alors, en parallèle d'une communication au XIV^{ème} Congrès de l'UISPP à Liège (Marliac 2001) et comme le souligne aussi Thiaw (2003), l'on peut se poser la même question que Mudimbe (2000 : 293) : *What is the scientific practice (such as anthropology or history) really if it regularly arrives at such an inadequate and contradictory reading of lived experience ?* Et trouver exagérée - à propos de la notion de race - la position de Wolf (1994 : 1) : *anthropology has a major obligation to speak reason to unreason*¹³⁸.

Certaines réactions négatives à l'une des déclarations récentes de la Conférence des Evêques d'Afrique et de Madagascar (SCEAM, en 2003 à Dakar), quant à la reconnaissance de la participation des Africains au commerce des esclaves, sont parallèles aux réactions des représentants des Amérindiens : elles traduisent le refus de renoncer

¹³⁷ Alors qu'elle est claire dans l'esprit des African Americans : il s'agit des nègres-types (Bernal 1999).

¹³⁸ *I will attend especially to the concept of race, because it remains a major source of demonology in this country and in the world...* (Wolf 1994 : 1).

au traditionnel bouc émissaire... et le désir de réserver à d'autres l'appellation « raciste ». En contrepartie, un sinistre silence règne sur les assassinats répétés d'Européens au Zimbabwe et en RSA, ou les déportations de Khoï-San (Bushmen) effectuées par les gouvernants bantous actuels du Botswana. Pourquoi ?

Babri masjid

La destruction, il y a quelques années (1992), de la mosquée d'Ayodhya en Inde par une foule hindouiste (Guha-Thakurta 2003), déclarant qu'elle avait été érigée sur un temple au dieu Rama, rasé par les envahisseurs Moghols musulmans, sous le règne de Babur au XVI^{ème} siècle, a provoqué, outre des émeutes sanglantes, des discussions quant à la réalité de cet ancien temple dont les traces, si elles ont été découvertes par des archéologues professionnels, sont controversées (Lemarchand 2003, Ratnagar 2004). Attribuées, authentifiées et précises, elles seraient « la preuve » d'une existence qui pourrait « légitimer » une revanche des hindouistes selon la loi du talion...

La discussion a même touché les séances du WAC III révélant la définition que les professionnels avaient quant à la neutralité de leur discipline (Hassan 1995).

La question a été portée, là aussi, devant les tribunaux qui, en matière de preuve, s'appuient sur une conception différente de celle des scientifiques et rendent des jugements incontestables¹³⁹. Les juges doivent décider entre des jugements opposés d'experts qu'ils peuvent admettre ou démettre d'une façon très positive, en demandant le détail de la construction des faits. Apparaîtront alors les procédés des experts entre eux, procédés relevant d'un jeu social à l'aide de « faits » acquis, selon des procédures partagées, complexes, parfois

¹³⁹ On peut interjeter appel ou amener de nouveaux faits acceptables pour révision ou nouveau procès.

indécidables¹⁴⁰... La justice dans ses attendus est une sorte de révélateur à la fois de la science en cause (Serres 1997 : 21), de la *Constitution* organisant ses choix, comme des principes légaux et enjeux politiques enserrant les juges eux-mêmes, au point que l'impartialité qui leur était reconnue tacitement s'est fortement amenuisée dans certains pays. *The true 'factual position' that lawyers seek is thus no longer in the hands of the academics: the past will, in a sense, now be (re-)written by the court under the sanction of law* (Ratnagar 2004 : 243), comme nous le voyons de plus en plus souvent en France, en Autriche, en Europe bruxelloise ou au Canada.

Nous irions plus loin que Ganesh *et al.* (2003) et Ratnagar (2004) en disant que c'est l'objet, la « *factual position* » [existence d'un temple dédié à Rama sous la mosquée de Babur], qu'il faut construire et prouver/infirmier. Il est pour le moment en discussion (chez les scientifiques), en discussion (devant la Haute Cour d'Allahabad, composée d'humains), comme il est l'objet de discussions, tournant parfois en émeutes, entre adeptes de la Vérité, gens du commun, politiciens, croyants, incroyants et probablement, aussi quelques casseurs locaux. Avec des arguments différents, tous construisent des « faits » et la discussion est apparemment loin d'être achevée. Comme le disent Ganesh *et al.* (ouv. cité), on assiste à *the present political efforts to rewrite history from historical practice within the social sciences*. De façon similaire, telle histoire de France a été écrite, diffusée selon une boucle enseignants>enseignés>enseignants, montée dès avant Jules Ferry et jamais critiquée à ce niveau de l'Education dite « nationale » ! Pourtant...

les peuples ne s'accrochent pas moins fortement à leurs valeurs sous prétexte que leurs intellectuels estiment que ces valeurs ne sont pas éternelles.

Veyne (1971 : 99).

¹⁴⁰ La tactique consiste en général à poser un indiscutable, *i.e.* l'Evolution sur lequel on ne peut revenir alors que c'est justement là que se pose le problème : la théorie de l'Evolution est-elle scientifique ? Et par conséquent comment définir le « scientifique » ? (Stengers 1993).

Mais l'histoire est-elle déjà écrite ou à réécrire ?

L'Histoire chez d'autres

Rien n'est plus nécessaire aux peuples que leurs histoires et bien le savent leurs maîtres qui alternent au pouvoir, fabriquant, soulignant ou dissimulant tel ou tel « fait historique ». Le peuple bien sûr ne comprend rien, empêtré dans ses préoccupations quotidiennes, terre à terre. *Car le peuple, c'est le Moyen Age sombre et primitif de nos livres d'histoire...* (Callon et al. 2001 : 154), tel que nos manuels scolaires aiment le décrire depuis Jules Ferry. Cependant, l'histoire, les peuples en parlent, la déforment, la réforment, directement ou indirectement tous les jours (Clignet 2002), de même que les différents groupements constituant et divisant les sociétés à la recherche du pouvoir. *On agit et on pense toujours à partir d'un acquis dont, quand on le voudrait, on ne peut faire table rase ; les robinsonnades où l'on prétend ré-inventer le monde aboutissent régulièrement à retrouver les lieux communs de la veille ou de l'avant-veille* (Veyne 1971 : 93), y compris dans leurs aspects les plus sinistres (Goulag, Laogai, KZ). Combien de fois a-t-il fallu rappeler, parfois aménager, la fameuse loi salique (*lex salica*), au Royaume de France ? Ainsi fut-il fait en 1316, contre les prétentions au trône de France de Jeanne II de Navarre. Pourquoi parler de la St Barthélémy des protestants en 1572 et omettre systématiquement la Michelade précédente des catholiques à Nîmes en 1566 (*Encyclopedia Universalis*, XIX : 767) ? Comment certains textes afrocentristes ne tombent-ils pas sous le délit de racisme, quand ce délit existe ? Pourquoi passer sous silence la pression esclavagiste musulmane continue sur les pourtours méditerranéens (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècles), sur la côte d'Afrique orientale et son intérieur ? Pourquoi minimiser l'effort missionnaire musulman, essentiellement guerrier, parfois masqué et appuyé sur l'expansion de mosquées ou d'écoles coraniques (*madrasah, pesantren*), comme par exemple à Java, hindouiste jusqu'aux XV^{ème}-XVI^{ème} ? Comment ne pas taxer d'impérialiste, le mode de construction de l'Indonésie moderne par les nationalistes indonésiens lors de l'Indépendance en 1945,

à partir des limites indéfinissables des anciens empires de Sriwijaya (VII^{ème} au XIII^{ème} siècles ad) à Sumatra, ou du Mojopahit (XIII^{ème} siècle ad) à Java ? Celles-ci furent cartographiées officiellement par un auteur qui avoue : *ce qui m'intéressait /.../ c'était ça, ce territoire immense /.../ Les sites, ce n'était pas mon problème* (Leclerc 2000 : 43), ce que par chance, la rareté de ruines du Mojopahit confortait...

Combien de lois et de milliers de livres, y compris scolaires, encadrent aujourd'hui la connaissance historique en Occident dit libre, en Chine, au Moyen-Orient¹⁴¹, la rendant fausse ou suspecte, parfois hélas, intolérante, raciste, culpabilisante, voire ridicule ?

Les peuples vivent leurs histoires comme le montrent, *e.g.*, O'Regan (1990), R. Clignet (2002) ou C.H. Perrot (1988). Ils en parlent et en jugent entre eux ou pas, parfois assez sagement, quoique sur une information biaisée, quand groupes, classes, partis, castes et autres en traitent unilatéralement souvent, comme on le découvre dans les maigres manuels scolaires français manichéens des III^{ème}, IV^{ème} et V^{ème} Républiques, les manuels scolaires soviétiques jadis, dans certaines traditions comme celles ritualisées de la cour du Rwanda (Coupez 1974). La stratification en classes, la hiérarchisation des groupes, la victimisation, la laïcisation, la mondialisation, la domination, l'individualisation, bref les rapports de force et de positions des groupes entre eux sont toujours associés à un certain traitement, une certaine vision de l'Histoire par l'énonciateur, traitement aussi bien physique qu'intellectuel, légitimant les actions (cf. précédemment). Les faits établis, entre autres par les archéologues ou aussi les historiens (lesquels d'ailleurs ?), sont modifiés ou pas, par ceux qui les utilisent et, selon les cas, il devient interdit d'en tirer certaines conclusions, sous peine de blâme, d'exclusion voire de poursuites. C'est la négation même du métier de chercheur...

¹⁴¹ Cf. les études du Center for Monitoring the Impact of Peace sur les manuels scolaires saoudiens ! ><http://www.edume.org><

Selon sa dureté, l'objet historique ou archéologique est, plus ou moins, redéfini par ses utilisateurs, comme l'objet anthropologique, parfois même fossilisé, sous un nom qui piège l'observateur, même scientifique.

De nos jours, il est aisé de faire glisser telle définition pertinente, d'un statut (scientifique ou autre) à un statut indiscutable¹⁴², épaulé par les lois, ou telle autre définition vers un statut de « dépassée », « rétrograde », etc., ce vocabulaire révélant d'ailleurs, immédiatement, la position constitutionnelle réfléchie ou non de l'énonciateur (Latour 1999 : 31), lequel parfois, apôtre du *liberal guilt*, se contredit d'une page à l'autre¹⁴³... C'est, en plus du raisonnement, le vocabulaire qui pareillement révèle la métathéorie d'un ouvrage ou d'un article. Ainsi Fauvelle-Aymar, Chrétien et Perrot (*in* Fauvelle-Aymar *et al.* 2000 : 27-46), auteurs de l'introduction de cet ouvrage (*id.* : 9-23), n'imaginent peut-être pas que l'on puisse leur retourner cette « pertinence » qu'ils développent devant les pages de C.A. Diop (2000 : 37) et des Afrocentristes en général. Leur critique et le vocabulaire afférent proviennent d'une vision sociopolitique et de sa métathéorie moderne (la conception régnante actuelle de La Science) sur laquelle ils n'ont effectué aucun ré-examen.

Cette image de Vérité, de Pureté des sciences, fonctionne encore malgré quelques décennies de sociologie des sciences. Que les sciences parmi les plus dures aient été décortiquées jusque dans leurs attaches sociales (*e.g.* Collins 1985, Lynch 1985, Callon & Latour 1990, Latour 1995, etc.), n'entraîne aucune auto-interrogation des

¹⁴² ...Although relevance is central to the effective practices of the experimental sciences, in their public version it often boils down to objective truth or arbitrary decision... (Stengers 1997a : 5).

¹⁴³ Ainsi B. Gérard 1995, légitimant les revendications tahitiennes, p. 286 *..Il ne saurait exister de savoir « objectif » sur le passé...* alors que p. 285, il rejette les revendications créationistes, qu'il définit : *Ces publications et procès rétrogrades...*

sciences de l'homme, de qui pourtant aurait dû naître depuis longtemps une saine autocritique. Leur enracinement dans la *Constitution moderne*, leur *physics envy*, associés à leurs rêves démiurgiques révolutionnaires, les a enfermées dans de multiples tentatives de « scientification » aboutissant à des « scientisations »¹⁴⁴ (Latour 2000). L'implication, de plus en plus grande, des sciences sociales en général dans la société à travers les médias rend chaque jour plus clair cet état de fait où *La sociologie générale [...] traite certains concepts issus du sens commun [...] aussi gravement que si c'étaient des termes scientifiques* (Veyne 1971 : 161), ou *...nous faisons de la science une sorte de sens commun évident et banal* (Latour 2004 : 84) ce qui, non content de masquer les richesses des constructions scientifiques et techniques elles-mêmes, tend à transformer La Science en un objet d'adoration aveugle, devant lequel il ne reste qu'à s'incliner. C'est l'idolâtrie moderne.

Ne pouvant appliquer le paradigme réel des sciences physiques à leur objet : les sociétés et les hommes, les sciences sociales, donnent de cet objet des explications seulement théoriques, bancales, partielles ou fausses (Marliac 2002a). Leur objectif de plus en plus clair semble : *Comment faire taire le peuple et parler à sa place?* (Callon *et al.* 2001 : 157). Dès lors, expliquer la façon dont sont construits, diffusés et utilisés les « faits » scientifiques, en particulier archéologiques, sociologiques, anthropologiques ou historiques, provoquerait une grave crise en Occident et chez les intellectuels affiliés à la *Constitution moderne* (Latour 1999a, Sen 2003). Ainsi, il n'est pas innocent que la STS (cf. Introduction) reste confinée, ignorée autant que combattue et que nous assistions, hélas si souvent, aux similaires péroraisons idéocentrées, déguisées en débats où les mêmes parlent aux mêmes « mêmement » des mêmes choses et

¹⁴⁴ Nous en avons eu en archéologie le plus bel exemple avec la *New Archaeology*, désormais réduite à l'état de souvenir et d'échec...

depuis si longtemps qu'on ne les écoute plus ? Certains patronymes dégagent d'ailleurs un tel ennui intellectuel que lorsqu'ils apparaissent, le livre est fermé, le journal est abandonné ou le récepteur éteint¹⁴⁵...

La fatuité de certains prêterait à rire, si leur colonisation des « étranges lucarnes », de la presse et de librairies complices n'empêchait d'autres de parler.

S'en sortir

On peut penser avoir mis le pied dans le borbier du politiquement correct/incorrect et de sa rhétorique d'exclusion, bon exemple du statut politique évolutif de La Science. Ainsi, jadis argument antireligieux indiscutable, son statut de Vérité est devenu indésirable pour la foi musulmane, depuis quelques temps en Europe et certains hésitent entre l'utilisation de l'islam et sa proscription. Cependant, ce qui peut être dit, scientifiquement ou pas, des définitions occidentales ne peut l'être des définitions non-occidentales. Ou encore, tel sujet n'est pas discutable, tel interlocuteur n'est pas recevable. Alors qui le sera et grâce à quelle autorité ? Serait-ce un des indices de la fonction politique dissimulée de La Science ? La recherche de vérité, affirmée par tous être sa raison première, devient de plus en plus délicate et dangereuse et même dans les universités européennes (prise en otage de l'University of Southampton en 1986 lors du WAC I). Le délit d'opinion a envahi les sciences, ce qui traduit encore, malgré les dénégations, leur utilisation politique ! *La façon dont les chercheurs intéressent la société dans laquelle ils vivent et travaillent est corrélée à la configuration sociale du moment en même temps qu'au type de pratique scientifique qu'ils développent* (Callon et al. 2001 : 94). Telle société ne trouve d'intérêt

¹⁴⁵ Leur liste est disponible au début de tous les débats télévisés, radiodiffusés ou publiés dans la Grande Presse.

que dans telle vision ou explication du monde ou de ce qui s'y passe et la proscription / condamnation (administrative, sociale, judiciaire, financière ou psychiatrique) trahit toujours un profit sociopolitique ailleurs (Hassan 1999)... Objectivité et rationalité peuvent devenir les masques de la répression (Stengers 1993 : 28 ; cf. Introduction).

En fait, les exemples cités ont montré, tout simplement, qu'une controverse s'installe quand les participants, les concernés, « *les gens* », ne sont plus satisfaits par tel ou tel fait, discours ou énoncé, qu'ils soient appuyés ou non sur des arguments scientifiques (Latour 2004b). Ceci est fondé sur la remarque du chapitre I (§ *Réseau*) où nous rappelions que la connaissance apportée est non-universelle. Il faut la traduire dès qu'on sort du réseau où elle tient et la justifier en chaque point du réseau. Dès lors, c'est d'une autre connaissance qu'il s'agit et son utilisation n'est légitime que si ce changement est rappelé. Il n'est aucunement innocent que cette précaution soit régulièrement outrepassée, oubliée, appuyée sur les mots des langues utilisées, de même que sur le « jeu » public ou privé, oral ou écrit des commentateurs et intervenants, parfois scientifiques eux-mêmes (langue de bois, indignation, moquerie, insultes, anathèmes, exclusions, menaces fiscales, judiciaires ou même agressions physiques...).

Les scientifiques jouent aussi un rôle, rarement, hélas, celui que l'on imagine, dans ces controverses, comme d'ailleurs ils l'ont souvent fait dans la vie des sociétés¹⁴⁶, où, comme les humains en général, ils dépendent de leur propre *Constitution* et des pouvoirs en place, tout comme le journaliste qui les interroge.

¹⁴⁶ Ce que nous signalons chez les chercheurs quant à leur manipulation des mots et des concepts, joue tout autant du côté des concernés tout à fait capables de vous reconstruire une histoire orale adaptée comme le montre A. Coupez (1974), ou à contrer (ou *compenser* diraient les psychanalystes) le réel par manipulation d'objets et de mots, comme la plante appelée « victoire » au Rwanda (ouv. cité : 137) ou *wijaya kusuma*, (fleur de la victoire) dans les anciens royaumes javanais (I. Amato 1997).

Si un accord intervient, la controverse s'arrête et rien ne laisse présager qu'il existe d'autres arguments pouvant fiabiliser ou affaiblir le fait en cause (Latour 1995 : 126-128). La déclaration *The fate of facts and machines is in later users' hands* (Latour 1987 : 289), *Those users are by no means restricted to scientists* (ouv. cité, Chap. IV)¹⁴⁷ est vérifiée comme déjà le montrait, au Chap. I (§ *Régularités*), les utilisations différenciées des « identités »...

L'on a déjà vu les incidences parfaitement politiques et « matérielles » de telles controverses : réinhumation des squelettes des musées américains (pour les Amérindiens), procès, exclusions (cf. plus loin) / manifestations / condamnations / blâmes de fonctionnaires-enseignants / campagnes médiatiques relancées / empoignades télévisées, milices armées / émeutes, guerres civiles / dédommagements / jurisprudences « antiracistes » / délit d'opinion / lois « scélérates »...

Derrière médias et discours, largement diffusés, se dessine un groupe complexe aux multiples faces, rassemblé/associé autour de la négation de l'identité de tous les groupes (sauf lui-même bien évidemment), en particulier ethniques, raciaux, nationaux, tribaux, à de rares exceptions près, significatives, pour des raisons variées (Stengers 1993 : 112). Bien qu'en contradiction avec l'itération quasi quotidienne des « conflits ethniques » (et même raciaux, hélas) de toutes sortes qui éclatent et éclateront partout dans le monde, les membres de ce groupe persévèrent et le font pour des raisons majeures d'intérêt socio-économique ou politique¹⁴⁸. Si l'on constate, sans études très sûres encore, l'impact des images et discours sur l'identité, l'Anthropologie et ses alliés nous diront que « *les gens* » se

¹⁴⁷ *Le statut d'un énoncé dépend des énoncés ultérieurs qui l'établissent ou l'infirmement* (Latour 1995 : 75).

¹⁴⁸ Ce discours est répandu y compris jusqu'à la chair des revues et ouvrages les plus « anthropologiques », *i.e.* soi-disant « scientifiques » ...

trompent, ou « *on, ils* »¹⁴⁹ les trompent dans certains cas, non pas dans d'autres. Comme on ignore, grâce à la syntaxe du « on » ou de « pluriels indéfinis », de qui il s'agit ni comment il agit, jamais on ne met la main sur ce prodigieux *Deus ex machina* !

De fait, l'Anthropo-Archéologie est le plus souvent subordonnée à une « idéologie », représentée, par exemple et surtout en archéologie anglo-saxonne, par les postprocessualistes, bâtie sur les productions postmarxistes des postmodernes (Marliac 2002a), au terme d'une longue filiation postcartésienne : l'idéalisme philosophique allemand né de Descartes. K. Marx fut formé par cet idéalisme, après l'avoir soi-disant : « *remis sur ses pieds* », sous la forme du « matérialisme historique » (cf. aussi Holl 1995 : 187)¹⁵⁰. Sa prégnance généralisée, désormais bien installée, avait été bien prophétisée par Gramsci dans l'ordre du politique. Cependant, l'option kantienne rejetant la métaphysique n'est qu'un choix philosophique (Veyne 1971 : 41, Latour 1999b : 4-5), parfaitement discutable, dont l'aboutissement sociopolitique est, hélas, tout à fait visible aujourd'hui.

Cette idéologie n'existe que par l'affirmation de La Science (dont l'Anthropologie ferait partie), comme seule méthode d'acquisition du savoir vrai, elle-même hors de toute critique. Elle est, de plus, soutenue, matériellement, socialement et politiquement par des alliés socio-économico-politiques avec lesquels elle forme un collectif (Latour 1991 : 144), en conflit très dur, puisque conduit jusqu'à l'exclusion absolue ou jusqu'aux tribunaux, avec les quelques théoriciens adverses. Ses intellectuels et prétendus philosophes ne se

¹⁴⁹ Mesurons l'ampleur extraordinaire du domaine d'application de ces quelques mots... !

¹⁵⁰ Après Kant pour qui la réalité est inconnaissable et seule existe la pensée, Fichte pour qui il n'y a pas de réalité et seule le sujet pensant existe, Hegel pour qui le sujet pensant n'existe pas, seule l'idée existe, Marx décide que la pensée vient de la matière et que ce sont les forces matérielles en lutte qui engendrent tout, *i.e.* le progrès.

poseront jamais la question : ...*who are we to privilege our historically-imposed bias of liberal thought?* (Bintliff 1991 : 276), car trop d'intérêts, y compris financiers, sont dépendants des réponses à cette question. La science, comme la guerre, est la continuation de la politique par d'autres moyens, sans être cela exclusivement.

Nous venons de voir la place limitée qu'elle tient cependant dans une argumentation avec d'autres collectifs, autour d'objets aussi divers que l'identité ethnohistorique, l'historicité raciale ou l'historicité des symboles identitaires et religieux ! La recherche, en général, semble ignorer qu'elle est variablement assaisonnée selon les lieux, les personnes et les groupes (Amzallag 2002 : 14).

Identité

Chaque groupe, relié à d'autres dans une société, fabrique (avec emprunt aussi), diffuse et défend son répertoire culturel, fut-il minime, face aux autres jusqu'à ce que les moyens, les raisons pour le faire lui manquent et l'obligent à l'inconfort d'en accepter ou bâtir un autre, soit complètement soit avec des éléments de son passé (White 1991 : 76, 83) ou de l'abandonner dramatiquement.

Les trois exemples cités précédemment représentent des controverses entre savoirs relatifs, ordinaires, sophistiqués, disciplinaires ou sociaux, dans un contexte postmoderne où l'on continue à pratiquer La Science [façon XIX^{ème} - début XX^{ème} siècle], en espérant que cela réussisse encore (Latour 1991 : 101-104), mais sans vraiment de succès. Le vaisseau qui nous a porté jusqu'ici, prend l'eau...

A ce propos, il est un autre exemple de manipulation des mots et notions dans l'examen que les *social scientists* font subir à telles ou telles notions ou concepts, telle la globalisation, dont l'existence devient une essence par le mot qui la désigne, tandis que son opposé,

toujours l'identité, perd toute essence, bien que l'on admette son existence renforcée par la même globalisation (Meyer & Geschiere 1999). Ailleurs, sur le mot « ethnicité », l'on trouve : ... *it is likely to be inappropriate /.../ to make use of concepts of ethnicity that presuppose significant boundedness* (David in David & Sterner 1992 : 199).

On note aussi des démonstrations (Stahl 1991) remettant en cause les dénominations ethniques : tout y est dit et à juste titre mais, étonnamment, la dénomination discutée reste présente, à la fois comme support (vide ?) de la démonstration et comme témoin (oublié ?) d'une réalité, en fait ignorée, car insaisissable dans le cadre de pensée utilisé, alors qu'elle est bien partiellement saisie par de persistantes dénominations (cf. Wolf 1994 : 1).

Ainsi, tout ce que l'analyse montre (déconstruction d'une dénomination ethnique) n'existe que par rapport à ce qui est critiqué mais cependant se maintient : ainsi en est-il de l'ethnonyme *Nafana* chez A. Stahl (1991 : 267), comme si le baptême ethnique par un nom servait à désigner quelque chose existant à l'intersection des analyses dans le temps et l'espace quand il est sollicité... Faut-il utiliser, pour comprendre, la notion de « *circulating entity* » de Latour (2004b : 16-17)¹⁵¹ ou la notion de paramétrage déjà évoquée au Chapitre II ? La dénomination ethnique semble bien être la désignation / la réification par les hommes d'une entité invisible : leur groupement. Les anciens ethnologues l'avaient saisi dans leur cadre constitutionnel d'analyse, jusqu'à ce que le vide entre les pôles *Nature-Social* n'existe plus que par l'un de ses *médiateurs* : la langue qui, pour finir, devint le support du déconstructionisme et céder finalement la place au *social*. C'est dire l'éloignement du réel qui fut accompli !

¹⁵¹ *La science est la socialisation, dans le monde que nous vivons, d'êtres invisibles jusqu'ici et qui ont des applications très particulières* (Latour 2003).

Ces interminables discussions anthropologiques autour du contenu à mettre dans une dénomination (un Peul, un Français, un Estonien) montrent que, bien évidemment c'est le mot et son éventuelle résistance qui « tient »/« représente »/« unifie », d'une certaine façon et sous une forme « réduite », tout ce qui le définit dans différentes circonstances de temps et d'espace. *We need to look for systematic relationships among diverse phenomena, not for substantive identities among similar ones* (Geertz 1965 : 106), et ceci jusqu'à un certain point où elles cessent de « donner satisfaction » (Latour 2004b). A qui et comment ?

Les anthropologues buttent (ou utilisent comme les ritualistes rwandais déjà cités)¹⁵² sur le **réductionnisme des mots** qui les positionne dans une transcendance puisqu'ils les prennent comme des essences arrêtées alors que c'est ce qu'il faut prouver (Stengers 1993 : 26). Ce sont leurs propres limites. Si la désignation ethnique présuppose une certaine délimitation, elle ne peut être rejetée que si elle est considérée comme désignant une essence totalement purifiée par le fonctionnement de la *Constitution moderne*. La dénomination (Tamoul, Lapon, Asmat, etc.) contribuerait d'ailleurs à cette reconnaissance. Sinon, nous revenons à la considérer comme une entité (parfois nommée), dépendant de ses conditions d'émergence, construction et solidité : ainsi en est-il des *Nafana* du Ghana (Stahl ouv. cité), des *Moundang* de Léré au Tchad (Adler 1981) ou des *dozow* de l'Ouest africain (Bassett 2003)... Cette tendance à se contenter de mots correspond par ailleurs à la logorrhée du monde postmoderne, son enflure, sa « scientisation », sa perte de sens et de réel comme aux contradictions et manipulations terminologiques sous lesquelles il coule.

¹⁵² Je ne suis pas convaincu de l'absence de double langage de la part des deux professions.

Ironiquement, la globalisation, pour ce qu'elle peut vouloir dire, renvoie à la face de certains socioanthropologues, ce qu'ils ont toujours voulu nier : l'identité, à la condition que, sous une *Constitution non-moderne*, ces mots soient pris comme des constructions de solidités différentes selon les cas. Il n'y a pas de GLOBALISATION ni d'IDENTITE, entre lesquelles se perdent les analyses, mais des globalisations/généralisations/extensions et des identités relatives et différentes qui sont les termes, aboutis ou non, nommés ou non, de constructions, négociations, tractations plus ou moins solides, soutenues par des intérêts variés, entre hommes et groupes dans l'espace (dont les anthropologues), dans le temps et formant, avec les choses du monde, des collectifs. Elles sont multipliées et étendues par les nouveaux vecteurs comme les transports, les transmissions, l'électronique, l'informatique, les divers médias alliés à des groupes socio-économiques qui les font vivre, etc. Il n'y a là aucun global universel mais un universel en réseau. Et moi, « local », je n'ai accès à ce « global » que par branchement à ce réseau. Et un tel branchement n'est pas gratuit...

L'identité comme construction

La *Constitution non-moderne* (ou *amoderne*), théorisée par Latour (1991, 2004b, Brown & Capdevila 2004b), permettrait de définir ici un [objet] comme ce que construisent les hommes en permanence et qui définit, lors de l'aboutissement, leurs Natures et leurs Cultures, si nécessaire. Et, pour effacer ce qui est si bien établi dans nos têtes, aussi bien un objet « matériel » (le biface, un mâtotem, la roue, l'Amérique, les Baluba), que les objets « idéels » (dirait Godelier 1984) pour le faire, l'exprimer et le gérer, constituant le manuel / la théorie créés à cette fin (les protons, Lascaux, les édifices mégalithiques, telle cosmogonie, le concept philosophique d'être, telle terminologie ethnique, le marxisme, la théorie des quanta, la nation...).

L'identité ethnique appartient à ces « objets » dont se saisit l'Anthropologie actuelle, devenue académico-politique, objet assez peu dur certes en termes constitutionnels classiques, mais dont la solidité relative procède du fait même que cette Anthropologie l'a défini à la manière d'une science classique, en le nommant (purification). Elle n'était pas définie toujours ainsi (et ne saurait encore l'être). L'anthropologie actuelle efface le travail de construction-médiation. Elle s'est enfermée dans cette fausse purification qu'elle est bien obligée de critiquer puisqu'elle-même est déconstructionniste. Une culture ne se connaît que lorsqu'elle rencontre une autre culture et c'est ainsi que se révèle, entre autres, dans sa force ou sa faiblesse relatives, son identité¹⁵³.

Ce n'est pas de la faute des « exotiques/prémodernes » si les ethnologues ont voulu, dans un souci de purification, donner un nom générique à cette forme de regroupement, apparemment présente partout sous différents habits (ce fut la science du moment mécaniste et physicienne (kantienne) qui influence encore, quoique partiellement, les sciences sociales)¹⁵⁴. Pas de leur fait non plus, si quelques unes des dernières « théories » anthropologiques ont voulu ensuite au contraire dissoudre partiellement la notion (ce fut un des retours de ces dernières sur les sciences « dures » (Latour 1991 : 54), en ne l'abordant que par les langages qui étaient un de leurs

¹⁵³ ...basic to the diversity of cultures is the desire of each culture to resist the cultures surrounding it, to distinguish itself from them - in short, to be itself (C. Lévi-Strauss 1985 in P. Lemonnier (ed) 1993 : 18). Personne ne vit dans une « culture », n'adhère à un « paradigme » ou n'appartient à une « société » avant d'avoir été confronté aux autres, dit B. Latour (1995 : 487) - mieux que Rouse (1995).

¹⁵⁴ It may simply not be important for the people to demonstrate their unity by the special pointer of a name if that unity is sufficiently visible in their co-activities or in their formulated codes and statutes, Nadel 1951 : 148 in Gullick 1988 : 22). Man does not really have a past unless he is aware of having one, because only this awareness ushers in the possibility of dialogue and choice (R. Aron in Lenclud 1997 : 47).

médiateurs, en la traitant toujours comme une idéologie indigène dont il fallait rechercher les « facteurs véritables » que ces mêmes théories occidentales proposaient par ailleurs... Ce qui fonde en fait une recherche biaisée (*biased*) dès le départ.

Cette monomanie anti-identitaire est liée à la *Constitution* dont relèvent les théories des sciences de l'homme et, de nos jours, aux intérêts de différentes sortes que ces théories protègent ou non (Chap. II).

A propos de l'identité, l'archéologie, à travers les archéologues en tant que groupe professionnel faisant de l'histoire, est dans une position qu'elle ignore, ou feint d'ignorer et fait ainsi :

- allégeance plus ou moins claire au déconstructionnisme actuel, alors qu'un certain « réel » entoure les historiens-archéologues. L'on voit ainsi des cartes ethniques détaillées côtoyer parfois dans la même page le rejet de l'identité ethnique (McEachern *in* David & Sterner 1992 : 212-213) ou des anthropologues nous parler sans cesse de gens (les Bétés *par ex.*) dont ils prouveraient par ailleurs qu'ils n'existent pas sous ce nom (Dozon 1999) ;
- entrer son savoir, ses interprétations dans le jeu sociopolitique sous forme de savoir-vrai. Ainsi McEachern (2001a : 72) dénonçant l'ancienne archéologie (évidemment « colonialiste »), dit : *Archaeologists have, in turn used these largely artificial constructs (ici ethnies A. M.) to 'read' the ethnicity of ancient artifacts by ethnographic analogy, thereby colonializing not only the African present but also the past*, oublie (outre que son jugement soit discutable), qu'il se positionne, avec ses collègues, dans le fauteuil du Juge, hors du temps et de l'espace¹⁵⁵, pour décider de l'ethnicité des Africains, alors qu'il entre, dans la même position

¹⁵⁵ Fauteuil éminemment éjectable ! Il faut penser à Newton chassé du trône de la physique où Laplace l'avait mis après avoir chassé l'hypothèse de Dieu ! La prétention scientifique n'a pas de bornes !

que les autres, en plein dans la controverse (politique), déclarant telle ethnicité « artificielle », ce qui constitue une autre sorte de colonisation... De même, Hodder prend place dans le débat pour ordonner et proférer (*magister dixit* ?) (Hodder 1991 : ix-x). Certaines études actuelles des phénomènes identitaires ethniques relèvent ainsi toujours de la même attitude où l'anthropologue (ou ses cousins géographes, sociologues et historiens) se met en jeu puisqu'il émet des opinions, tout en se posant hors-jeu, que cette position soit consciente ou inconsciente, selon le degré d'intégration chez lui (ou elle) de telle ou telle *Constitution* à travers telle ou telle théorie en cours...

Pareillement, Meyer et Geschiere (1999), exemples parmi d'autres, simplement par le vocabulaire, biaisent un jugement qui devrait intégrer toutes les définitions : celles des individus comme celles d'autres groupes, intellectuels ou pas¹⁵⁶. Ainsi déclarent-ils la réclamation identitaire des intéressés : « *imaginary* » (ouv. cité : 3) ; la localité « *primitive isolate* » (*id.*) serait un mythe anthropologique ou un « *naïve understanding* » (*id.*), celles de certains groupes sont classées « *new right propaganda* » (*id.*) en écho à Cleuziou *et al.* (1991 : 111)¹⁵⁷, selon le procédé de basse politique bien connu, consistant à étiqueter les Autres de dénominations ou symboles, supposés infamants, et pratiqué par les groupes au pouvoir dans toutes les sociétés¹⁵⁸. Ceci renforce ma conviction que La Science n'est aucunement détachée des querelles sociopolitiques. Car alors

¹⁵⁶ Y compris la leur propre, en effectuant la « conversion » dont parle Girard (2004).

¹⁵⁷ ...*a group of intellectuals of the extreme-right, the Nouvelle Droite, in order to explain the indo-european phenomenon and to try and demonstrate the superiority of European civilisation.*

¹⁵⁸ Il s'agira selon les époques et les lieux, des juifs, des Templiers, des chrétiens, des lépreux, des catholiques, des aristocrates, des étrangers, des bourgeois, des Autres ... jusqu'à ce que tout un chacun devienne, à l'époque moderne par étiquetage et même tatouage, le *bouc émissaire* de l'autre, vrai, faux ou désigné par tel ou tel collectif en place ou au pouvoir (Girard 2004).

pourquoi et sur quelles bases isoler cette *new right propaganda* et non (pour rester simple) : la *center-right*, *center-left*, *liberal*, *new left* or *extreme-left propaganda*, sinon en posant La Science, hors d'atteinte et en se posant soi-même non-criticable, inaccessible, sinon même détenteur de la Vérité ?¹⁵⁹ Qui peut prétendre cela ?

En ce sens, l'étude des vocabulaires est très révélatrice des théories sous-jacentes. Réapparaît ici, par exemple, la paire moderne gauche-droite, *liberal-conservative*, filandreuse *ad nauseam*, mais toujours régnante et caractéristique d'une certaine théorie de l'Histoire, encore politiquement fonctionnelle dans le cadre de la *Constitution moderne*.

Paléanthropologie

Quelles métathéories gouvernent nos principes (*theories*), méthodes et techniques d'étude résumées au Chapitre I (§ *Discours archéologiques*) ? Quels postulats généraux, implicites ou non, organisent cette théorie ? Il est entendu ici que métathéorie signifie : ensemble de principes/concepts préalables, plus ou moins cohérents (vision du monde/*Constitution*/cosmogonie), justifiant telle hypothèse, tel programme, telle méthode, telles techniques ou tels systèmes parfois. Des théories peuvent aussi s'emboîter les unes dans les autres à des niveaux de généralité différents¹⁶⁰.

¹⁵⁹ ...archaeologists have a more fundamental duty : to uncover the evidence of 'what actually happened' so as to prevent the fabrication of the past by those who might manipulate it to suit a priori ideologies of Left, Centre, Right, Green, Ethnic, Sexist or Feminist factions in contemporary society (Bindliff 1991 : 276).

¹⁶⁰ Comme le rappelle F. Audouze (1999 : 168, note 1 citant A. Coudart), il convient d'être prudent quant au contenu des mots, concept et théorie, quand ils sont utilisés par nos collègues anglo-saxons pour qui la *theory* intervient très souvent et signifie à mon sens : «modèle théorique».

Et il est évident que, sous la *Constitution moderne*, c'est l'Anthropologie qui gouverne l'Archéologie au point qu'ayant oublié la définition de Willey et Philips de 1958¹⁶¹ ou l'Anthropologie *mainstream* ayant longtemps négligé la « culture matérielle » (Hudson 1973 : 125, Dietler 1996 : 50)¹⁶², l'on s'est cru obligé de « recréer » (surtout nommer) une sous-discipline qui en traite et affiche clairement sa dépendance envers l'Anthropologie : l'Ethnoarchéologie.

L'un des changements de la discipline depuis une bonne vingtaine d'années, plus perceptible en pays anglo-saxons qu'ailleurs semble-t-il, serait que les archéologues reconnaissent que théories et hypothèses anthropologiques sont liées à la société où elles naissent et qui, selon leurs termes, « manipule » ou exclut des savoirs, en fonction des pouvoirs en place (cf. les problèmes de l'origine de l'homme, des races, des ethnies, des cultures, des classes, des découvertes, des croisades, des migrations, tous objets manipulés par tous les « -ismes » possibles)¹⁶³. Mise à part la réification par cette vision de la [Société] en *Deus ex machina* insaisissable, cette reconnaissance n'entraîne pas que ces archéologues fassent subir à leurs propres théories la même analyse. Ces « -ismes », plus ou moins déclarés et repérés, ne font naître aucune inquiétude épistémologique quant à leurs propres théories, nées elles-aussi dans telle société (*Constitution moderne*, néoconservateurs, *French theorists*, épi-postmodernistes, patamarxistes, etc.), qui les « manipule » : leur vocabulaire le révèle, de même que la nature des informations, biaisées ou pas, qu'ils apportent !

¹⁶¹ *Archaeology is anthropology or it is nothing.*

¹⁶² Voir le traitement différent entre C. Lévi-Strauss et A. Leroi-Gourhan, pourtant contemporains !

¹⁶³ Cf. par ex., en G.-B. : S. Shapin 1990 *La politique des cerveaux*, in Callon & Latour (eds) 1990 : 146-199 ; en France : C. Cohen, 1999 *L'Homme des origines*, Seuil : 142 ; le monde médiatique en général...

Si la plus grande masse des archéologues français continue à travailler comme jadis, ainsi que le disait Courbin, d'autres commencent, plus ou moins clairement, dans l'**explication sociale des savoirs** émis et sa conséquence : le relativisme des connaissances. N'appliquant par ailleurs jamais ce principe à leur propre connaissance-interprétation, à leur *theory*, explicite ou implicite, certains d'entre eux soulignent ainsi (involontairement ?) la présence du sociologique (= politique) en archéologie. Dès lors, l'explication par ces mêmes chercheurs suit, tout en se considérant en même temps hors critique et autorisée à légiférer en matière de scientificité, puisque fournissant une vision de la société considérée vraie et définitive (leur propre explication des sociétés).

Les archéologues, comme leurs confrères anthropologues, se placent, croient-ils, toujours en-dehors de toute société, de leur propre société, comme si eux-mêmes et leurs savoirs étaient hors du monde, hors manipulation, hors de toute constitution/cosmogonie¹⁶⁴, alors que leur lexique traduit justement le contraire (Lire par exemple, Weber 1965, Cleuziou *et al.* 1991, Wylie 1995, Holl 1995, Cohen 1999).

Ainsi, les anthropologues ne manipuleraient-ils rien : ils descendent de l'empyrée des idées (probablement pures)... A l'image du réalisme scientifique en sciences naturelles où les représentations scientifiques, une fois construites, passent du côté de la Nature et deviennent, de ce fait, indiscutables (Latour 1999 : 55), le réalisme sociologique en sciences sociales considérera toujours que ses représentations, qu'il pense scientifiques, échappent à cette explication sociale puisque, une fois posées, elles passent avec les « savants » (lesdits sociologues) et tout leur *barda*, du côté de La

¹⁶⁴ On pourrait faire une liste impressionnante d'exemples illustrant cette situation. Ils sont décelables soit dans des déclarations soit dans l'usage d'un vocabulaire approprié.

Science. Le multiculturalisme, né du déconstructionisme, s'appuie sur le mononaturalisme et devient un universalisme particulier où la Nature ne bouge pas (Latour 1991 : 142).

Leur théorie comme leurs propres connaissances sont néanmoins tout autant « construites », relatives, plaçables dans une histoire et dans un projet de société (pouvoir) à venir. Cependant, ils n'hésitent pas, la contradiction leur échappant, à se lancer dans la critique radicale¹⁶⁵ de tel ou tel travail, ni à prédire des avenir où, apparemment, toute manipulation disparaîtrait.

Ainsi à propos du tribalisme/ethnisme/nationalisme/racisme, impliqué dans tant de conflits africains jadis et aujourd'hui (e.g. Rwanda, Mali, Congo, Darfour), on lit : *this specific feature of many African countries will probably be solved in the near future* (Holl in Robertshaw 1990 : 305), ce qui s'apparente plus, au constat des événements sanglants actuels dans l'ex-Zaïre, en Côte d'Ivoire ou au Zimbabwe à :

1. du *wishful thinking*, qu'à la juste appréciation d'un problème qui n'a fait que se développer depuis lors sur tous les continents, et
2. une vision du monde parfaitement moderne, positionnant l'Histoire sur l'axe du temps moderne dirigé vers le Progrès, l'histoire, pour Comte, Kant et Spengler, étant la simple résultante des forces qui mènent l'histoire. Mais, comme dit Veyne (1971 : 40) : *lesquelles ?* Car les mots ne suffisent plus.

Le mascaret scientifique euro-américain, ses marchands, ses soldats, ses bases militaires, ses chercheurs et ses acolytes, semble avoir butté contre les autres « cultures », désormais reconnues, mais aussi sur lui-même en parcourant la planète et reflue désormais vers ses origines... La prise en compte de ces nouvelles rencontres avec toutes sortes d'archéologies existe (Furnari 1999), mais reste encore

¹⁶⁵ *Le caractère radical de la critique se paye du respect du scientifique en tant qu'interprète privilégié de ce que peut la science* (extrait d'I. Stengers 1993 : 20).

enfermée dans la *Constitution moderne*. Or il ne s'agit pas seulement de faire, bien entendu, démocratiquement de la place à d'autres points de vue, y compris chez nous, mais de comprendre ce qui a été fait, pourquoi, et ce qu'il faut faire désormais.

L'archéologie post-moderne

L'archéologie, la plus visible sur la scène médiatico-universitaire, est restée aux mêmes discours et concepts évoqués au long des paragraphes précédents, sans les reprofiler. Or ceux-ci sont des problèmes, non des ressources.

Ils sont les problèmes que l'anthropologie doit résoudre : problèmes de terminologie, liés à une prise en compte constitutionnelle différente. Ainsi des exemples du terme *race* (cf. Leclainche in Marliac 2002a) ou du terme *nation* (cf. Seton-Watson cité par Anderson 1991 : 3)¹⁶⁶, qui rappellent ceux que Shapin et Schaffer (1993) n'ont pas résolus à propos de la controverse Hobbes-Boyle (Latour 1991 : 39-43 et Chap. III), décrivant le nouveau répertoire de Boyle mais le jugeant à travers le répertoire de Hobbes, contemporain de Boyle, tout aussi construit et neuf, mais pour eux profondément intégré dans leur propre raisonnement.

La base philosophique du répertoire anthropo-sociologique actuel n'a pas, *grosso modo*, bougé depuis Hobbes, Kant et Hegel : c'est la *Constitution moderne*, instituant cette fameuse dichotomie Nature/Culture qui successivement a fait de la Nature (connue par les sciences) le juge suprême de la Vérité et, plus tard, de la Culture (du Social), le juge ultime de ce qui ne relevait pas de la Nature... L'on explique le social (non-défini) par le social... Les rares textes traitant plus ou moins de l'histoire de la théorie archéologique sont toujours bornés par cette approche.

¹⁶⁶ Le premier signalant : *Thus I am driven to the conclusion that no 'scientific definition' of the nation can be devised; yet the phenomenon has existed and exists.*

Venue du mouvement déconstructionniste, l'évolution théorique, déjà évoquée, s'est arrêtée en route, sans sortir de la *Constitution moderne*, instituant le clivage Nature/Sociétés, sans aborder les raisons de cette étape, éventuellement sociopolitiques, relevant plus de l'histoire récente de la philosophie des sciences. Domaine hors de ma compétence, nous l'évoquerons en prônant de sortir de cette dichotomie idéalisme/réalisme, cousine du couple Nature/Culture¹⁶⁷...

En effet, pour l'interprétation-explication des vestiges archéologiques et l'histoire des sociétés, nous avons déjà rappelé que la sociologie-anthropologie, au sens le plus général, baptisée parfois pour la cause paléosociologie/paléoanthropologie culturelle, est la discipline qui commande, dans le cadre de la *Constitution moderne*, l'interprétation des vestiges archéologiques, qu'elle soit implicite ou explicite. Et ce commandement est présent, pensons-nous, dès le début du travail (fouille et laboratoire)¹⁶⁸, sous la forme de toutes les théories explicites, implicites ou tacites, actuellement existantes et mobilisées par les chercheurs.

Aidée de disciplines comme l'histoire, l'ethnologie, l'anthropologie, la linguistique... mais aussi d'un stock mal cerné de connaissances tacites, particulières, ethnocentrées, théorie-centrées, idéo-centrées, la paléoanthropologie culturelle se doit d'interpréter, expliquer les vestiges qui sont le matériau même de l'archéologie, branche de l'anthropologie¹⁶⁹ (qui prend en charge l'étude des sociétés

¹⁶⁷ ...the reification of nature and society as antithetical ontological domains results from a process of epistemological purification which disguises the fact that modern science has never been able in practice to meet the standards of the dualist paradigm (Descola & Pálsson 2002 : 8).

¹⁶⁸ Cf. Hacking 1989, Chap. 13, p. 355 : les phénomènes.

¹⁶⁹ Anthropologie : science de l'homme en général, incluant la sociologie : science des sociétés et l'archéologie-préhistoire : science des sociétés disparues.

disparues à partir de leurs vestiges¹⁷⁰). La socioanthropologie, pour l'interprétation-explication, pratique l'analogie avec les comportements recensés dans les sociétés « primitives », « non-évoluées » ou « non-développées », dont nous avons des milliers d'exemples dispersés dans les travaux ethnologiques (David & Kramer 2001)¹⁷¹.

Quand il s'agit de théorie dans notre discipline, la cosmologie la soutenant et l'épistémologie l'encadrant, ne sont pas mises en cause ; généralement, les archéologues sont, comme les ethnoarchéologues, ... *mute as to their philosophical perspective* (David & Kramer 2001 : 34) et, ajouterais-je, tout aussi muets sur leurs bases épistémologiques. La vision du monde est celle des sciences de l'homme en général, toujours moderne sinon postmoderne, et en France les archéologues s'en soucient peu. Le monde archéologique anglo-saxon qui, par ailleurs, nous a offert, en retour, un étroit postpositivisme (la *New Archaeology*¹⁷²), un relativisme exagéré, produit d'un *liberal guilt* mal dimensionné, brille par une floraison de théories, d'écoles¹⁷³ et de *theoretical archaeology groups*, certains issus du déconstructionisme, bien détachés des exigences mêmes de l'archéologie en tant que discipline (Bintliff 1991).

¹⁷⁰ En ce sens, elle a d'ailleurs une dimension « physique » *lato sensu* puisque ces vestiges, eux-mêmes composés de « matière », sont dans les sols, sont transportés, abîmés, érodés (sciences naturelles) et les hommes responsables devenus des squelettes (anthropologie physique, paléontologie humaine, ADN). Cf. Marliac 2002b, où nous proposons une réflexion sur ce qu'on appelle la pluridisciplinarité, en l'occurrence d'après un cas particulier, entre la pédologie et l'archéologie.

¹⁷¹ Cf. la remarque de Lemonnier (ouv. cité : 182) sur la tautologie de l'explication ethnologique de Wiessner (1984) à propos des styles différents des flèches San au Kalahari...

¹⁷² Essentiellement décalque des méthodes naturalistes, la *New Archaeology* ne pouvait - comme elle l'a montré - aller très loin, comme le pense aussi Dietler (1996 : 50).

¹⁷³ Récemment : *evolutionary archaeology* (Murray 2002, O'Brien & Lyman 2000).

On pourrait appeler cette archéologie *postmoderne* : elle perçoit les difficultés, s'en lamente, les ignore ou les interprète en utilisant les dernières formes d'un néomarxisme masqué en avatar postmoderniste. En fait, rien n'a changé (cf. note 63). Comme les postmodernes en général (Latour 1991 : 83-84), elle continue, sans plus tellement y croire en matière d'explications finales, de travailler à l'intérieur de son cadre classique N/C, pratiquant la médiation, tout en purifiant de temps à autre dans un sens ou l'autre, selon telle ou telle nécessité.

Questions

La retenue française quant à ces « théorisations » ne me paraît pas rédhibitoire, car la foule de *rethinkings* qui a déferlé en G.-B. et aux E.-U. n'a pas engendré une quelconque Archéologie nouvelle, même si elle a servi à secouer la torpeur de l'Ancienne et à conforter le village archéologique US sur lui-même (cf. Courbin 1982 : 124, sur l'ignorance par *l'américan archaeology* des archéologies étrangères¹⁷⁴).

En fait, nous participons tous, de près ou de loin, de la cosmologie occidentale qui s'est affirmée et a triomphé depuis la Renaissance, Hobbes et Boyle (Shapin & Schaffer 1993, Latour 1991), les Lumières, la Révolution française, la révolution industrielle, etc. Nous admettons que la Nature, expliquée par les sciences, existe de toute éternité et que le Social (la Culture) se définit en opposition. On tente depuis deux siècles de procéder pour le Social comme les sciences naturelles, ce Social n'ayant jamais été défini par lui-même ni n'ayant jamais défini ses [objets]¹⁷⁵.

¹⁷⁴ Exemples contraires à souligner parmi quelques autres : Dobres & Hoffman 1994, David & Kramer 2001. Cet isolationnisme/impérialisme - visible aussi dans les soi-disant « World' Archaeological Congress » - qu'on pourrait étendre au monde anglo-saxon dans son ensemble, devrait inquiéter les collègues qui lui appartiennent... à moins qu'ils y adhèrent plus ou moins discrètement.

¹⁷⁵ Cf. la linguistique définissant son objet par le postulat de l'arbitraire du signe effaçant du même coup partie de cet objet.

Parler de la Théorie, qui généralement guide les archéologues dans leurs approches et interprétations des sites et des objets, est risqué car cela peut englober à la fois ou séparément :

§ a. les théories que les chercheurs utilisent au sens où l'entendent Cleuziou et ses camarades (Cleuziou *et al.* 1991), théories sociologiques/socioanthropologiques dans le cadre de la *Constitution moderne*, mais aussi d'autres moins bien précisées ou plus vagues. Bien entendu, ce ne sont pas les mêmes selon qu'il s'agit de préhistoire très ancienne ou de périodes récentes. L'on n'a pas recours aux mêmes modèles selon qu'on tente de comprendre les processus de l'homínisation ou ceux de la néolithisation, de la sédentarisation ou de l'urbanisation.

Pour comprendre ce qui s'est passé jadis, l'on a eu recours, plus ou moins clairement, à des modèles-*theories*, nés et développés par nombre de penseurs modernes, certains toujours positionnés dans l'axe marxiste (représenté, *e.g.*, par Althusser, Bourdieu). C'est la formule : *a body of social theory is needed that can relate technical knowledge and action to social knowledge and action and to general social reproduction* (ouv. cité : 214). Ce lien est bien loin d'avoir été démontré et pour ce qui nous concerne, nous repoussons cette orientation qui présuppose la *Constitution moderne*. D'autres restent indépendants de cet axe de pensée (en France : Lévi-Strauss, Latour, Descola, Girard...). La séparation *technical knowledge/social knowledge* est une réduction/erreur de modernes qui prennent des résultats apparemment figés, y compris par leur propre analyse ou leur propre théorisation, pour des entités réelles, pures, disposées en pôles opposés (cf. Latour 1996).

La discussion ne saurait finir, car elle est essentiellement politico-philosophique (Callon *et al.* 2001). Si la théorie est un modèle, il est fondé sur une métathéorie sociologique (Rousseau, Weber, Durkheim, Marx, et ses épigones, etc.), dans le cadre de la *Constitution moderne* idéaliste héritée de Kant, Fichte et Hegel et

discutable¹⁷⁶ (Latour & Strum 1986, Latour 1991). Si l'on nous présente ce modèle et ses dérivés comme indiscutables, vrais, étalons, hors d'atteinte des agitations socioculturelles et du libre choix (*e.g.* Hodder, pour l'archéologie, 1991 par ex.), c'est révéler qu'on évite d'expliquer la nature controversée et sociale de ce modèle et faire naître alors la question : pourquoi ? Dès lors, n'accorder d'importance qu'à tel ou tel théoricien des sociétés, rien qu'à lui et ses semblables, c'est faire un choix politico-théorique : il est assez clair dans la phrase citée en note 64 ;

§ b. les théories que ceux dont nous recueillons les vestiges utilisaient et qui, bien entendu, n'avaient pas ce nom, formaient des cosmogonies, des *Constitutions prémodernes*. Ces théories sont hors d'atteinte, sauf que leur caractère prémoderne induit qu'elles ne pratiquaient pas notre purification ontologique Nature/Culture, comme le laisse supposer l'étude des constitutions non-modernes d'aujourd'hui (Descola 1986 chez les Achuar et voir aussi par ex. R.F. Ellen, S. Howell, E. Hviding *in* Descola & Pálsson 2002). Redisons-le : les explications obtenues par l'ethnographie ou l'ethnoarchéologie (Gosselain 2002) ne sont, pour l'archéologie *stricto sensu*, que des explications analogiques possibles, non des démonstrations.

Ces deux axes théoriques sont difficilement dissociables et tout autant difficilement définissables. En effet, saisir une théorie, à partir d'un texte archéologique écrit ou de l'interprétation déduite qui le suit, conduit à repérer les vocabulaires et les hiérarchies de raisonnements impliquant telle ou telle théorie ou métathéorie sociologique (§a).

Etablir ensuite les liens, déductions logiques ou analogiques entre les corpus d'objets étudiés et telle partie de la théorie présente est le passage habituel. Toutefois, c'est là même où le bât blesse. Ces

¹⁷⁶ C'est la dichotomie ontologique Nature/Culture et ses suites : temps linéaire sous forme de flèche de l'Ancien vers le Nouveau, du Mal vers le Bien, ponctué de révolutions ; Nature comme juge ultime, masquant la réalité anthropologique toujours à l'oeuvre dans la médiation.

liens abstraits, analogiques, ou sous-modèles (parfois très généraux), sont à jamais indémontrables car aucune connaissance de la *Constitution* des intéressés n'existe et qu'aucune expérience ni vérification ne sauraient être réalisées¹⁷⁷.

Une certaine paléosociologie

Pour saisir/comprendre ces comportements, nous cherchons des ensembles « matériels » équivalents en ethnographie dont nous déduisons que les sous-ensembles vestigiels équivalents / semblables / similaires, dont nous disposons lors de l'étude d'un site, sous-tendaient les mêmes conduites/activités/comportements... Cette base matérielle relève de la Nature que les humains maîtrisent partiellement grâce aux « objets » (outils, infrastructure) et aux signes-symboles (superstructure) *reflétant*, selon la vulgate socioanthropologique moderne¹⁷⁸, les projections de notre vie sociale (ou Culture). Il faudrait donc rechercher ces *reflets* ou ces projections. Plus généralement, les activités sociales *se reflètent*, dans les manifestations et productions matérielles composant la base de toute société.

Une telle vision découle de la *Constitution moderne* où la Nature est définie par les sciences. La socioanthropologie pense, en conséquence, que les objets des sciences sont là, depuis toujours, indifférents, ne demandant qu'à être collectés et identifiés par les scientifiques. L'on sait que ce n'est pas le cas, ils doivent être définis (Latour 1995, Nothnagel 2002). Ils opposent une résistance certaine, souventes fois définitive et absolue, aux scientifiques. Un [objet] ne serait-il pas seulement défini par le réseau qui le maintient (Law & Hassard 2004) ?

¹⁷⁷ Ils sont éventuellement acceptables comme meilleure probabilité. Ils interfèrent de plus avec ce que les disparus ont pu faire en fonction de leurs propres « théories »...

¹⁷⁸ *As one dimension of anthropology, archaeology provides us with the primary means to document past human history and the record of cultural diversity it reflects* (Nicholas 2001 : 29).

Cependant, les sciences humaines, en franchissant le clivage N/C ou monde objectif/monde social (politique), clivage rendant les choses « objectives », asociales, se sont posées, par conséquent, en sciences du social aussi dures et « objectives » que les autres (Latour 1994a : 597, 598). A cause de cette coupure Nature/Culture, les « choses » ne peuvent plus faire irruption dans le social, pourtant artefact de cette coupure, et les sciences humaines en conséquence ne parlent que de « social ».

Ne disposant donc pas des mêmes objets que les sciences naturelles, la socioanthropologie déclare que, selon elle, l'objet social reflète tel ou tel facteur social. Dès lors, ces « objets » sont en quelque sorte supprimés. Rituels, apparitions, croyances, pratiques, autonymes, coutumes, mythes et surtout religions, virent ainsi leurs contenus remplacés par une fonction sociale qu'ils étaient censés dissimuler (cf. aussi Girard 1978). Voire ils sont carrément niés ou ce sont comme des « prête-noms », des fétiches (pour lesquels Marx a créé une terminologie encore actuelle : l'idéologie, la conscience aliénée, l'opium du peuple...). Une fois substitués, il ne reste rien de plus à comprendre en eux que le pouvoir de la société qu'ils cachent et expriment. Croyant copier les sciences de la nature, donc bien faire, la sociologie a en fait proscrit ce à quoi elle s'attaque : les hommes et leurs constructions.

La paléosociologie hérite ainsi en même temps de la position sociologique moderne consistant entre autres, face à des objets de son domaine : religion, rites, sorcellerie, déclaration d'appartenance, miracles..., non pas à les expliquer mais à les remplacer par une fonction sociale ou un facteur social (Hennion & Latour 1993, Latour 2000 : 109), car elle ne peut, tout comme la socioanthropologie, dans le cadre ontologique N/C, encaisser ni les objets « naturels », dont ceux qui accompagnent les objets sociaux cités ici, dans le social, ni les « objets culturels-sociaux », comme le dit de Beaune (cf. plus loin).

L'erreur des sociologues, déjà rappelée, est d'avoir pensé que l'explication sociale des savoirs, telle qu'ils la pratiquent, suffit. Or cette idée aussi est fautive lorsqu'on essaye, légitimement, de l'étendre aux « savoirs-croyances » obtenus par les sciences naturelles comme le montre brillamment Latour (2000)¹⁷⁹. Si les sciences naturelles subissaient un tel traitement qu'en resterait-il ? Rien. L'on perdrait en même temps l'objectivité, la matérialité, l'efficacité et seuls les sociologues pourraient légitimer le savoir-vrai.

Anthropologie-Archéologie des techniques

Nous, archéologues, suivons habituellement le schéma selon lequel au fil du temps linéaire qui serait le nôtre, les sociétés évoluent, stagnent ou progressent - chacune traitant à sa façon du monde, des hommes et des Dieux - vers plus de liberté, de bien-être... en fonction de la maîtrise qu'on en acquiert.

En archéologie, le principe de base généralement accepté est que les sociétés humaines, depuis les plus anciennes, s'établissent et évoluent en lutte contre les contraintes de la matière (c'est-à-dire la Nature *out there*), sans que l'on sache véritablement comment et pourquoi... La question soulevée dès le début de la préhistoire fut de savoir, par exemple, si la percussion posée linéaire (Leroi-Gourhan 1943 : 56) marque le début de l'hominisation. *Does the action of 'cutting' that lies behind the tool reflect or induce the capacities and competences that are decisive for hominization?* (Beaune 2004 : 142).

Les technologues isolent la technologie de l'épistémologie inconsciente qui leur fait considérer les objets séparément des humains, dissociant contraintes matérielles et déterminants sociaux.

¹⁷⁹ S'il s'agit de remplacer des objets comme un microbe, un quasar, les lois de Kepler, la tectonique des plaques, etc. en pensant qu'ils sont le réceptacle d'autre chose qu'ils reflètent, déguisent ; s'il faut démentir des faux savoirs à leur sujet, cela consiste à les remplacer, à détruire l'objet, non à l'expliquer...

Pour certains dont Leroi-Gourhan, pour vivre et fabriquer, l'homme a des « plans dans la tête », dont il se sert pour gérer ces contraintes mais, ...*quelle est la contribution qui identifie le plus clairement l'homínisation : la conception d'outils inexistant dans la nature (qui est à portée des chimpanzés) ou les étapes autorisant la solution du problème de couper par la production de bords coupants ?* (Beaune 2004 : 142, ma traduction A. M.).

Toujours dans le cadre *Moderne*, en général, on ne considère que les produits finis de la dialectique entre les deux pôles nature/culture et créatrice de ces deux pôles, sans envisager que tous ces produits ont une histoire, celle de leur fabrication lente, chaotique, erronée peut-être, avant d'aboutir à une stabilisation, momentanée parfois, dans leur nature-culture mère puis, souvent ensuite à des pratiques d'apprentissage. Ce sont des hybrides nature-culture dont [l'état] sous lequel nous les étudions est en rapport avec [l'état] où étaient leurs fabricants. Si le fabricant a un « plan-projet » celui-ci évolue selon ce que répond la nature. C'est cette nature-là qu'il connaît, donc indissolublement liée à sa culture-là, à ce plan-projet. Ces produits sont stabilisés entre Nature et Culture pour autant qu'il est nécessaire de le dire. *The problem is not one of deciding whether a technology should be seen as an instrument of progress or a new method of subjugating people. It is rather to find a way of studying the conditions and mechanisms under which the relations that define both our society and our knowledge of that society are susceptible to partial reconstruction* (Akrich 1992 : 206).

Ces produits subissent ensuite une autre stabilisation par les sciences, sur un des deux pôles habituels quasi sacralisés, pour nous aujourd'hui : Nature ou Culture-Social. Or, bien au contraire du travail supposé de ces deux pôles, c'est la fabrication qui, conjuguant toutes sortes de moyens, aboutira à un objet réel ou idéal que l'on qualifiera ensuite de naturel ou culturel sous la *Constitution moderne*, ou autrement sous telle autre *Constitution prémoderne*.

Cet objet réussi prendra, sous la *Constitution moderne* qui le purifie, toute la place en masquant le travail de construction qui l'a fabriqué. Il n'est pas étonnant qu'il semble « surgir », qu'il apparaisse parfois « révolutionnaire » !

Pour l'archéologie, c'est le mode de traitement du monde par les hommes qui nous concerne avant la métathéorie qui justifiera ensuite telle ou telle attribution : ceci est naturel, ceci est culturel... La technologie, à l'origine des vestiges majoritairement de pierre, corne, os, puis bois, argile, métal puis campements, peintures, villages... la technologie comme médiateur devient alors un des objectifs premiers de la recherche archéologique. Ce qui aurait créé les sociétés humaines parmi les sociétés primates, en créant un nouveau lien social, c'est l'appel par les tous premiers hominiens à des ressources extérieures à eux-mêmes ainsi que le travail pour les mobiliser, afin de contrôler les milieux et de se contrôler les uns les autres (Strum & Latour 1987, Latour 1994).

En fait, l'accumulation écrasante actuelle des technosavoirs et des objets nature-culture obscurcit le concept de technologie dont il serait nécessaire, en ce qui concerne l'archéologie préhistorique, de penser d'abord l'origine : les premiers pas de la fabrication/conceptualisation et la genèse. Selon la vision moderne, l'Humain se serait peu à peu dégagé des contraintes en fabriquant des outils de plus en plus perfectionnés (nécessitant, par exemple pour les pierres taillées, de moins en moins de matière), d'où le tableau divisé en cases successives séparées par la *Révolution*¹⁸⁰ néolithique : paléolithique inférieur, moyen, supérieur, final, mésolithique, néolithique... s'achevant par les cases historiques d'Antiquité, Moyen Age et l'*apothéose* Moderne, suite inachevée de *Révolutions successives*, plus ou moins violentes. Au fil des recherches, ces cases se sont remplies de

¹⁸⁰ Qui, comme les autres, n'a jamais existé que comme mot pour les historiens, historiographes, hagiographes et propagandistes ensuite...

cases-cultures, plus ou moins superposées chronologiquement : chatelperronien, aurignacien, gravettien, solutréen, magdalénien, se chevauchant, se recomposant, se complexifiant... jusqu'à poser le problème de leurs limites et de leur signification.

Selon l'échelle, le schéma, qui évolue et s'éloigne de la vision générale et va vers de plus en plus de spécificité, n'est pas totalement faux mais beaucoup plus complexe. Les régularités cèdent le pas aux spécificités... et les *Révolutions*, effaçant à chaque fois le passé, disparaissent en révélant ce qu'elles furent : des appellations (devenues modernes), légitimant, comme en 1789, les actions de ceux qui vécurent ces moments, en assurèrent crimes et grandeurs, comme de ceux qui les font revivre quand besoin est...

La technologie (lithique, essentiellement en préhistoire mais aussi céramique, métallurgique, menuisière, maçonnerie, etc.) possède sa propre autonomie lui permettant ainsi de répondre, parfois de façon similaire, à des millénaires de distance dans le temps normé de la science. Ainsi ce que montre le travail de Boëda (1997) sur le paléolithique moyen en Europe, où le biface réapparaît aussi bien comme *structure de débitage* que *structure de façonnage*. Boëda démonte ainsi l'ancienne chronologie, fondée sur une « filiation » entre les industries à biface et les industries à éclat qui les suivaient (le progrès).

Si dans le monde moderne, l'on est sans cesse contraint de choisir entre la politique (le social), la nature ou les discours (Latour 1991 : 10), personne ne semble avoir remarqué que les archéologues considèrent d'emblée les ensembles analysés, reliés, mis en tableaux, colonnes, cartes, dans leurs publications comme des morceaux d'une vie politique, d'anciennes natures et de discours à jamais disparus... dont ils s'efforcent, difficilement, de reconstituer l'unité par leurs analyses et leurs théories.

*Conclusions provisoires
d'un archéologue en mal d'histoire*

Depuis des centaines de millénaires, l'homme construit des hybrides de Nature/Culture entraînant des définitions, éventuellement implicites, de la Nature et de la Culture, de l'Objet et du Sujet et des dieux. Ceux-ci se construisent donc et changent, à travers des cosmogonies qui distribuent, parfois dans le détail, dieux, forces, réalités, ciel, bêtes, choses, idées, rêves... selon des ordres et des rapports différents auxquels leurs rituels et leurs habitudes implicites ou explicites sont liés car ils tiennent compte dans leur vie quotidienne de ces attributions. C'est la critique de la *Constitution moderne*, guidant même les ethnologues, qui permet de reconsidérer les cosmogonies ou Constitutions pré-modernes (Girard 1972, Latour 1991, 1999b : 174-215). Une présence affirmée de la dichotomie nature-culture dans une analyse rend intraduisibles les discours que bien des exemples actuels montrent composés de bric et de broc, sans aucun souci de commensurabilité. De toute histoire, hommes et groupes ont construit des « objets » intellectuels (idéels ?) et autres pour traiter du monde au mieux de leurs besoins et possibilités (la vieille *matrice anthropologique*).

Le grand écart que nous nous imposons afin de définir ce qui compte finalement dans la vie des sociétés, à savoir le **politique** (et comment il faut l'organiser), en le rapportant au juge suprême : la Nature (puisque la Culture définie par opposition devient un artefact), n'a pas lieu d'être, sauf en sciences, telles qu'elles se définissent encore actuellement. Entre le détail (et le détail du vécu) et le général, le régulier (détecté ou créé), il ne peut y avoir de choix dépendant uniquement de la science puisque les conditions de ce choix sont liées aux modalités/circonstances. En ce qui concerne la protohistoire du Nord-Cameroun (Marliac 2006b, Chap. V), rien ne m'empêche de parler d'un axe majeur de migrations NS : cette

expression n'a de valeur qu'à son niveau de généralité. Ensuite, je peux parler du clan X qui en fait partie, mais diverge à tel endroit vers le SE. C'est le processus inverse du processus scientifique dans le cadre d'un acquis en partie scientifique.

Cette position a été détaillée ici, car comme nous l'avons vu précédemment, il y a plus grave : les interprétations et définitions que nous fournissons sont reprises dans des controverses actuelles, aussi bien dans les domaines scientifiques (paléontologie, génétique, archéologie, paléoclimatologie, neurosciences, sciences cognitives¹⁸¹), que dans le domaine général, mettant en cause la partition traditionnelle confortable entre savoirs scientifiques et autres savoirs, entre telles ou telles visions du monde, par conséquent, entre différentes positions politiques. La *Constitution moderne* impose alors au politique les conséquences de son clivage ontologique sous la forme d'un discours médiatisé, scolarisé, judiciaire qui va *crescendo* : telle chose, conduite/comportement, relève de la nature ou pas... Est indiscutable ou ne l'est pas... Est impossible ou ne l'est pas... Condamnable ou pas... L'étrangeté de la « démocratisation » actuelle est que certaines visions ou conceptions différentes du monde deviennent non pas discutables mais « inadmissibles ». Allons-nous vers un Monde d'exclusion trotskiste ou vers un monde pluriel et commun (Latour 2003) ?

Latour résume bien (1991 : 53) comment la *Constitution moderne*, croisant ses sources de pouvoir (Nature, Culture, transcendance, immanence, éloignement de Dieu) les unes avec les autres et sautant de l'une à l'autre selon la situation, devint puissante puis apparut invincible¹⁸². Etape ultime, le marxisme les combinait deux à deux jusqu'à ce que tout un chacun, grâce à l'information,

¹⁸¹ Une courte réflexion quant à l'utilisation à la paille de cette partition (pédologie/archéologie), dérivée de la dichotomie Nature/Culture, nous avait amené déjà à une impasse ou plus précisément au constat qu'elle ne fonctionne qu'avec une permanente médiation implicite entre les savoirs (Marliac 2002b).

¹⁸² On reconnaît un moderne/postmoderne à cette faculté de sauter discrètement ou impudemment d'un référentiel à l'autre pour vous répondre...

disposât de ce « marxisme de poche », vidant ainsi la critique d'une bonne partie de son efficacité, tout en excluant le reste. L'alternative créée par la critique réciproque des sciences vis-à-vis des pouvoirs humains ou des sciences humaines vis-à-vis du pouvoir scientifique, aujourd'hui exercée par tout un chacun, n'aboutit jamais qu'à un cul-de-sac.

Nature et Culture sont, à eux-mêmes et réciproquement, des artefacts. Ce sont les produits purifiés du travail réel, sous forme des pôles immuables et définitifs de la *Constitution moderne* qui ont conduit à inverser la compréhension de la réalité des activités humaines.

Puisque seules les « choses » nous restent, l'entreprise consistant à ne plus isoler les choses dans un monde pour les reprendre ensuite et les réintroduire dans un autre soulève en archéologie d'énormes difficultés. Il n'est pas indifférent alors de penser aux efforts libres de leurs fabricants, leurs réussites et leurs échecs. Il est peut-être passionnant aussi d'entreprendre de reconstituer comment les fabricants ont opéré pour faire passer l'efficacité technique (le tranchant d'un biface, efficacité d'une pointe, topographie d'un village, la transformation du minerai de fer) face à un interlocuteur rétif (la « Nature »), à un degré supérieur, plus efficace ou autre. C'est d'ailleurs, me semble-t-il, ce que fait en grande partie l'archéologie française, surtout préhistorique, sous l'appellation déjà citée d'*Anthropologie des systèmes techniques* (Lemonnier 1986, David & Kramer 2001).

Consécutivement à ce que nous avons exposé au chap. II (Cultures et ethnies § *Exemples camerounais*), concernant les difficultés de l'archéologue voulant faire de l'histoire et des histoires et se trouvant ainsi dans un « équilibre indifférent », je pense que désormais c'est à nous archéologues qu'il revient de répondre aux demandes allant soit dans un sens soit dans l'autre, en nous situant clairement chaque fois que nous exprimerons telle ou telle définition/proposition.

Cependant, le problème est délicat car il a pu être reproché à ma précédente synthèse (2006b), par d'excellents lecteurs, d'abuser des symboles/abstractions (par ex. : UC, TC repris du travail de Langlois, 1995)¹⁸³ qui servirent à l'analyse, puis à définir les différentes cultures du post-néolithique de la région. En fait, c'est la pertinence pour leur propre discipline ou leur point de vue qui guidait ces lecteurs. Ils ne critiqueraient pas les symboles de l'analyse faite par un géochimiste étudiant ces poteries, ils essaieraient de les adapter, plus ou moins bien à leurs propres unités d'analyse, sans demander éventuellement le même effort dans l'autre sens au géochimiste, qui n'en pourra mais. La science, croit-on, ne se discute pas et c'est bien là le problème...

En conclusion de mon ultime synthèse, nous effectuâmes une réduction acceptable et manipulable par d'autres sciences sociales : ainsi disparurent les TC et furent réintroduits le Salakien, le post-Salakien, le Mongossien (Marliac 2006b : Conclusion), définis par les premières recherches (Marliac 1991a), puis par Langlois et moi-même (1996). Cette critique légitime de certains lecteurs soulevait, inconsciemment peut-être, en même temps, le problème affronté dans cet ouvrage : traduire l'information et perdre de l'information, à l'image de ce que disait Hobart et les auteurs qu'il avait rassemblés (1993), à l'image aussi du problème de la vulgarisation (Latour 1995 : 128) et du problème de l'Histoire où, comme dit Anderson à propos de la notion de Nation (1991 : 205) *Because there is no Originator, the nation's biography can not be written evangelically, 'down time', through a long procreative chain of begettings. The only alternative is to fashion it 'up time' – towards Peking Man, Java Man, King Arthur, wherever the lamp of archaeology casts its fitful gleam.* Il traduit aussi ce va-et-vient indécidable entre *macro* et *micro* rappelé par Latour (1999b : 17). Et je rajouterais que ce problème est à la base des interprétations

¹⁸³ Unité Céramique, Tradition Céramique.

extrêmement variées que l'on peut faire des recherches avant ou après la traduction. Si une appellation comme le Salakien prévaut dans d'autres publications de discipline éventuellement différente, où elle peut permettre de poser des hypothèses valables quant aux peuplements et leurs cultures, elle sera toujours à la merci des définitions de niveau différent tel TC2. Celle-ci étant par ailleurs toujours dé- et re-constructible dans le domaine archéologique.

Mais si, *Each camp continues to practice its own form of reductionism, one part of the nature-culture pair colonizing the other* (Descola & Pálsson 2002 : 11), comment choisir et pourquoi ?

Il n'est donc pas indifférent que l'optique sur lequel cet essai est construit (ce rejet de l'épistémologie politique), soit mal connue, sinon paralysée dans sa diffusion (Latour 1996 : 33), car si Nature et Culture sont redevenues elles-mêmes des artefacts, les décisions des humains comme des groupes ne reposeront plus sur ce que nous pensions, depuis quelques siècles en Europe être un socle immuable. S'il faut trouver quelles attributions, les prémodernes ont pu utiliser pour fabriquer ce que nous découvrons, il va nous revenir désormais de choisir nous-mêmes et démocratiquement s'il se peut, ce que nous attribuerons ou pas, à qui et à quoi. Car,

*nul n'a jamais entendu parler d'un collectif
qui ne mobiliserait pas dans sa composition
le ciel, la terre, les corps, les biens, le droit,
les dieux, les âmes, les ancêtres, les forces,
les bêtes, les croyances, les êtres de fiction...*

Latour (1991 : 144)

Croquis



* C'est pas d'aujourd'hui

** C'est bien avant que les Peuls arrivent, il y a très très longtemps

*** Est-ce un Zoumaya ?

Conclure ?

*...life does not feel as though it is lived
according to some organized blueprint,
and to describe it as such is a mistake.*

Douglas Davies

*Les spécialistes des sciences sociales sont toujours en quête
d'une position qui réconcilie leur conscience du
relativisme culturel avec leur croyance dans l'unité de la
connaissance, croyance qu'ils ne peuvent abandonner
sans abandonner l'entreprise scientifique elle-même.*

René Girard

Les expériences et remarques issues de mes terrains et du laboratoire, de mes lectures ou de mes réflexions qui jalonnent l'évolution de ma pensée pour aboutir à cet ouvrage, apparaissent dans les chapitres précédents en ordre apparemment dispersé. Diverses autres publications miennes, répertoriées en bibliographie, représentent aussi ce mûrissement dont je perçois les racines dès ma première affectation en 1968. Dans le cadre postmoderne dont j'étais issu, au gré du temps, elles furent peu à peu rassemblées sous la question : comment juger des cultures étrangères/autres, tout en considérant différemment la sienne (sinon en la rejetant parfois), laquelle sert par ailleurs à les étudier et valoriser ? Comment ne pas reconnaître/respecter des cultures étrangères et survaloriser la sienne que par ailleurs on connaît si mal, puis au-delà, survaloriser les autres,

au point de vouloir que la sienne disparaisse ou se métisse ? Reprises à un niveau supérieur ces questions appelaient à se demander : qu'est-ce que le savoir, le connaître chez moi comme chez les autres ?

Un référentiel pour des expériences variées

Il m'est apparu, comme à tout chercheur, que si je ne pouvais échapper à la généralisation/régularisation pour « faire de la science »¹⁸⁴, je n'échappais pas plus, comme tout individu, en retour, à la particularisation dès que j'abordais simplement le monde m'entourant, dès que je « vivais ma vie » et écoutais vivre la vie des autres, dans le cadre des **systèmes signifiants**, gérant les sociétés auxquelles chacun appartenait (la mienne, moderne, celles des autres, non-moderne ou prémoderne ou mélange des deux). Cette particularisation entraînait l'incompréhension/inadaptation/-incommensurabilité entre le producteur de la connaissance et les bénéficiaires supposés d'icelle. Sur le terrain, j'étais déjà d'ailleurs, dès le départ, dans un rapport quasi-hiérarchique avec les « autres » car il me fallait *penser en moderne des gens qui ne l'étaient pas* (Latour 1991 : 125) et donc être en double porte-à-faux. Comment pouvais-je penser ces gens sans m'interroger sur ce « penser » ? Très souvent, ce souci n'effleure même pas nombre de chercheurs ultramodernisés car déjà passés par la moulinette habituelle¹⁸⁵ ou un succédané.

J'étais ainsi saisi, sinon coincé, entre deux modes de constructions de la connaissance dont l'un consistait en une connaissance vivante extrêmement complexe, adaptée, volatile et variable et tout à fait libre d'accepter, refuser, modifier, traduire les

¹⁸⁴ Je reste comme Girard (1978 : 48) toujours convaincu que *la recherche scientifique est réductrice ou elle n'est rien*.

¹⁸⁵ Cf. les quelques entretiens avec d'anciens chercheurs publiés par l'AFRASE (Association Française de Recherches sur l'Asie du Sud-Est). Cf. le cas limite : Boudarel. Ou comment accuser l'autre et ne pas se regarder soi-même (Girard 2004).

produits de la première : ma discipline. En revanche, l'autre se caractérisait par une connaissance aux dénnotations univoques dans le vocabulaire précis des spécialistes, connaissance basée sur des pratiques partagées et conduite par une théorie du monde ou de telle partie de ce monde selon ses différentes disciplines (Lyotard 1987). Cependant, je ne pouvais dire que mes expériences étaient renouvelables, critère supplémentaire et fondamental du savoir scientifique.

A vrai dire, le problème ne m'a jamais été posé ni par les villageois impliqués, sauf pour nommer et définir tel ou tel objet (cf. Marshall 2002), ni par les intellectuels du même pays tous diplômés de nos universités euro-américaines... La rupture qui existe chez nous, dissimulée mais brocardée autour de personnages comme l'énarque ou le politicien¹⁸⁶, était apparue entre leur peuple et eux¹⁸⁷. Concrètement, j'ai rencontré l'indifférence, l'incompréhension des villageois accompagnée d'une curiosité complexe, parfois intéressée (l'or) ou indignée (profanation de tombes...), souvent pertinente. Protégé que j'étais à l'époque par mon statut de « Blanc » (*manières de Blancs*), officiellement autorisé, par les visites préalables et normales que je rendais aux responsables locaux modernes (commissaire de police, sous-préfet) ou traditionnels (chefs de village, lamidos, lawans...), ces derniers étant requis de « voir », pour m'autoriser le site que je voulais sonder, j'étais donc « à part ». Sauf exception, je n'exposais pas ma problématique, quasi incompréhensible pour eux¹⁸⁸,

¹⁸⁶ Très clairement affublés, par leurs fidèles électeurs d'ailleurs, outre d'autres travers, comiquement ou pas, de la même méconnaissance du réel... (cf. aussi Callon *et al.* 2001).

¹⁸⁷ Il est vrai que pour certaines disciplines/techniques du savoir occidental (médecine, transports, sécurité juridique, statuts des femmes et des enfants, outils) l'efficacité passait avant la connaissance. Il n'est pas sûr qu'aujourd'hui cette efficacité soit la même ni que ses conséquences soient toujours merveilleuses...

¹⁸⁸ Je n'ose imaginer comment présenter une problématique *new archéologique*... même à un sous-préfet.

mais un discours. Ainsi s'agissant des « *gens d'avant* » au nord du Cameroun - je ne parlais jamais des Sao¹⁸⁹, et les datations étaient rendues par *Booyma (jadis)* ou *Booyma Booyma* (avant avant...), sorte de passé informel dans un temps vu comme une succession de générations... absolument oubliées quand je m'adressais à des islamisés ou à des Peuls désignant ce passé comme *Zaman Kitaaku*, le temps d'avant l'Islam¹⁹⁰.

Ce qui peut paraître personnel dans ce cheminement, c'est l'ordonnement relatif que j'y ai mis, à partir de choses et faits aussi disparates que les principes et règles appris, les insuffisances (personnelles ou autres) dans l'exécution de mes programmes archéologiques, mes erreurs, le recueil fortuit de réactions locales (du sous-préfet aux étudiants de Yaoundé, en passant par certains lamidos et villageois), la lecture des traditions orales recueillies (notamment peules), la découverte d'approches scientifiques autres, de nouvelles approches naturalisantes (*New Archeology*), d'approches hors-science, etc. L'insatisfaction rémanente, d'autant plus pénible qu'elle était entremêlée aussi d'utilisations, manipulations et pressions nombreuses, que me procuraient ces doubles discours, joua le rôle d'aiguillon intellectuel. Doubles discours en effet, car cette obligation où j'étais de dissimuler les caractéristiques de mon projet me plaçait dans *an area of exclusivity, a cadre of privileged people, isolated from the experience of those whose lives are framed by the realm of* « savoir » que Dods (2004 : 548) différencie de « connaissance ».

Cette mise en ordre personnelle et assez efficace du tout, dont je suis encore loin d'offrir une perspective claire et complète, m'est en fait plutôt mystérieuse, car elle a suivi une logique dont je ne suis pas

¹⁸⁹ Banalement reconnus cependant à travers la région, du lac Tchad à la moyenne Bénoué, comme prédécesseurs légendaires...

¹⁹⁰ Les quelques questions que j'ai pu poser l'étaient en langue peule que je ne maîtrisais pas, langue véhiculaire au nord du Cameroun où se parlent nombre de langues différentes, rarement le français.

totallement maître. La seule restant visible fut de développer intérieurement certaines remarques éclairées par d'autres, de relier des démarches apparemment divergentes et séparées par le temps, d'associer des choses, des niveaux, des lieux, des personnes considérées disparates et de questionner les évidences. Dans bien des cas, je fus positivement surpris par ces concordances, ces harmonies, ces liens cachés, ce nouveau dispositif d'approche qui m'envahissait.

En 2003, Bruno Latour m'éclaira quant à ce que j'avais saisi, d'emblée et correctement, en débarquant en Afrique noire en 1968, sans pouvoir le penser distinctement à l'époque : l'asymétrie des raisonnements anthropologiques et sociologiques courants à propos des cultures en général. Mais c'est bien avant cette date que ses travaux et ceux d'autres chercheurs de la même « Ecole » ou proches, m'aidèrent à me dégager de ma vieille Constitution, de ma postmodernité, comme je le dis dans mon introduction.

Parallèlement, René Girard, dans les divers développements qu'il a pu donner de sa théorie (surtout en 1978, 2004) quant aux mécanismes du mimétisme d'appropriation, m'a aidé à repérer cet emprisonnement intérieur qui conduit à ne pas pouvoir « sortir » de sa propre position et qui permet de rejeter sans cesse ailleurs (un autre, d'autres, une chimère, un mot... Voir la rage dénonciatrice postmoderne), la responsabilité de sa production de principes, théories, concepts, donc conduites et résultats. Dès lors, j'ai commencé une lente conversion, à la fois dans mon travail de chercheur et dans ma vie.

Peut-être uniquement et momentanément pour moi, une ressemblance s'établit entre la mise en problème de mes principes (*La Constitution moderne*) prônée par Bruno Latour (1991) et la conversion à laquelle R. Girard (1978, 2004) appelle les hommes d'aujourd'hui. Ce sont deux reculs sur soi. Il faut en même temps : 1° d'un point de vue épistémologique, sortir de la vision du monde dans laquelle nous avons été élevés, et 2° s'extraire d'un point de vue anthropologique du mécanisme mimétique qui nous mène depuis les origines.

Et ceci, non pas pour tout rejeter mais pour reconsidérer les systèmes signifiants dont nous nous servons pour comprendre et agir sur le monde, afin, si possible, de les améliorer.

Tristes constats

Il convient de se demander ce qui a été apporté, ou ce qui peut être apporté aux Africains « en termes de développement » par nos recherches archéologiques. Accumulation de connaissances nouvelles, mais de quel type ? Avons-nous réussi à établir des histoires ou de l'Histoire ou une Histoire ? Quel bien-être en est-il résulté, si Développement signifie amélioration ? Cependant, de quel bien-être parlons-nous ? Bien-être dans l'ordre du « culturel », se traduisant par quelques malheureux musées, pillés, objets d'art traqués dans les plus profondes forêts par les chercheurs, des pillards et les marchands d'art, gravures préhistoriques vandalisées, collections jetées... Bien-être national, « ethnico-tribal » ou individuel affirmant la profondeur des traditions sur deux à cinq siècles ? Mais quelles traditions, quelles bribes d'art coutumier ? Pour qui exactement ? Et de quelle façon (Vansina 1995, Marliac 1995a, 2000, Robertshaw 2000, Thiaw 2003) ? Bien être comparatif dans un monde incohérent où chacun souhaite être reconnu mais où il est de bon ton de rejeter ou ridiculiser outre le présent, à tout propos, son propre passé que l'on méconnaît par ailleurs, tout en en magnifiant ou ignorant d'autres proches ou fort éloignés ? Comme si la conquête peule du Nord-Cameroun valait mieux « en-soi » que la conquête allemande du même pays ou les Ottomans mieux que les Français, à Tunis ou Alger, provinces (*beylik*) esclavagistes et pillardes de la Sublime Porte ? Ou les musulmans mieux que les chrétiens dans un Moyen-Orient jadis chrétien ? Comme si des rites congolais, ou des danses masai, photographiquement exposés, valaient mieux que les processions des Rogations d'antan et la sardane en pays catalan ? Comme si l'oblitération de l'Espagne wisigothique ou de la *Reconquista* rendait crédible l'islamisation actuelle de la péninsule ? Pour quelles raisons,

même quand cela aboutit inversement, au-delà des mers, à rechercher chez soi le plus vieil os hominien, la première civilisation, la première écriture, bref, l'origine (Lainé 2000 : 120), jusqu'à se poser parfois pour certains, sans peur du ridicule, comme « peuple pentamillénaire » ou s'attribuer d'antiques victoires¹⁹¹ ? Ou se prétendre (mais qui exactement ?), soit le berceau de l'humanité, dont pourtant l'Abbé Breuil nous avait bien dit, avec sagesse, qu'il était « à roulettes », soit l'innocente victime de la Traite ? La liste des déclarations de ce genre s'allonge, hélas, et se ridiculise (les racines musulmanes de l'Europe ; certaines déclarations afrocentristes) depuis quelques années à un rythme effréné ce qui désigne bien sa destination politique. Selon le mécanisme mimétique exposé par Girard (1978, 2004), cette inflation, puissamment médiatisée par des irresponsables, devrait d'ici peu revenir sur les déclarants dans le déchaînement désormais planétaire *du tous contre tous*.

Il faut en finir avec les dénonciations rituelles grevées d'ignorance, sous les termes rebattus de nationalisme, racisme, colonialisme, capitalisme, souvent accompagnées d'incantations et d'engagements verbaux (Hassan 1999), masquant le vrai problème consistant à traiter, encore et toujours, le monde et ici les problèmes archéologiques/historiques, donc psychosociologiques africains en *modernes*. Hélas, tel fut le savoir occidental importé, tel reste-t-il majoritairement encore chez les africanistes d'où qu'ils viennent...

Nous avons affaire dans notre vie à des individus comme à des groupes déclarant, affirmant, imposant ou abandonnant telle ou telle idée d'eux-mêmes, volontairement ou involontairement, sur la base de connaissances variées, controversées, tronquées, diffusées, martelées ou effacées... appuyés sur leurs forces et leurs désirs momentanés / permanents et respectifs. A cet égard, nous avons

¹⁹¹ Bouvines, Castillon, Patay ou Austerlitz pour les uns, Crécy, Azincourt ou Waterloo pour d'autres...

de multiples exemples, depuis l'adaptation des marchands d'esclaves africains au commerce transatlantique du « bois d'ébène », à la rapidité de soumission des Gaulois aux Romains et à leur culture, après quelques héroïques résistances (Marseille 1999, Chap. XI), jusqu'aux dérapages de fondamentalistes dans les lieux de plaisir... Si « *Nature becomes a market-place* », ne peut-on dire la même chose pour les Cultures enregistrées désormais sur le *show-room* planétaire, comme redéfinissables, contrôlables, exportables, jetables, échangeables, vendables, déportables, effaçables c'est-à-dire utilisables, que les concernés (la souris sauteuse d'Ayers Rock en Australie, les derniers patagons d'Argentine ou le petit peuple parisien) soient d'accord ou pas ?

Développement de quoi ?

Dans ce domaine, avons-nous bien entendu C.A. Diop ? Avons-nous jamais entrepris de savoir quel passé intéressait ces gens que nous avons analysés, calibrés, mesurés et étudiés encore sous toutes les coutures ? A travers leurs intellectuels, leurs chefs, leurs sages, ailleurs que dans une dénonciation globale, hargneuse et infantile à buts politiques sinon mercantiles (Obenga 2001, Bah 1994, Wylie 1995) et des actes racistes, ont-ils eux-mêmes entrepris de connaître ce qu'ils étaient, ce qu'ils devaient à d'autres, à eux-mêmes et comment ? Nous devons tous quelque chose à quelqu'un, même s'il est parfois amer ou politique de le reconnaître/le rejeter...

Avons-nous jamais abordé les problèmes de traduction vers les autres langues, autres discours, avec leur cortège de pertes, modifications et les conséquences sur les cosmogonies, donc les pratiques des concernés ?¹⁹²

¹⁹² Pour mieux repérer les particularités des aires culturelles « tchadiques », il serait tout autant nécessaire « d'ouvrir » les connaissances dites universelles, que d'étendre aveuglément une connaissance tronquée ou parcellaire des conceptions locales (Colombel 1997 : 333).

Réussirons-nous de notre côté à passer outre au conformisme de la *nomenclature* institutionnelle évoquée plus haut (Chap. II), dont il ne faut pas oublier, dans l'Enseignement, la Recherche et l'Université, la mainmise sur les savoirs diffusés, le contrôle des carrières, l'octroi de crédits ou les publications (Amzallag 2002) ! Ce contrôle n'est pas par ailleurs encore obligatoirement planifié. Le simple partage d'une pensée collective que les sociétés, nées après la Renaissance, la Réforme puis la Révolution française (Hazard 1961) ont systématiquement enseignée et propagée, suffit à encadrer les jugements, à repérer, interdire les dissidents et à conduire l'ensemble Enseignement-Recherche jusqu'à ce morne état actuel, figé dans ses lacunes, ses rengaines et ses rentes. Il est vrai aussi qu'il est très difficile de dépasser les bornes entre lesquelles on a été éduqué. Combien de projets, expériences et carrières ainsi discrètement blâmés, oubliés, freinés, ou annihilés entre deux piles de dossiers ? Si peu que je participe à cette modernité, j'en veux rester le spectateur libre et critique. Cette modernité a des traditions, des Ecoles, des sectes et des coteries qui varient selon les pays et veulent persister dans leur être, leurs postes et leurs aîtres. Ici, notre finalité n'est pas de les décrire *in extenso* mais de les reconnaître. Encore qu'elles s'autodésignent par la même Constitution, le même succédané théorique sociologique toujours majoritaire (Wylie 1995), le vocabulaire et par les anathèmes, interdictions, manifestations, vociférations, associés à un *containment* des dissidents par commissions, comités d'attributions budgétaires, comités de lecture, présidences de congrès, contrôle des avancements et des postes d'enseignants, vis-à-vis de théories contraires ou dérangeantes (Sapp 1987 : 224, 225, 234, Johnson 1996 : 86)¹⁹³.

¹⁹³ On peut ainsi pister les mêmes et leurs alliés de comités en commissions, de colloques en « débats », de séminaires en comités de lecture, jurys d'avancement ou de recrutement.

Il semble échapper aussi à nombre de collègues archéologues, anthropologues et intellectuels médiatiques, que nos disciplines, comme les autres, ont adroitement revitalisé en Europe une séparation de castes qui divisait la science au XVII^{ème}. La distance entre le riche savant aristocrate, Sir R. Boyle comte de Cork (théoricien quoique aussi expérimentateur) devenu célèbre, et son génial technicien Hooke (l'expérimentateur-constructeur si peu connu ; Hacking 1989 : 246) ainsi que la masse des Anglais de l'époque pourrait en être l'exemple historique.

Plus tard, les scientifiques ont, après sélection, séquestré les connaissances dont la distillation pour consommation repose sur leur bon vouloir (Hilgartner 1990 : 538, notes 54, 55 ; le règne de Cuvier en paléontologie, l'héritage de C.A. Diop ou de Galilée ; cf. Serres (ed) 1997), même si parfois elles leur échappent. Ils ont en France, après 1789, réoccupé les repose-pieds des fauteuils Louis XVI, tout en professant en même temps : « *la fin des privilèges* » et la même « *croyance aristocratique* » vis-à-vis des croyances du « peuple » (Callon *et al.* 2001 : 155).

Nous avons reproduit ce clivage à travers la séparation actuelle des élites, intellectuels (les instruits, ceux qui sont « allés aux écoles ») et ce **peuple** que l'on pouvait mettre à la sauce de tous des mépris, indignations, révolutions, récupérations, massacres et à l'abri des lambris des clubs, lancer à l'assaut de collectifs à repousser, détruire, massacrer, détrousser puis singer.

Il est remarquable que majoritairement les sciences de l'homme restent rétives à toute mise en cause ou en perspective historique de leurs postulats de recherche les transformant ainsi en dogmes (qui, chez d'autres qu'eux, suscitent leur ire, désormais bouffonne...), épaulées en cela par les derniers empailleurs du Muséum, figeant d'un même mouvement, insectes et savoirs dans la résine... (*La Recherche*, Hors Série n°14, 2004). Ce conformisme serait-il une nouvelle preuve de l'ignorance/clairvoyance de nombre

de collègues quant aux fondements de leur savoir, son intérêt sociopolitique et la garantie de leur confort ?

A plus long terme, ceci rejoint le problème global, pour les pays en voie de développement comme ceux aspirant à le devenir (et sûrement aussi pour ceux qui le sont devenus à un certain prix), de la nature du savoir auquel ils ont accès ou pas. C'est le problème des connaissances dont tous disposent ou non : générales et locales lorsqu'ils sont pris dans les problèmes dits du Développement. Dans le cas ici traité, il s'agit des connaissances archéologiques obtenues selon les théories, méthodes et techniques de la recherche et des connaissances et savoirs locaux, appris, traditionnels, partisans, plus ou moins construits (Dika Akwa 1985, Bernal 1999, Obenga 2001, mes amis villageois...), etc.

Que se passe-t-il dans le cas le plus général ?

Après le succès de la modernité en Occident, on a assisté au transfert, plus ou moins massif, de connaissances et techniques de ce monde vers des mondes différents, avec toutes les contradictions du monde dominant apportant, en plus des connaissances, la Constitution qui les ordonne et les cent une théories sociopolitiques en découlant selon les besoins de ce monde, depuis le mépris et le totalitarisme le plus dur, le mercantilisme débridé, la récupération politique la plus comique, l'écologisme absolu, et le masochisme tiers-mondiste (*liberal guilt*), l'un s'associant à l'autre autant que de besoin.

Submergés par les objets modernes, depuis la physique quantique jusqu'aux fusées, au génome en passant par les lessives plus que performantes, le GPS, les modernes que nous sommes ne savent plus où donner de la tête : continuer en fermant les yeux, réclamer le retour aux traditions (mais lesquelles, la pierre taillée, le tchador, Platon, la transhumance ?) ou plus sagement, la prise en considération de ce qui marche depuis toujours : notre aptitude à fabriquer des

mondes ? L'intérêt pour ce que nous faisons vraiment, non les dénominations absolues en paires ennemies de ce que nous croyons avoir atteint : la nature, la culture, l'objet, le sujet, le local, le global, le passé, le présent, la Vérité, la Vie, etc. Ce sont les faux-dieux des modernes et comme tous les faux-dieux d'hier et d'aujourd'hui, ils mènent à l'échec (Descola & Pálsson 2002 : Introduction). Si La Science c'est du général, voyons comment non pas essayer vainement de généraliser tous les cas rencontrés mais de la jauger aux cas concernés, au local. Le global n'est jamais que du local étendu en réseaux ; les humains ne rencontrent jamais que le local, ni la nature hors toute culture et inversement. Il faut cesser de passer, sans justification, du soi-disant global ou soi-disant local. Les procédures de consensus évoquées au chap. III ont un enjeu : *que les professionnels apprennent quelque chose des profanes* (Jasanoff, citée par Callon et al. 2001 : 16).

S'il est nécessaire de poursuivre le développement, il faut le repenser. *L'expertise savante comme le volontarisme politique, lorsqu'ils prennent la forme d'un discours d'autorité, échouent à répondre aux interrogations des citoyens concernés* (Callon et al. 2001 : 49)¹⁹⁴.

Développement des hommes

Si ... *we must also learn to respect other intellectual approaches, whether they be the traditional approaches of seafarers and peasants, or approaches created by other sciences. We must learn no longer to judge the population of knowledges, practices, and cultures produced by human societies, but to interbreed with them, establishing novel communications that enable us to deal with the unprecedented demands of our era,* (Stengers & Prigogine 1997 : 56), c'est non pas par respect pour les

¹⁹⁴ ...*l'identification de l'Un et du Multiple rôde, opérée par le langage, autour de tout ce que nous disons ; c'est une chose qui n'a pas commencé d'aujourd'hui et qui ne prendra jamais fin.* (Platon, *Philebe*).

Droits de l'Homme, dont le fondement conventionnel ruine par avance toute prétention universelle, mais par prise de conscience d'une orientation pernicieuse et inégale de l'état des connaissances et des politiques qui en sortent. L'amélioration des conditions de la vie des humains (dont le Droit est l'une des expressions) viendra par surcroît...

Si nous prenons en considération l'analyse désormais connue de la fabrication des faits scientifiques (Latour 1991, 1995, Stengers 1993, etc.) et notons avec Latour, que je traduis ici que *le destin des faits gît dans les mains des derniers utilisateurs de ces faits...* (cf. Chap III § *S'en sortir*), c'est que, par conséquent, déjà, y compris chez nous, le savoir moderne-scientifisant est sans cesse contesté quelle que soit sa solidité, et ne doit sa survie qu'à la survie des collectifs le pratiquant, associés à ceux qui le soutiennent financièrement, politiquement, avec un double langage, depuis la caste des scientifiques jusqu'aux bailleurs de fonds, en passant par d'autres groupes pour le moment sans succès, alliés, « objectifs » ou non, comme on aimait dire jadis au PC...¹⁹⁵

Hors toute mainmise sur l'information, le développement par libération des savoirs et donc des échanges est à notre portée et à celle des utilisateurs. Mon cordonnier, les paysans du Diamaré au Cameroun, ceux du Dauphiné en France, les indiens Umatillas, le PDG d'Alsthom, les pêcheurs du delta du Gange, les Maoris... vont pouvoir s'inscrire au club des archéologues et au-delà, à celui des anthropologues et des historiens qui parlent d'eux avec autorité, si bien et si souvent... *The main question is not any more how to objectify closed systems, but how to account for the very diversity of the processes of objectification* (Descola & Pálsson 2002 : 12).

¹⁹⁵ Voir la pariatude de certains en recherche médicale ou pharmaceutique et leur condamnation par le collectif pharmaco-médical et voir la proscription médiatique des « incorrects ».

Il faut abolir cette séparation entre la Science, dont la force traduite en technologies reposait sur des moyens non-humains, inaccessibles, et la vie sociale édifiée par ces technologies qu'elle utilise, dont elle ignore le mode de construction et subit les effets (Latour 1991 : 150).

Pistes pour l'avenir ?

Pour nous archéologues, le discours historique est le plus proche et utilisable des discours... Sa généralisation est pertinente quant au but du développement car elle assure une possibilité de dialogue. Elle peut être à tout moment discutée et contestée, en retournant à d'autres niveaux de généralisation ou particularisation et de là, éventuellement à la publication des analyses et résultats, même à la reprise de fouilles et analyses malheureusement sur d'autres sites puisque l'archéologue détruit ce qu'il étudie... Il suffit de maintenir une circulation équilibrée, multiculturelle, multilinguistique et démocratique des informations. Il va falloir désormais non pas partir de ce que nous croyons avoir trouvé avec la sociologie moderne mais partir des produits et éléments constitutifs du social qui nous restent et que nous pourrions partiellement reconstruire à l'aide de modèles non-modernes.

Avec toutes ses interrogations, montages, listes, cartes, tableaux, juxtapositions, croquis, une synthèse comme celle de 2005 (Marliac 2006b) est un exemple du caractère fabriqué, dépareillé d'une construction qui, par ailleurs, tiendra encore de nombreuses années¹⁹⁶. Les chapitres I et II de cette synthèse en sont l'image classique où l'on articule ensemble au mieux, sur la base d'un savoir acquis et reconnu, toute une série de « faits » pour en construire un autre : une définition des sites pré-acheuléens, acheuléens, post-

¹⁹⁶ Etant donné le retrait de l'archéologie française d'Afrique subsaharienne et l'incompréhension face au « culturel » si mal nommé.

acheuléens, des sites néolithiques, du « néolithique », dans les limites des connaissances, plus ou moins « dures » acquises. C'est un jeu de « Meccano ».

Il est aussi l'exemple très partiel d'une mise en discours pour le public où, peu à peu, s'efface le détail des constructions (mensurations, typologies des poteries, détails uniques, stratigraphies différentes...), des fabrications (UC, TC, familles), pour un regroupement à un niveau accessible, celui des cultures ou des civilisations. La tâche de porte-parole de l'archéologue a été poursuivie jusqu'à la perception historique de son travail mais si j'ai parlé pour tous ces objets faits de mains d'hommes, ai-je traduit ou trahi ?¹⁹⁷ *Parler au nom d'êtres abstraits est certes difficile, mais l'est pourtant moins que d'être à la fois le porte-parole de ces entités abstraites et celui d' [interlocuteurs (modifié par moi A. M.)] singuliers : le travail de légitimation de la montée en généralité doit être en permanence recommencé* (Callon et al. 2001 : 221, note 1). Si je pars d'une entité nouvelle que le travail de laboratoire (microcosme) a créée : la TC par exemple, comment vais-je la faire passer dans le macrocosme ? Comment justifier de même que je passe de [TC2 + TC6] au [Salakien] défini plus vaguement (Marliac 2006b, Chap. IV § *Les civilisations postnéolithiques*) ?

La traduction par la figure médiatrice modifie toujours ce qui est traduit (Hennion & Latour 1993 : 22). L'individu se retrouve-t-il dans les détails ou dans les niveaux de généralités ? Voire les deux ? Pour un Français, quel sera son Clovis ? *Rex Francorum* baptisé, administrateur romain de la Belgique Seconde, déclaré en 508, consul, Auguste, clarissime et revêtu des regalia impériaux envoyés par Anastase Empereur d'Orient, ou premier souverain catholique,

¹⁹⁷ M'exclamant « *You are not wood, you are not stones, but men* » (Shakespeare, *Jules César*, Acte III), j'ai fait les deux.

laïcisant l'Etat en séparant les pouvoirs religieux et civils au Concile d'Orléans en 511 (Nicolet 2003) ? Ou Clovis tel que défini dans tous les détails possibles, Clovis selon telle ou telle généralisation ou tel ou tel trait ? La définition « scientifique » de Clovis est celle qui mobiliserait en un point plus de moyens (discutables) que toute autre définition (la vulgarisation opérant dans l'autre sens) mais que sont les autres définitions et qui les fournit ? Clovis joue-t-il le rôle historique que certains donnent aux gravures préhistoriques de Blombos en Afrique du Sud, à « l'Homme de Toumaï » au Tchad et à Shaka, grand chef zoulou ?

Les rêves des hommes constituent une partie de leur histoire et ils expliquent beaucoup de leurs actes, dit Marjorie Reeves citée par J. Delumeau (2001). Mais alors, comme l'écrit spontanément et si justement la collégienne américaine Caitlin Rae Feeney (2002) comme en écho à McGaffey (1991) :

who owns history ?

Who owns history ?

Comment retrouver et parler à *mes* « ethnies », les villageois du Diamaré, du Mandara, de la Haute-Bénoué, des confins de l'Adamaoua, montagnards et nomades ? Et à ces cavaliers, ces pasteurs, ces pêcheurs et piroguiers, ces cultivateurs, ces camionneurs, ces guerriers, ces marchands, artisans et potières qui fabriquent ce pays ? A ces tribus (Wright 1999) et leurs chefs ? Aux *lamidos* et leurs cours ? Puisque nous les respectons, faut-il nous appliquer à nous-mêmes la contrainte leibnizienne¹⁹⁸, dirigée d'abord vers la philosophie et rappelée par Stengers (1993 : 24), *de ne pas renverser les sentiments établis* ? Comment va-t-on choisir entre les diverses options où nous sommes parvenus dans notre prise en considération de [l'objet] entre le savoir scientifique et les autres (Mol 2004) ?

Puisque les généralités figées que le savoir archéologique accumule ne sauraient rendre compte des particularités auxquelles nous avons affaire, peut-être faut-il retourner le problème de la montée en généralité (Callon *et al.* 2001 : 221) et envisager la descente en particularité qui consisterait à prendre en compte - et rendre compte - de tous les paliers qui furent nécessaires à la montée en généralité, de ne pas les escamoter ; afin d'être informé à tout moment pour chacun des pertes et modifications inévitables subies. Racontons donc l'histoire des constructions plutôt que de les dénoncer, oubliant que si elles sont déconstructibles c'est qu'elles furent constructibles selon tout un appareillage idéal et matériel.

Les passés habitent aussi les savanes assoiffées du mois de mai, la Bénoué claire dans ses roches, les villages des Hautes Terres et les pâturages venteux des Monts de Poli. Et ces lieux, ces temps, en cours d'alignement, certains déjà emportés par les crues, rasés par les

¹⁹⁸ Et corroborée en quelque sorte par A.N. Whitehead (cité par I. Stengers 1993 : 91).

bulldozers, rabotés par le bétail, sont désormais bitumés, traversés d'oléoducs, grillagés de lignes électriques ou téléphoniques, parcourus de transistors, semés d'émetteurs métalliques hauts perchés, de taxis de brousse, de chercheurs et ingénieurs et enfin, de touristes... Même les lions de la Haute-Bénoué, cherchant les grands élans de Derby aujourd'hui quasi disparus, auront des colliers émetteurs !

Les peuples qui fabriquèrent ces paysages jadis, ceux comme les Peuls qui les colonisèrent au XIX^{ème} siècle, ces peuples dont les corps gisent désormais sous les pieds des vivants, qu'en reste-t-il ? Quels mots les vivants auront-ils pour ces ombres, ces rêves et ces souvenirs ? Pourquoi leur demander de rejeter leurs ancêtres puisqu'ils sont là dans les objets que nous récupérons, protégeons, restaurons ? Pourquoi en même temps les persuader de protéger tous les témoins de leurs passés, inclination parfaitement moderne ? Nos campagnes et nos villes françaises ont regorgé de châteaux, églises, villages... détruits depuis, brûlés, rasés par nos ancêtres et leurs guerres puis les révolutions. Voire pour affaiblir tel féodal, punir telle ville lors de guerres civiles... ou quelques fois simplement pour reconstruire différemment. Combien d'anciens édifices ont détruit Louis XIII à La Rochelle au XVII^{ème} siècle, puis le Baron Hausmann à Paris au XIX^{ème} siècle ?

Les villageois français qui restaurent aujourd'hui avec soin, poursuivent sous d'autres principes modernes (patrimoine), une pratique millénaire où le passé est toujours présent dans des natures-cultures construites, comme il l'est dans leurs coeurs et leurs mémoires. A l'inverse des modernes qui *veulent tout garder, tout dater parce qu'ils pensent avoir rompu définitivement avec leur passé* (Latour 1991 : 93), ils repêchent, relancent, sans problème, sans mots, sans discours, différents objets laissés par un passé immémorial qui parle toujours. Au supermarché de la modernité qui a vidé telle modeste église, ils opposent sans discours ou provocation, leur constance à carillonner les vêpres. Comme mes villageois du Sahel soudanien,

qu'ils disent des contes, dansent, chantent, tissent le *gabak*, parlent des royaumes ou qu'ils rebâtissent une case-obus Mousgoum (Seignobos *et al.* 2004), ou un saré¹⁹⁹ guidar ancien, ses dépendances, sa cuisine, la case du boeuf, les toits, les poteries faïtières, les greniers, les cours, les *danki*...

L'avenir du Développement ne gît pas dans le recouvrement de la planète par les produits intellectuels ou matériels des maîtres actuels de l'Occident mais dans le choix que nous ferons, tous ensemble, entre :

- un échange des savoirs-connaissances entre les peuples, où le producteur majeur d'objets intellectuels ou matériels, ce même Occident, réfléchira aux raisons et formes de sa production et, si nécessaire, en changera ;
- la continuation de cet échange inégal « au nom de La Science », échange dont on ressent déjà les conséquences socio-économiques néfastes et dont on devine l'objectif totalitaire.

Le transfert des connaissances et des technologies, associées sous le nom de Développement pour que les dernières allègent les problèmes, doit être pesé de façon à ce que les peuples, africains en ce qui nous concerne, ne soient pas, comme d'autres déjà, entraînés à disparaître, dépersonnalisés et comme nous, finalement avalés par le « mirage scientifique », ses valets et ses *traders*.

Que restera-t-il des peuples, richesse de la planète, quand ils n'auront plus d'Histoire que celle éditée par le Big Brother intello-scientifique ? Se verront-ils livrés au désespoir de foules consommatrices, aux mondialismes variés ? Ou privés comme d'autres par la puissance d'un magazine américain, ou par des financements discrets (Hillard 2002), de quinze siècles d'Histoire, de leurs cathédrales et de quarante rois, bref de toute connaissance et reconnaissance (Taylor 1970) ? Et pour quelles raisons ?

¹⁹⁹ Du peul (*saare*) : enclos familial complet. Terme étendu à toute la région. Danki, du peul *danki* : pare-soleil, auvent - souvent installé devant la case.

Le problème posé à l'archéologie, exploitée pour faire de l'Histoire, fabriquer des histoires, aboutit au constat que le passage d'un discours « scientifique » à un (ou des) discours « naturels », n'est ni anodin, ni libre de censures, auto-censures, ni à l'abri de traitements partiels et partiels dont procèdent ces fameux débats médiatiques, aux titres aussi prometteurs que leur vide. Le problème est de l'affronter en utilisant des principes supérieurs, éthiques, associés aux principes des sciences permettant des choix de société.

En l'occurrence, je n'y vois aucune contradiction tant il est avéré, surtout dans un monde moderne qui se croit libre, que le rejet de toute transcendance sonne la disparition de l'Homme.

Bibliographie

Abréviations utilisées dans les références (en italiques les revues)

- AA : *American Anthropologist* (E.-U.)
AAR : *The African Archaeological Review*
ACCT : Agence de Coopération Culturelle et Technique, devenue AUF, Agence Universitaire de la Francophonie (Paris)
ADPF : Agence pour la Diffusion de la Pensée Française
APDCA : Association pour la promotion et la diffusion des connaissances
BAR : *British Archaeological Reports* (E.-U.)
CA : *Current Anthropology* (E.-U.)
CEA : *Cahiers d'Etudes Africaines* (Paris)
CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique (Paris)
CRA-CNRS : Centre de Recherches Archéologiques du CNRS (Valbonne, France)
CRA : Centre de Recherches Africaines de l'Université de Paris I (Paris)
CRIAA : Centre de Recherches Interdisciplinaires d'Archéologie Analytique (Université de Bordeaux II)
CUP : Cambridge University Press (G.-B.)
HA : *History in Africa* (E.-U.)
IRD : Institut de Recherche pour le Développement (ex- ORSTOM)
IUED : Institut Universitaire d'Etudes pour le Développement (Genève, Suisse)
JAA : *Journal of Anthropological Archaeology* (Univ. of Michigan, E.-U.)
JAH : *Journal of African History* (G.-B.)
JAMT : *Journal of Archaeological Method and Theory* (E.-U.)
JAR : *Journal of Archaeological research* (E.-U.)

- JAnth.R : *Journal of Anthropological Research* (Univ. New Mexico, E.-U.)
- JSA : *Journal de la Société des Africanistes* (Paris)
- MSH : Maison des Sciences de l'Homme (Paris)
- NSS : *Natures, Sciences, Sociétés* (Paris)
- ORSTOM : Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer ; (1982) Office de la recherche scientifique pour le développement en coopération, devenu en 1998 Institut de Recherche pour le Développement avec le sigle IRD
- OUP : Oxford University Press (G.-B.)
- PUF : Presses Universitaires de France (Paris)
- SSS : *Social Studies of Science*, SAGE (Londres)
- UISPP : Union Internationale des Sciences Pré et Protohistoriques
- WAC : World Archaeological Congress
- Ms. : manuscrit

Références bibliographiques

- ABEGA S.C., 1997 – La femme mafa et l'arbre. In *L'homme et le milieu végétal dans le bassin du lac Tchad*, Coll. Intern. Mega-Tchad, 18-20 septembre 1991, Sèvres. ORSTOM *Colloques & Séminaires* : 171-185.
- ADLER A., 1981 – Le royaume moundang de Léré au XIX^{ème} siècle. In TARDITS C. (ed) : 101-112.
- AGIER M. (ed), 1997 – *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain*. Jean-Michel Place, Paris.
- ALBERT B., 2003 – Anthropologie et recherche biomédicale : le cas yanomami (Venezuela et Brésil). In *L'éthique médicale dans les pays en développement*. IRD-L'Aube Paris, *Autrepart*, n°28 : 125-146.
- AMATO Isabel, 1997 – *Raden Ayou, la révolte du nénuphar*. Kailash, Paris.
- AMBLARD S. & QUECHON G., 1994 – L'Agriculture néolithique au Sahara méridional : faits, théories et contradictions. In AUMASSIP G. (ed) : 161-170.

- AMSELLE J.L. & M'BOKOLO E. (eds), 1999 – *Au coeur de l'ethnie*. La Découverte (2^{ème} ed.), Paris.
- AMZALLAG N.B., 2002 – *La raison malmenée*. Editions du CNRS, Paris.
- ANDERSON B., 1991 [1983] – *Imagined communities*. Verso, London.
- ANTHONY D.W., 1990 – Migration in Archaeology: The Baby and the Bathwater. *AA* 92 : 895- 914.
- ASAD T., 1993 – *Genealogies of religion: Discipline and reasons of Power in Christianity and Islam*. Johns Hopkins Univ. Press, Baltimore, E.-U.
- ASPINALL A., 1986 – Hard science: too hard for archaeology? In BINTLIFF J.L. & GAFFNEY C.F. (eds) *Archaeology at the interface*. *BAR Intern. Series* 300 : 130-132.
- AUDOUBE F., 1999 – New advances in French prehistory. *Antiquity* 73 : 167-175.
- AUDOUBE F. & LEROI-GOURHAN A., 1981 – France: a continental insularity. *World Archaeology* 13, n°2 : 170-189.
- AUDOUBE F. & PERLES C. (eds), 1980 – Dossier « L'ethnoarchéologie ». *Les Nouvelles de l'Archéologie* n°4.
- AUMASSIP G. (ed), 1994 – *Milieux, hommes et techniques du Sahara préhistorique*. L'Harmattan, Paris.
- AUTHIER M., 1997 – Archimède : le canon du savant. In SERRES (ed) 1997 : 155-197.
- BACHELARD G., 1951 – *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*. PUF, Paris.
- BACHELARD G., 1987 [1953] – *Le matérialisme rationnel*. PUF, Paris.
- BAH T.M., 1994 – Le rôle de l'histoire dans les sciences sociales en Afrique : passé, présent et futur. *Africa Development*, XIX, 1 : 17-27.
- BARBERY J. & GAVAUD M., 1980 – *Carte pédologique du Nord-Cameroun : feuille Bogo-Pouss à 1/100 000*. Notice n°88. ORSTOM, Paris.
- BARBOUR I.G., 2005 – *Quand la science rencontre la religion*. Editions du Rocher, Paris.
- BARNARD A. & SPENCER J. (eds), 2001 [1996] – *Encyclopedia of social and cultural anthropology*. Routledge, London.
- BARLEY N., 2001 – *Un anthropologue en déroute*. Payot, Paris.
- BARLOEWEN C. von, 2001 – La culture, facteur de la Realpolitik. *Le Monde Diplomatique* n°72 : 22-23.

- BARRELET M.Th. & GARDIN J.C., 1986 – *A propos des interprétations archéologiques de la poterie : questions ouvertes*. Recherches sur les Civilisations, Mémoire 64, Paris.
- BARRETEAU D., 1987 – Un essai de classification lexicostatistique des langues de la famille tchadique parlées au Cameroun. In *Langues et cultures dans le bassin du lac Tchad*. Paris, 1984. ORSTOM *Colloques & Séminaires* : 43-77.
- BASSETT Th., 2003 – Dangerous pursuits: hunter associations (*donzo ton*) and national politics in Côte d'Ivoire. *Africa* 73, 1 : 1-30.
- BAYART J.F., 1996 – *L'illusion identitaire*. Fayard, Paris.
- BEAUNE S. de, 2004 – The invention of Technology. *CA* 45, 2 : 139-162.
- BENEÏ V., 1998 – Régime de scientificité ou « régime de vulgarisation ». Notes critiques. *Gradhiva* 23 : 127-133.
- BENOIST A. de, 2004 – La faillite de l'individualisme moderne. Problématique du discours identitaire. *Éléments* 113 : 33-47.
- BENSAUDE-VINCENT B., 2000 – *L'opinion publique et la science. A chacun son ignorance*. Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- BERNAL M., 1999 [1991] – *Black Athena II*. PUF, Paris
- BERNBECK R. & POLLOCK S., 1996 – Ayodhya, Archaeology, and Identity. *CA* 37, Suppl. Feb. : 138-142.
- BINFORD L.R., 1983 – *Working at Archaeology*. Academic Press, New York.
- BINTLIFF J., 1991 – Post-modernism, rhetoric and scholasticism at TAG: the current state of British archaeological theory. *Antiquity* 65 : 274- 278.
- BOCOUM H. (ed), 2002 – *Aux origines de la métallurgie du fer en Afrique*. Editions UNESCO.
- BOËDA E., 1997 – *Technogenèse des systèmes de production lithique des industries du paléolithique inférieur et moyen en Europe occidentale et au Proche-Orient*. Ms. Thèse, Université de Paris-X-Nanterre.
- BOLTANSKI L. & THEVENOT L., 1991 – *De la justification. Les économies de la grandeur*. Gallimard, Paris.
- BONTE P. & IZARD M. (eds), 1991 – *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. PUF, Paris.
- BOURDIEU P., 1972 – *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Droz, Genève.
- BOWKER G., 1997 – Les origines de l'uniformitarisme de Lyell : pour une nouvelle géologie. In SERRES (ed) 1997 : 575-602.

BRANTENBERG T., 1999 – Paradise lost. Anthropological and indigenous knowledge. In HOLTEDAHL *et al.* 1999 : 255-285.

BREZILLON M., 1968 [1971, 1983] – *La dénomination des objets de pierre taillée*. CNRS, Paris.

BROWN S.D. & CAPDEVILA Rose, 2004 – *Perpetuum mobile: substance, force and the sociology of translation*. In LAW & HASSARD (eds) : 26-50.

BRUCKNER P., 1983 – *Le sanglot de l'homme blanc*. Seuil, Paris.

BRUNET M., BEAUVILAIN A., COPPENS Y., HEINTZ E., MOUTAYE Alhaji H.E., PILBEAM D., 1995 – The first australopithecine 2 500 km west of the Rift valley (Chad). *Nature* 378 : 273-274.

BRUNET M., GUY F., PILBEAM D., MACKAYE H.T., LIKLUS A., AHOUNTA D., BEAUVILAIN A., BLONDEL C., BOCHERENS H., BOISSERIE J.C., De BONIS L., COPPENS Y., DEJAX J., DENYS C., DURINGER Ph., ELSENMANN V., FANONE G., FRONTY P., GERAADS D., LEHMANN T., LIHOREAU F., LOUCHART A., MAHAMAT A., MERCERON G., MOUCHELIN G., OTERO O., CAMPOMANES P.P., PONCE DE LEON M., RAGE J.C., SAPANET M., SCHUSTER M., SUDRE J., TASSY P., VALENTIN X., VIGNAUD P., VIRIOT L., ZAZZO A., ZOLLIKOFER C., 2002 – A new hominid from the Upper Miocene of Chad, Central Africa. *Nature* 418 : 145-151.

BULMER R., 1967 – Why cassowary not a Bird? A problem of zoological taxonomy among the Karam. *Man* 2 : 5-25.

CALLON M. & LATOUR B. (eds), 1990 – *La science telle qu'elle se fait*. La Découverte, Paris.

CALLON M., LASCOUMES P. & BARTHE Y., 2001 – *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Seuil, Paris.

CAMPS G., 1968 – *Amekni, néolithique ancien du Hoggar*. Mémoires du CRAPE (Alger) X. Arts et Métiers Graphiques, Paris.

CARPENTIER R. & CLIGNET R., 1998 – *Du temps pour les sciences sociales*. L'Harmattan, Paris.

CAYRAC-BLANCHARD F., DOVERT S., DURAND F. (eds), 2000 – *Indonésie. Un demi-siècle de construction nationale*. L'Harmattan, Paris.

CHALMERS A., 1987 – *Qu'est-ce que la science ?* La Découverte, Paris.

CHATEAURAYNAUD F., 1991 – Forces et faiblesses de la nouvelle anthropologie des sciences. *Critique* 529-538 : 459-478.

- CHATTERS J., 2000 – The recovery and first analysis of an Early Holocene human skeleton from Kennewick, Washington. *American Antiquity* 65 : 291-316.
- CHARLES D.K., 1992 – Shading the Past: Models in Archaeology. *AA* 94, 4 : 905-925.
- CHERTOK L. & STENGERS I., 1989 – *Le Coeur et la Raison*. Payot, Paris.
- CHILDE V.G., 1925 – *The dawn of European Civilisation*. Kegan Paul, London.
- CLARKE D.L., 1968 – *Analytical Archaeology*. Methuen and Co, Londres.
- CLAVERIE E., 2003 – *Les Guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*. Gallimard, Paris.
- CLEUZIUS., COUDART A., DEMOULE J.P. & SCHNAPPA, 1991 – The use of theory in French archaeology. In HODDER I. (ed) 1991 : 91-128.
- CLIGNET R., 2002 – La valorisation du passé et du futur dans les représentations et les pratiques juridiques américaines. *Droit & Cultures* 43, n°1 : 15- 34.
- COHEN C., 2001 – Les « mythes » du chaînon manquant. In COPPENS (ed) 2001 : 115-130.
- COLLINS H., 1985 – *Changing order. Replication and Induction*. Sage, Londres.
- COLOMBEL V. de, 1997 – L'eau dans les Monts Mandara. In *L'homme et l'eau dans le bassin du lac Tchad*, JUNGRATHMAYR H., BARRETEAU D. & UWE SEIBERT (eds), Coll. Intern. Méga-Tchad, 13-14 mai 1993, Frankfurt, J.W. Goethe Universität. ORSTOM *Colloques & Séminaires* : 315-334.
- COPPENS Y. (ed), 2001 – *Origine de l'Homme : réalité, mythe, mode*. Ed. Artcom', Paris.
- COUDART A., 1992 – Sur l'analogie ethnographique et l'ethnoarchéologie et sur l'histoire des rapports entre archéologie et ethnologie. In GARANGER J. (ed) 1992 : 248-263.
- COUPEZ A., 1974 – Magie et idéologie face à l'Histoire du Rwanda. *Culture et Développement* : 135-147.
- COURBIN P., 1982 – *Qu'est-ce que l'archéologie ?* Payot, Paris
- CRUBEZY E. & BRAGA J., 2003 – *Homo sapiens* prend de l'âge. *La Recherche* 368 : 30-35.

- DASTON Lorraine, 1992 – Objectivity and the escape from perspective. *SSS* 22 : 597-618.
- DAVID N., 1992 – Integrating Ethnoarchaeology : A Subtle Realist Perspective. *JAA* 1,1 : 330-359.
- DAVID N. & STERNER J. (eds), 1992 – *An African commitment: Papers in honour of Peter Lewis Shinnie*, Univ. of Calgary Press, Canada.
- DAVID N., STERNER J., GAVUA K., 1988 – Why pots are decorated? *CA* 29, n°3 : 365-389.
- DAVID N., GAVUA K., McEACHERN S., STERNER J., 1991 – Ethnicity and material culture in North Cameroon. *Canadian Journal of Archaeology* 15 : 171-177.
- DAVID N. & KRAMER C., 2001 – *Ethnoarchaeology in action*. CUP.
- DAVIES D., 2002 – *Anthropology and Theology*. Berg, Oxford.
- DELUMEAU J., 2001 – Nostalgie du paradis terrestre et culpabilité héréditaire. In COPPENS (ed) : 13-24.
- DESCOLA P., 1986 – *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. MSH, Paris.
- DESCOLA P., 1994 – Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarì ? Généalogie des objets et Anthropologie de l'objectivation. In LATOUR & LEMONNIER (eds) : 329-344.
- DESCOLA P., 2005 – *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.
- DESCOLA P. & PÁLSSON G. (eds), 2002 [1996, 1999] – *Nature and Society. Anthropological Perspectives*. Routledge, London.
- DEVISSE J. (ed), 1981 – L'archéologie en Afrique. In *Recherche, Pédagogie et Culture*, vol. IX, n°55.
- DEVISSE J. 1985 – Archéologie et apartheid. *Encyclopedia Universalis de l'Archéologie Mondiale*, Paris : 320-321.
- DIETLER M., 1996 – Archaeology. In BARNARD & SPENCER (eds) : 45-51.
- DIKA AKWA, 1985 – *Les descendants des pharaons à travers l'Afrique*. Osiris-Publisud, Paris.
- DIOP C.A., 1979 [1954] – *Nations nègres et culture*. Présence Africaine, Paris.
- DOBRES M.A. & HOFFMAN C.R., 1994 – Social agency and the dynamics of prehistoric technology. *JAMT* 1, n°3 : 211-258.

- DOZON J.P., 1999 – Les Bétés : une création coloniale. In AMSELLE & M'BOKOLO (eds) 1999 : 49-85.
- DOZON J.P., 2003 – Un lien si singulier. IRD Paris, *Sciences au Sud* 22 : 1 et 16.
- DUMONT J., 2002 – *L'Eglise au risque de l'histoire*. Editions de Paris, Paris.
- DUNNELL R.C., 1971 – *Systematics in prehistory*. The Free Press. New York.
- DUNNELL R.C., 1980 – Evolutionary theory and archaeology. In SCHIFFER M.B. (ed) 1980 *Advances in Archaeological Method and Theory*, vol. 3, Academic Press : 35-99.
- DUNNELL R.C., 1982 – Science, social science, and common sense: the agonizing dilemma of modern archaeology. *JAnth.R* 38, 1 : 1-25.
- DUVAL M., 2004 – La « secte », un tabou de la recherche ethnologique. *La Recherche*, Hors-Série n°14 : 78-81.
- ELA J.M., 1999 – Le rôle du savoir dans le développement. Agriculteurs et éleveurs au Nord-Cameroun. In HOLTEDAHL *et al.* 1999 : 433- 458.
- ETHNOARCHEOLOGIE, 1992 – *Justification, problèmes, limites*. CRA-APDCA, Juan-les-Pins, France.
- FABIAN J., 1983 – *Time and the Other*. Columbia Univ. Press (E.-U.).
- FAUVELLE-AYMAR F.X., 2000 – Cheikh Anta Diop ou l'africaniste malgré lui. In FAUVELLE-AYMAR *et al.* : 27-46.
- FAUVELLE-AYMAR F.X., CHRETIEN J.P., PERROT C.H. (eds), 2000 – *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Egypte et Amérique*. Karthala, Paris.
- FEBVRE L., 1968 [1945] – *Un destin, Martin Luther*. PUF, Paris.
- FEENEY C.R., 2002 – *Who owns history. The dilemma of Kennewick Man*. >www.kennewick-man.com/essays/feeney.html<.
- FEYERABEND P., 1975 – *Against method*. New Left Books, Londres. [1979 *Contre la méthode*, Seuil, Paris].
- FRIEDMAN J., 1992 – The Past in the Future: History and the politics of Identity. *AA*. 94 (4) : 837-859.
- FROMENT A., 1991 – Origine et évolution de l'homme dans la pensée de Cheikh Anta Diop : une analyse critique. *CEA*, XXXI, 121-122 : 29-64.
- FROMENT A., 1996 – Science et conscience : le combat ambigu de Cheikh Anta Diop. In R. WAAST (ed) *Les sciences Hors d'Occident au XX^{ème} siècle*, ORSTOM-UNESCO, ORSTOM Paris, vol. 2 : 321-341.

- FURET F., 1978 – *Penser la Révolution française*. Gallimard, Paris.
- FURNARI P.P.A., 1999 – Historical Archaeology from a World perspective. *In* Historical Archaeology. Back from the Edge. *One World Archaeology* 31. Routledge, London : 37-66.
- The Future of African Archaeology, 1996 – *AAR* 13, 1.
- GALLAY A., 1986 – *L'archéologie demain*. Belfond, Paris.
- GALLAY A., HUYSECOM E., 1989 – *Ethnoarchéologie africaine*. Document n°14 du Dpt. d'Anthropologie de l'Université de Genève.
- GALLAY A., AUDOUZE F. & ROUX V., 1992 – Questions pour un colloque. *In* *Ethnoarchéologie* 1992, CRA-APDCA, Juan-les-Pins, France : 13-14.
- GANESH M.S., HAZARI RABINDRA T., RATNAGAR S., 2003 – Babri Masjid and Archaeology: Archaeological evidence as legal testimony. « *Rewriting History* » Seminar, February 2003, n°522. >www.india-seminar.com/2003/522.htm<.
- GARANGER J. (ed), 1992 – *La préhistoire dans le Monde*. PUF, Paris.
- GARDIN J.C., 1976 – *Code pour l'analyse des formes de poteries*. CNRS, Paris.
- GARDIN J.C., 1979 – *Une archéologie théorique*. Hachette, Paris.
- GARDIN J.C., 1982 – Préface au dossier « L'ethnoarchéologie. Etat de la question ». *Lettre d'information archéologique orientale* 5 : 5-8.
- GAUTHIER J.G., 1979 – *Archéologie du pays Fali*. Editions du CNRS, Paris.
- GAUTHIER J.G., 1986 – Recherches sur l'identité ethnique des Fali du Nord-Cameroun : contribution de l'archéologie. *In* Ier Symp. Intern. *Archéologie africaine et sciences de la nature appliquées à l'archéologie*, Bordeaux 1983, ACCT/CNRS/CRIAA : 519-534.
- GEERTZ C., 1965 – The impact of the concept of culture on the concept of man. *In* PLATT J.R. (ed) *New views on the nature of man*. Univ. of Chicago Press : 93-118.
- GERARD B., 1995 – Une archéologie pour quoi faire ? *In* MARLIAC A. (ed) 1995b : 277-302.
- GESCHIERE P., 2001 – Regard académique, sorcellerie et schizophrénie. *Annales EHESS* 56, n°3 : 643-649.
- GILL G.W., 2000 – Does race exist? A proponent's perspective. Nova Online. >www.kennewick-man.com<.

- GINZBURG C., 1980 – *Signes, Traces, Pistes*. Le Débat n°6, Paris.
- GIRARD R., 1972 – *La Violence et le Sacré*. Gallimard, Paris
- GIRARD R., 1978 – *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Grasset, Paris.
- GIRARD R., 1999 – *Je vois Satan tomber comme l'éclair*. Grasset, Paris.
- GIRARD R., 2002 – *La voix méconnue du réel*. Grasset, Paris.
- GIRARD R., 2004 – *Les origines de la culture*. Desclée de Brouwers, Paris.
- GODELIER M., 1984 – *L'idéal et le réel*. Fayard, Paris.
- GODARD O., 1998 – Débat autour du principe de précaution. *NSS* 6, n°1 : 41-45.
- GONZALES-JOSE R. *et al.*, 2003 – Craniometric Evidence for Palaeoamerican Survival in Baja California. *Nature* 425 : 62-65.
- GOSELAIN O., 2002 – *Poteries du Cameroun méridional. Styles techniques et rapports à l'identité*. CRA-CNRS, Monographie 26.
- GOULD S.J., 1987 – Darwinism defined: the difference between fact and theory. *Discover* 8 : 64-70.
- GRIAULE M. & LEBEUF J.P., 1948 – Fouilles dans la région du Tchad I. *JSA* XVIII Fasc. 1.
- GRIAULE M. & LEBEUF J.P., 1950 – Fouilles dans la région du Tchad II. *JSA* XX Fasc. 1.
- GRIAULE M. & LEBEUF J.P., 1951 – Fouilles dans la région du Tchad III. *JSA* XXI Fasc. 1.
- GRIVEL J., 2004 – *La préhistoire chahutée. Glozel (1924-1941)*. L'Harmattan, Paris.
- GUHA R., 1981 – *A rule of property for Bengali*. Orient-Longman, Delhi.
- GUHA-THAKURTA TAPATI, 2003 – Archaeology and the Monument: an embattled site of history and memory in contemporary India. In NELSON R.S. & OLIN M. (eds) *Monuments and Memory, made an unmade*. Univ. of Chicago Press.
- GULLICK J.M., 1988 – *Indigenous political systems of Western Malaya*. London School of Econom. Monographs on social anthropology 17. Athlone Press.
- HACKING I., 1989 – *Concevoir et expérimenter*. Ch. Bourgois, Paris.

- HAGENBUCHER-SACRIPANTI F., 1994 – *Représentations du SIDA et médecines traditionnelles dans la région de Pointe-Noire (Congo)*. ORSTOM Etudes & Thèses, Paris.
- HALL M., 1990 – Hidden history: Iron Age archaeology in Southern Africa. In ROBERTSHAW (ed) 1990 : 59-77.
- HANSON F.A., 1997 – Empirical Anthropology: postmodernism and the invention of Tradition. In MAUZÉ (ed) 1997 : 195-214.
- HASSAN F.A. 1995 – The World Archaeological Congress in India: politicizing the past. *Antiquity* 69 : 874-877.
- HASSAN F.A., 1999 – African archaeology: the call of the future. *African Affairs* 98 : 393-406.
- HAZARD P., 1961 – *La crise de la conscience européenne*. Fayard, Paris.
- HENIGE D.P., 1974 – *The chronology of oral tradition: a quest for a chimera*. Oxford Clarendon Press.
- HENNION A. & LATOUR B., 1993 – Objet d'art, objet de science. Note sur les limites de l'anti-fétichisme. *Sociologie de l'Art* 6 : 7-24.
- HENRY M., 2002 – *Paroles du Christ*. Seuil, Paris.
- HILGARTNER S., 1990 – The dominant view of popularization: conceptual problems, political uses. *SSS* 20 : 519-539.
- HILLARD P., 2002 – *Minorités et régionalismes. Enquête sur le plan allemand qui va bouleverser l'Europe*. Fr-Xavier de Guibert Ed., Paris.
- HOBART M. (ed), 1993 [1995, 1997] – *An anthropological critique of Development*. Routledge, London.
- HOBART M., 1993 – The growth of ignorance? In HOBART (ed) 1993 *An anthropological critique of Development* : 1-30.
- HOCART A.M., 1978 – *Rois et courtisans*. Seuil, Paris.
- HODDER I. (ed), 1991 – *Archaeological Theory in Europe*. Routledge, Londres.
- HODDER I. (ed), 1999 [1991] – *Reading the Past*. CUP.
- HOLL A., 1988 – *Houlouf 1. Archéologie des sociétés protohistoriques au Nord-Cameroun*. BAR Intern. Series 456.
- HOLL A., 1990 – Variabilité mortuaire et transformations culturelles dans la plaine péritchadienne. In *Relations interethniques et culture matérielle dans le bassin du lac Tchad*. Comm. au IIIe Coll. Intern. Méga-Tchad, Paris, Sept. 1986. ORSTOM *Colloques & séminaires* : 13-31.

- HOLL A., 1995 – African history: past, present and future. In SCHMIDT P.R. & PATTERSON T.C. (eds) *Making alternative histories. The practice of archaeology and history in non-western settings*. School of American Research Press, Santa Fe : 183-211.
- HOLL A., 2002 – *The land of Houlouf. Genesis of a chadic polity 1900 BC-AD 1800*. Memoirs of the Museum of Anthropology, Univ. of Michigan 35.
- HOLTEDAHL L., GERRARD S., NJEUMA M.Z. & BOUTRAIS J. (eds), 1999 – *Le pouvoir du savoir de l'Arctique aux Tropiques*. Karthala, Paris.
- HORTON R., 1982 – Tradition and modernity revisited. In Martin HOLLIS & Steven LUKES (eds) 1982 *Rationality and Relativism*. Basil Blackwell. Oxford : 201-260.
- HORTON R., 1990 – La pensée traditionnelle africaine et la science occidentale ; tradition et modernité revisitée. In *La Pensée métrisse. Croyances africaines et rationalité occidentale. Cahiers de l'YUED* (PUF) : 45-68 et 69-126.
- HOWE S., 1998 – *Afrocentrism: mythical pasts and imagined homes*. Verso, London.
- HOWE S., 2000 – L'Afrique comme sublime objet de l'idéologie. In FAUVELLE-AYMAR *et al.* 2000 : 295-316.
- HUDSON C., 1973 – The historical approach in Anthropology. In HONIGMANN J.J. (ed) *Handbook of social and cultural anthropology*, Rand McNally and Cy, Chicago : 111- 141.
- INGOLD T., 2002 – The optimal forager and economic man. In DESCOLA & PÁLSSON (eds) 2002 : 25-44.
- JAMARD J.L., 1996 – Darwin, l'encyclopédisme et l'anthropologie. A propos du *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*. In *Techniques & culture* 28 : 219-227
- JEAN-PAUL II, S.s., 2005 – *Mémoire et Identité*. Flammarion, Paris.
- JOHNSON P.E., 1996 – *Le Darwinisme en question*. Ed. Exergue, Chambéry (France).
- JOULIAN F., 1994 – Peut-on parler d'un système technique chimpanzé ? In LATOUR & LEMONNIER (eds) 1994 : 45-64.
- JOURNET N., 1999 – Entretien avec Clifford Geertz. *Sciences Humaines* 98 : 39-40.
- JUILLERAT B., 1981 – Eléments d'ethno-histoire des Muktele et du Mandara septentrional. In TARDITS C. (ed) 1981 : 205-208.

KELLY J.D., 1999 – Time and the global: against the homogeneous, empty communities in contemporary social theory. In MEYER & GESCHIERE (eds) 1999 : 239-271.

KI ZERBO J., 1978 [1972] – *Histoire de l'Afrique Noire*. Hatier, Paris.

KNORR-CETINA K., 1996 – Le « souci de soi » ou les « tâtonnements » : ethnographie de l'empirie dans deux disciplines scientifiques. *Sociologie du travail* 3 : 311-330.

KOHL P.L. & FAWCETT C. (eds), 1998 – *Nationalism, politics, and the practice of archaeology*. CUP.

KUHN T., 1972 – *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion, Paris.

LAINÉ A., 2000 – Eve africaine. In FAUVELLE-AYMAR et al. 2000 : 103-123.

LAMING-EMPERAIRE A., 1963 – *L'archéologie préhistorique*. Seuil, Paris.

LANGLOIS O., 1995 – *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun septentrional)*. Ms. Thèse, Université de Paris I - Panthéon Sorbonne, Paris, 4 vol.

LANGLOIS O., 2002 – Analogies des productions céramiques actuelles du plateau de Jos et des monts Mandara. L'indice d'un éclatement d'une ancienne aire culturelle ? In *Environmental and cultural dynamics in the West African savanna*, Coll. de Maiduguri (Nigéria). Ms. 38 p.

LAPLANTINE F., 1987 – *Clefs pour l'anthropologie*. Seghers, Paris.

LATOUR B., 1985 – Les « vues » de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques. In LATOUR & de NOBLET (eds) 1985, *Culture Technique* 14 : 4-30.

LATOUR B., 1991 – *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. La Découverte, Paris. [1993 *We have never been modern*. Harvard Univ. Press].

LATOUR B., 1994a – Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail*, n°4 : 587-607.

LATOUR B. 1994b – Les Objets ont-ils une histoire ? Rencontre de Pasteur et de Whitehead dans un bain d'acide lactique. In STENGERS I. (ed) 1994 *L'effet Whitehead*, Vrin, Paris : 197-217.

LATOUR B., 1994c – Pragmatogonies. *American Behavioral Scientist* 37, n°6 : 791-808.

- LATOUR B., 1995 – *La science en action*. Gallimard-Folio, Paris. [1987 *Science in Action. How to follow Scientists and Engineers through Society*. Harvard Univ. Press, Cambridge, Mss E.-U.].
- LATOUR B., 1996 – Lettre à mon ami Pierre sur l'anthropologie symétrique. *Ethnologie française* XXVI, 1 : 32-37.
- LATOUR B., 1997 – Joliot : l'histoire et la physique mêlées. In SERRES (ed) 1997 : 731- 760
- LATOUR B., 1999a – *Politiques de la nature*. La Découverte, Paris.
- LATOUR B., 1999b – *Pandora's hope*. Harvard Univ. Press.
- LATOUR B., 2000 – When things strike back: a possible contribution of 'science studies' to the social sciences. *British Journ. of Sociol.*, 51, 1 : 107-123.
- LATOUR B., 2003 – *Un monde pluriel mais commun*. France-Culture-L'Aube, Paris.
- LATOUR B., 2004a – La comédie des erreurs. *La Recherche*, Hors-Série n°14 : 82-85.
- LATOUR B., 2004b [1999] – On recalling ANT. In LAW & HASSARD (eds) : 15-25.
- LATOUR B. & de NOBLET J. (eds), 1985 – Les « vues » de l'esprit. Visualisation et connaissance scientifique. *Culture technique* 14. n° spécial.
- LATOUR B. & LEMONNIER P. (eds), 1994a – *De la préhistoire aux missiles balistiques*. La Découverte, Paris.
- LATOUR B. & LEMONNIER P., 1994b – Genèse sociale des techniques, genèse technique des humains. In LATOUR & LEMONNIER (eds) 1994a : 9-24.
- LATOUR B. & STRUM S.C., 1986 – Human social origins: oh, please, tell us another story. *Journ. Social Biol. Struct.* 9 : 169-187.
- LATOUR B. & WOOLGAR S., 1986 – *Laboratory Life: the Construction of scientific facts*. Princeton Univ. Press (2^{ème}ed).
- LAW J. & HASSARD J. (eds), 2004 [1999] – *Actor network theory and after*. Blackwell Publishing, Oxford.
- LEACH E., 1977 - A view from the bridge. In SPRIGGS M. (ed) *Archaeology and Anthropology: areas of mutual interests*. BAR Supplementary Series 19 : 161-176, Oxford.
- LEBEUF J.P., 1966 – Essai de chronologie Sao. Actes du Ier Coll. Intern. d'Archéologie africaine, Fort Lamy. 11-16 dec. 86. *Etudes et documents tchadiens*, Mémoire I : 234-241.

- LECHTMAN H., 1984 – Andean value systems and the development of prehistoric metallurgy. *Technology and Culture* 25 (1) : 1-36.
- LECLERC J., 2000 – La circonscription. Remarques sur l'idéologie du territoire national en Indonésie. In CAYRAC-BLANCHARD F., DOVERT S. & DURAND F. (eds), L'Harmattan, Paris : 15-48.
- LEE N. & STENNER P., 2004 – Who pays? Can we pay them back? In LAW & HASSARD (eds) 2004 : 90-112.
- LEFKOWITZ M.R. & ROGERS G. McLEAN (eds), 1996 – *Black Athena revisited*. Univ. of North Carolina Press. Chapel Hill & London.
- LEMARCHAND F., 2003 – Fouilles sous pression. *La Recherche* 368 : 18.
- LEMONICK M.D., 1996 – Bones of contention. *TIME* 14 : 43.
- LEMONNIER P., 1986 – The Study of Material Culture Today: Toward an Anthropology of Technical Systems. *JAA* 5 : 147-186.
- LEMONNIER P. (ed), 1993 – *Technological Choices*. Routledge, Londres.
- LEMONNIER P., 1996 – Et pourtant ça vole ! L'ethnologie des techniques et les objets industriels. *Ethnologie française* XXVI (1) : 17-31.
- LENCLUD G., 1987 – Anthropologie et Histoire. Hier et aujourd'hui en France. In CHIVA I. & JEGGLE U. (eds) *Ethnologies en miroir*. Ed. de la MSH, Paris.
- LENCLUD G., 1997 – History and Tradition. In MAUZÉ (ed) : 43-64.
- LEROI-GOURHAN A., 1943 – *L'homme et la matière*. Albin Michel, Paris.
- LEROI-GOURHAN A., 1945 – *Milieu et techniques*. Albin Michel, Paris.
- LEROI-GOURHAN A., 1964 – *Le geste et la parole. Technique et langage*. Albin Michel, Paris.
- LEROI-GOURHAN A., 1965 – *Le geste et la parole. La mémoire et les rythmes*. Albin Michel, Paris.
- LEROI-GOURHAN A. (ed), 1988 – *Dictionnaire de la Préhistoire*. PUF, Paris.
- LEVI-STRAUSS C., 1958 – *Anthropologie Structurale*. Plon, Paris.
- LEVY-LEBLOND J.M., 1996 – *La pierre de touche*. Gallimard, Folio, Paris.
- LUGAN B., 1989 – *Afrique, l'Histoire à l'endroit*. Perrin, Paris.
- LUGAN B., 2001 – *Atlas historique de l'Afrique, des origines à nos jours*. Editions du Rocher, Paris.

- LYNCH M., 1985 – *Art and artifact in Laboratory Science*. Routledge, Londres.
- McCLANCY J. & McDONAUGH C. (eds), 1996 – *Popularizing Anthropology*. Routledge, London.
- McEACHERN S., 1992 – Ethnicity and stylistic variation around Mayo Plata, Northern Cameroon. In DAVID & STERNER (eds) : 211-230.
- McEACHERN S., 1996 – Foreign countries: The Development of Ethnoarchaeology in Sub-Saharan Africa. *Journ. of World Prehistory* 10, n°3 : 243-304, Plenum Publishing, New York.
- McEACHERN S., 2001a – Setting the boundaries: linguistics, ethnicity, colonialism and Archaeology South of lake Chad. In TERREL J. (ed) 2001 - *Archaeology, Language and History. Essays on Culture and Ethnicity*. Bervin & Garvey, Westport, Connecticut : 72-102.
- McEACHERN S., 2001b – Montagnard ethnicity and genetic relations in northern Cameroon. Comment on « The peopling of sub-saharan Africa: The case study of Cameroon », *American Journal of Physical Anthropology* 114 (4) : 357-360.
- McGAFFEY W., 1991 – Who owns ancient Egypt ? *JAH* 32 : 515-519.
- McINTOSH R.J., 1989 – Middle Niger terra cottas before the Symplegades Gateway. *African Arts* 22 (2) : 74-83.
- McINTOSH S.K. & R.J., 1988a – From *Siècles obscurs* to revolutionary centuries on the middle Niger. *World Archaeology* 20 (1) : 141-165.
- McINTOSH S.K. & McINTOSH R.J., 1988b – From Stone to Metal: New perspectives on the Later Prehistory of West Africa. *Journ. of World Prehistory* 2, n°1 : 89-133.
- MARCHAL J.Y., 1978 – Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga (Haute-Volta). *Cab. ORSTOM Sc. Hum.* XV, 4 : 449- 484.
- MARET P. de, 1985 – Metallurgy, metamorphoses and metaphors. In ROBERT A.F., DEWEY W.J. & ROY C. (eds) *Iron, master of them all*. Iowa Studies in african Art (E.-U.).
- MARLIAC A., 1978a – Histoire, archéologie et ethnologie dans les pays en voie de développement. *Cab. ORSTOM, Sc. Hum.* XV, 4 : 363-66.
- MARLIAC A., 1981 – L'état des connaissances sur le Paléolithique et le Néolithique du Cameroun. In TARDITS C. (ed) : 27-77.
- MARLIAC A., 1982 – *Recherches ethno-archéologiques au Diamaré (Cameroun septentrional)*. ORSTOM, *Travaux & documents* n°151, 90 p. bibliogr., tabl., photos, 1 carte ht.

- MARLIAC A., 1986a – Géoarchéologies régionales en milieux tropicaux. Présentation. *Cah. ORSTOM Sc. Hum.* n° spécial XXII (1) : 3.
- MARLIAC A., 1986b – Pour une approche pluridisciplinaire d'un problème préhistorique : les peuplements néolithiques et post-néolithiques au nord du Cameroun. Comm. au Ier Symp. Intern. *Archéologie africaine et sciences de la nature appliquées à l'archéologie*, Bordeaux 1983, ACCT/CNRS/CRIAA : 303-314.
- MARLIAC A., 1987 – Chronocultural significance of 14 C and TL datings in NorthCameroun Iron Age settlements: a case reflexion upon the reliability of absolute dating. IId Intern. Symp. *Archaeology and 14 C*, Groningen Sept. 87, Ms. 9 p., 1 tabl., 2 cartes.
- MARLIAC A., 1991a – *De la préhistoire à l'Histoire au Cameroun Septentrional*. ORSTOM *Etudes & Thèses*, 2 vol., Paris.
- MARLIAC A., 1991b – *Profession archéologue*. Hachette Jeunesse, Paris.
- MARLIAC A., 1995a – Connaissances et savoirs pour l'Histoire : le cas du Nord-Cameroun. *Africa L*, n°3 : 325-341.
- MARLIAC A. (ed), 1995b – *Milieux, sociétés et archéologues*. Karthala-ORSTOM, Paris.
- MARLIAC A., 1995c – Introduction. In MARLIAC A. (ed), 1995b : 9-20.
- MARLIAC A., 1995d – Esquisse géoarchéologique de l'évolution des sociétés pendant les deux derniers millénaires au Diamaré (Cameroun septentrional). In MARLIAC A. (ed), 1995b : 197-210.
- MARLIAC A., 1995e – Pluridisciplinarité pratique et commensurabilité : à propos de l'archéologie, de la pédologie et de la physique. In MARLIAC A. (ed), 1995b : 261-275.
- MARLIAC A., 1997a – Archaeology and Development: a difficult dialogue. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* I, n°4 : 323-337.
- MARLIAC A., 1997b – Un débat esquivé. C/R de ROBERTSHAW (ed) *A history of African Archaeology*, J. Currey, Londres. ORSTOM, *Chroniques du Sud* n°19 : 112-115.
- MARLIAC A., 1999 – Développement et Archéologie : d'un langage à l'autre. *NSS* 7, n°1 : 42-51.
- MARLIAC A., 2000 – Composed vs Simple Pasts: About Archaeologists and their Partners. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 5, 3 : 203-218.
- MARLIAC A., 2001 – Problèmes archéologiques, problèmes humains : moi, nous et les autres. *XIV^{ème} Congrès UISPP*. Liège, 2-8 sept. 2001. *BAR Series* (à paraître).

- MARLIAC A., 2002a – Des « terres noires » médiévales urbaines de France aux buttes anthropiques tropicales : l'archéologue en action. *L'Anthropologie* 106 : 745-761.
- MARLIAC A., 2002b – Is archaeology developmental? *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 8, 1 : 67-80.
- MARLIAC A., 2004a – Les milieux comme indicateurs de peuplements anciens en zone soudano-sahélienne : exemples du Nord-Cameroun. In B. AMADOU, J. BOUTRAIS, A. LUXEREAU & S. SOW (eds) 2004 *Patrimoines naturels et territoires sahélo-soudaniens ; résultats et perspectives de recherches*. Université de Niamey (sous presse).
- MARLIAC A., 2004b [2000] – Scientific discourses plus local discourses: the future for Development issues? In *Confronting XXIst Century Challenges*, Makerere Univ. Printery, vol. I, Part 2. Kampala, Uganda.
- MARLIAC A., 2005a [2002] – Du politique en anthropologie et réciproquement à propos d'identité : l'implication des sciences sociales. *La critica sociológica* 151 : 12-32 (Roma).
- MARLIAC A., 2005b – Scientific discourse and local discourses: the case of african archaeology. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 9, 1 : 57-70.
- MARLIAC A., 2005c [2004] – From archaeological problems to development issues and beyond. *Pratnatattva* 11 : 65-74. Jahangirnagar Univ., Dhakka, Bangladesh.
- MARLIAC A., 2005d – Migrations au Cameroun du Nord: de la Préhistoire à l'Histoire. Comm. au XIII^{ème} Coll. Intern. Méga-Tchad *In Migrations et mobilité sociale dans le bassin du lac Tchad*, Maroua, Octobre 2005, Ms. 35 p. + cartes (à paraître).
- MARLIAC A., 2005e – Ethique, recherche et développement. *La Recherche* n° 392 : 7.
- MARLIAC A., 2006a – Archéologie et actualité dans l'Extrême-Nord camerounais. Ms. 30 p., *Africa* (à paraître).
- MARLIAC A., 2006b [2003] – *Archéologie du Diamaré au Cameroun septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad durant les deux derniers millénaires*. BAR Cambridge Monographs in African Archaeology (à paraître).
- MARLIAC A., 2006c – Les racines de l'ethnicité: archéologie locale ou globale ? Ms. *La critica sociologica* (soumis).
- MARLIAC A. & DELISSEN M., 1979 – *La Préhistoire*. Larousse, Paris.

- MARLIAC A. & LANGLOIS O., 1996 – Les civilisations de l'Age du Fer au Diamaré : des cultures aux ethnies. *L'Anthropologie* 100 (2-3) : 420-456.
- MARSEILLE J., 1999 – *Nouvelle histoire de la France*. 2 vol. Perrin, Paris.
- MARSHALL Y. (ed), 2002 – Community Archaeology. *World Archaeology* 34, n°2.
- MASSET C., 2002 – CR de A. GALLAY (ed) *Comment l'homme ?* Errance, Paris. In *L'Homme* 161 : 297-298.
- MATHIEU N., 2000 – Discipline et interdiscipline : la philosophie de « l'écologie des pratiques » interrogée. Entretiens avec I. STENGERS. *NSS*, vol. 8, n°3 : 51-58, n°4 : 57-63.
- MAUSS M., 1979 [1936] – *Sociology and psychology. Essays on Marcel Mauss*. Routledge and Kegan Paul, London.
- MAUZÉ M. (ed), 1997 – *Present is Past. Some uses of Tradition in Native Societies*. Univ. Press of America, Inc. Lanham, E.-U.
- M'BOKOLO E., 1992 – *Afrique Noire : Histoire et Civilisations*. Hatier, AUPELF-UREF, Paris, 2 tomes.
- MEILLASSOUX C., 1978 – Rôle de l'esclavage dans l'histoire de l'Afrique occidentale. *Anthropologie & Sociétés*, 2, n°1 : 117-148.
- MEYER B. & GESCHIERE P. (eds), 1999a – *Globalization and Identity. Dialectics of flow and closure*. Blackwell, Oxford.
- MEYER B. & GESCHIERE P., 1999b – Introduction. In MEYER & GESCHIERE (eds) : 1-15.
- MEYRAN R., 2000 – Races et racisme. Les ambiguïtés de l'antiracisme chez les anthropologues de l'entre-deux-guerres. *Gradhiva* 27 : 63-76.
- MOHAMMADOU E., 1999 – Le poney conquérant des savanes du Cameroun central (c. 1750-1850). In *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*, V^{ème} Coll. Intern. Méga-Tchad, Orléans 15-17 octobre 1997. IRD, *Colloques & Séminaires* : 81-106.
- MOIZO B., 1997 – L'anthropologie aboriginaliste : de l'application à la fiction. In AGIER 1997 : 65-74.
- MOL A., 2004 [1999] – Ontological politics. A word and some questions. In LAW & HASSARD (eds) : 74-89.
- MORI F., 1994 – Néolithique saharien. In AUMASSIP (ed) : 269-279.
- MONTAIGNE M.E. de, [1580] – *Essais*. Livre II, Chap. 18.
- MUDIMBE J.Y., 2000 – Race, identity, politics and history. *JAH* 41 : 291-294.

- MURRAY T. (ed), 1999 – *Time and Archaeology*. Routledge, London.
- MURRAY T., 2002 – Evaluating evolutionary archaeology. In SHENNAN S. (ed), *Archaeology and evolutionary Ecology*. *World Archaeology* 34, 1 : 47-59.
- NADEL S.F., 1951 – *The Foundations of Social Anthropology*. Free Press, New York.
- NAGPRA – >www.usbr.gov/nagpra/naglaw.htm<
- NATHAN T., 2001 – *L'influence qui guérit*. Odile Jacob, Paris.
- NICHOLAS G.P., 2001 – The past and future of indigenous archaeology: global challenges, North American perspectives, Australian prospects. *Australian Archaeology* 52 : 29-40.
- NICHOLAS G.P., 2003 – The persistence of Memory, the politics of Desire: Archaeological impacts on Aboriginal Peoples and their responses. In SMITH C. & MARTIN WOBST H. (eds) *Decolonizing archaeological theory and practice*. Routledge, London.
- NICHOLAS G.P. & BANNISTER K.P., 2004 – Copyrighting the past? *CA* 45, 3 : 327-350.
- NICOLESCU B., 1985 – *Nous, la particule et le monde*. Le Mail, Paris.
- NICOLET C., 2003 – *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*. Perrin, Paris.
- NOTHNAGEL D., 2002 – The reproduction of nature in contemporary high-energy physics. In DESCOLA & PÁLSSON (eds) 2002 : 256- 274.
- OBENGA Th., 2001 – *Le sens de la lutte contre l'Africanisme eurocentriste*. L'Harmattan, Paris.
- O'BRIEN M.J. & LYMAN R.L., 2000 – Darwinian Evolutionism is Applicable to Historical Archaeology. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 4, n°1 : 71-112.
- O'REGAN S., 1990 – Maori control of the Maori heritage. In GATHERCOLE P. & LOWENTHAL D. (eds) *The Politics of the Past*. Unwin Hyman, London : 95-106.
- PATTON M.A., 1986 – Questioning the fundamentals: the epistemological basis of a social archaeology. In *World Archaeological Congress. Comparative Studies in the development of complex societies*. Allen & Unwin, London, vol. I. The development of complexity : 1-20.
- PECK T., SIEGFRIED Evelyn & OETELAAR G.A. (eds), 2003 – *Indigenous People and Archaeology*. XXXIId Annual Chacmool Conference. Archaeological Association of the Univ. of Calgary, Canada.

- PERROT C.H., 1988 – La renaissance de l'histoire Eotile dans les années soixante. *HA* 15 : 457-466.
- PETREQUIN A.M. & P., 1984 – *Habitat lacustre du Bénin. Une approche ethnoarchéologique*. ADPF, Recherches sur les civilisations, Paris.
- PETREQUIN P., 1991 – Ethnoarchéologie. In BONTE P. & IZARD M. (eds) 1991 *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. PUF, Paris.
- PHILLIPSON D.W., 1985 – *African Archaeology*. CUP.
- PRIGOGINE I. & STENGERS I., 1986 – *La Nouvelle Alliance*. Gallimard, Paris.
- PICKERING A. (ed), 1992 – *Science as practice and culture*. Univ. of Chicago Press.
- PICQ P. & COPPENS Y. (eds), 2001 – *Aux origines de l'humanité*. Fayard, Paris
- PROUST M., 1954 – *A la recherche du temps perdu*. Gallimard, La Pléiade, Paris.
- QUECHON G., 1995 – La fin du néolithique et les débuts de la métallurgie dans le massif de Termit (Niger) : éléments de méthodologie. In MARLIAC A. (ed) 1995 : 303-312.
- QUECHON G., 2002 – Sur une origine des céréales cultivées en Afrique ou les aléas de l'hypothèse scientifique : le site de Tchiré Ouma (Niger). In *Ressources vivrières et choix alimentaires dans le bassin du lac Tchad*. Comm. au XI^{ème} Coll. Intern. Méga-Tchad, Université de Paris X-Nanterre, 20-22 nov. 2002. Ms. 14 p.
- RAFFLES H., 2002 – Les savoirs intimes. *Revue Intern. Sc. Sociales* 173, Sept. : 365- 375.
- RASPAIL J., 1973 [1978, 1985] – *Le camp des Saints*. R. Laffont, Paris.
- RASPAIL J., 1986 – *Qui se souvient des hommes ?* R. Laffont, Paris.
- RATNAGAR S., 2004 – Archaeology at the heart of a political confrontation. *CA* 45, 2 : 239-259.
- REDMAN C., 2005 – Resilience theory in Archaeology. *AA* 107, 1 : 70-77.
- RENFREW P.B. & BAHN P., 2000 – Archaeology, theories, methods and practices. Thames & Hudson (4^{ème}ed).
- REVEL J., 1991 – Knowledge of the territory. *Science in Context* 4, 1 : 133-161.
- RIEPPPEL O.C., 1988 – *Fundamentals of comparative biology*. Birkauser, Bâle.

- ROBERTSHAW P. (ed), 1990 – *History of African Archaeology*. James Currey, Londres.
- ROBERTSHAW P., 2000 – Sibling rivalry? The intersection of archaeology and history. *HA* 27 : 261-286.
- ROUSE R., 1995 – Questions of Identity. Personhood and collectivity. In Transnational migration to the United States. *Critique of Anthropology* 15, n°4 : 351-80.
- ROUX V., 1992 – Ethnoarchéologie expérimentale : de nouvelles perspectives. In *Ethnoarchéologie* 1992 : 45-55, CRA-APDCA, Juan-les-Pins, France.
- ROWLEY-CONWY P. (ed), 2004 – Debates in *World Archaeology*. *World Archaeology* 36, n°4.
- SAPP J., 1987 – *Beyond the gene. Cytoplasmic inheritance and the struggle for authority in genetics*. OUP, New York.
- SCHIFFER M.B., 1976 – *Behavioral archaeology*. Academic Press, New York.
- SCHLANGER N., 1994 – Piaget et Leroi-Gourhan, deux conceptions biologiques des connaissances. In LATOUR & LEMONNIER (eds) 1994a : 165-183.
- SCHMIDT P.R., 1983 – An alternative to a strictly materialist perspective: a review of historical archaeology, ethnoarchaeology and symbolic approach in african archaeology. *Annual Review of Old World Archaeology* 48, 1 : 62-78.
- SCIAMA Y., 2004 – Les fossiles de la discorde. *La Recherche* 371 : 56-59.
- SEIGNOBOS C., 1980 – Des fortifications végétales dans la zone soudano-sahélienne (Tchad et Nord-Cameroun). *Cah. ORSTOM Sc. Hum.* XVII, n°spécial, *L'Arbre*, n°3-4 : 191- 222.
- SEIGNOBOS C., 1982 - *Montagnes et Hautes-Terres du Nord Cameroun*. Ed. Parenthèses, Roquevaire, France.
- SEIGNOBOS C., 2001 - Mise en place du peuplement et répartition ethnique. In SEIGNOBOS C. & MANDJEK O. (eds) 2001 *Atlas de la province de l'Extrême-Nord du Cameroun*. IRD-MINREST, Paris : Pl. 7.
- SEIGNOBOS C. & JAMIN F., 2004 – *La case obus, histoire et reconstitution*. Collection Architectures traditionnelles, série thématique. Ed. Parenthèses / Patrimoine Sans Frontières. 210 p.
- SEN Swadhin 2002 – Community boundary, secularized religion and imagined past in Bangladesh: archaeology and historiography of unequal encounter. *World Archaeology* 34 (2) : 346-362.

- SEN Swadhin 2003 – *Essential dilemma in the liberal understanding of Heritage*. Ms. 19p. >www.meghbarta.org/2004/january/ourworld.html#sen2<.
- SEN SWADHIN, MASSOOD IMRAN, AFROZA KHAN, MAJEDA RAHMAN, NURUL KABIR, SYFUR RAHMAN, NAZMUS SAKEB, KANDOKAR MEBUBUL ISLAM & ARIFUR RAHMAN, 2006 – We can protect our past?: Rethinking the dominating paradigm of preservation and conservation with reference to the world heritage site of Somapura Mahavihara, Bangladesh. *Journal of Social Archaeology* 6 : 71-99.
- SERRES M., 1987 – *Statues*. François Bourin, Paris.
- SERRES M. (ed), 1997 [1989] – *Éléments d'histoire des sciences*. Larousse-Bordas, Paris.
- SHAPIN S. & SCHAFFER S., 1993 – *Leviathan et la pompe à air*. La Découverte, Paris.
- SHOTT M.J., 1998 – Status and role of formation theory in contemporary archaeological practice. *JAR* 6, 4 : 299-329.
- SIMONDON G., 1958 – *Du mode d'existence des objets techniques*. Aubier, Paris.
- SLAYMAN A.L., 1996 – *Reburial dispute*. Archaeology Magazine. Archaeol. Inst. Am. Archaeol. >www.archaeology.org/online/news/kennewick.html<
- SMITH P., 1976 – Early food production in Northern Africa as seen from Southwestern Asia. In HARLAN J.R., WET J.M.J. de & STEMLER A.B.L. (eds) 1976 *Origins of African Plant domestication*. Mouton, La Hague, Paris : 409-452.
- SNOWDEN F.M. jr., 1996 – Bernal's Blacks and the Afrocentrists. In LEFKOWITZ *et al.* (eds) : 112-128.
- SOLER J., 2002 – *L'invention du monothéisme*. Ed. de Fallois, Paris.
- SPERBER D., 1982 – *Le savoir des anthropologues*. Hermann, Paris.
- STAHL A.B., 1991 – Ethnic style and ethnic boundaries: a diachronic case study from West-Central Ghana. *Ethnohistory* 38, 3 : 250-275.
- STAPLETON T.J. 1995 – Oral evidence in a pseudo-ethnicity: the Fingo debate. *HA* 22 : 359-368.
- STENGERS I. , 1993 – *L'invention des sciences modernes*. La Découverte, Paris.
- STENGERS I., 1997a – *Power & Invention*. Univ. of Minnesota Press.
- STENGERS I., 1997b – Les affaires Galilée. In SERRES M. (ed) 1997 : 337-375.

- STENGERS I., 2004 – L'étrange proposition du professeur Whitehead. *In La Recherche*, Hors Série n°14 : 38-42.
- STENGERS I. & SCHLANGER J., 1991 [1988] – *Les concepts scientifiques*. Gallimard, Paris.
- STENGERS I. & PRIGOGINE I., 1997c – The Reenchantment of the World. *In* STENGERS 1997a : 30-59.
- STERNER J., 1992 – Sacred pots and 'symbolic reservoirs' in the Mandara highlands of Northern Cameroon. *In* DAVID N. & STERNER J. (eds) 1992 : 171-179.
- STOCZKOWSKI W., 1992 – Préhistoire, ethnologie et approche prédictive : la tentation d'une épistémologie spontanée. *In Ethnoarchéologie*, CRA-APDCA, Juan-les-Pins, France : 33-44.
- STOCZKOWSKI W., 2001 – *Anthropologie naïve, Anthropologie savante*. Editions du CNRS, Paris.
- STRUM S. & LATOUR B., 1987 – Redefining the social link: from Baboons to Humans. *Information sur les Sciences Sociales* 26 , 4 : 783-802.
- TARDITS C. (ed), 1981 – *Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Coll. Intern. n°551 du CNRS, Editions du CNRS, Paris.
- TAYLOR C., 1994 – *Multiculturalisme*. Flammarion, Paris.
- THIAW I., 2003 – Archaeology and the public in Senegal: reflections on doing fieldwork at home. *Journ. African Archaeol.* 1, 2 : 215-225.
- THUEN T., 1999 – When cultural idiom 'freeze': some consequences of objectification of Sami culture. *In* HOLTEDAHL *et al.* 1999 : 183-195.
- TRIGGER B.G., 1968 – *Beyond history: the Methods of Prehistory*. Holt, Rinehart & Winston, New York.
- TRIGGER B.G., 1989 – *A History of Archaeological Thought*. Cambridge Univ. Press (E.-U.).
- VANSINA J., 1995 – Historians, are archaeologists your siblings? *HA* 22 : 369-408.
- VEYNE P., 1971 – *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*. Seuil, Paris.
- VINCENT J.F., 1991 – *Princes montagnards du Nord-Cameroun*. L'Harmattan, Paris.
- VINCENT C., 2001 – Un squelette déterre la hache de guerre. *Le Monde* 2, Sept. : 100-101.

- WAAST R., 2004 – Un instrument politique. IRD, *Sciences au Sud* 26 : 1.
- WAILES B. & ZOLL A.L., 1992 – Civilization, barbarism and nationalism in European archaeology. In KOHL P.L. & FAWCETTE C. (eds) 1992 : 21-38.
- WALLERSTEIN I., 2003 – Anthropology, Sociology and other dubious disciplines. *CA* 44 n°4 : 453-465.
- WEBER M., 1965 – *Essais sur la théorie de la Science*. Plon, Paris.
- WHEELER M. Sir, 1956 – *Archaeology from the earth*. Penguin, London.
- WHITE G.M., 1991 – *Identity through History*. Cambridge Univ. Press, Melbourne.
- WIESSNER P., 1984 – Reconsidering the behavioral basis for style: a case study among the Kalahari San. *JAA* 3 : 190-234.
- WILLEY G. & PHILLIPS Ph., 1958 – *Method and theory in American archaeology*. Chicago Univ. Press.
- WOLF E.R., 1994 – Perilous ideas: Race, Culture, People. *CA* 35, n°1 : 1-12.
- WRIGHT D.R., 1999 – What do you mean there were no tribes in Africa? *HA* 26 : 409-420.
- WULSIN F.R., 1932 – *An archaeological reconnaissance of the Shari Basin*. Harvard African Studies X. *Varia Africana*. Cambridge Mss. E.-U.
- WYLIE A., 1995 – Alternative Histories, Epistemic disunity and Political integrity. In SCHMIDT P.R. & PATTERSON T.C. (eds) *Making alternative Histories. The practice of archaeology and history in non-western settings*. School of American Research Press, Santa Fe : 255-272.

TABLE DES CARTES & CROQUIS

| | |
|-----------|---|
| Carte 1 | Situation régionale du Nord-Cameroun |
| Carte 2 | Le nord du Cameroun |
| Croquis 1 | Questions autour d'une fouille au Diamaré (dessin de C. Seignobos) |

Table des matières

| | |
|---|------------|
| Remerciements | 7 |
| Résumé/Abstract | 11 |
| Préambule | 13 |
| Avertissement | 20 |
| Remarques | 21 |
| Introduction | 27 |
| Approches & théories | 31 |
| Pluridisciplinarités | 37 |
| Problématique archéologique locale | 40 |
| Problématique historique locale | 42 |
| Le terrain en résumé | 43 |
| Chapitre I : Archéo-logie | 55 |
| Son fait, ses théories et ses modèles | 55 |
| Définitions | 57 |
| Faits objets & techniques | 68 |
| Discours archéologiques | 91 |
| Chapitre II : Archéologie historique | 117 |
| Modèles, ethnies, histoires | 117 |
| Cultures archéologiques | 118 |
| A chacun son histoire | 121 |
| Cultures et ethnies | 132 |
| Histoire des peuplements ? | 145 |
| Modèles d'explication | 153 |
| Situation | 161 |
| Chapitre III : Archéologie politique | 168 |
| Controverses, politiques et démocratie | 168 |
| Objets conflictuels | 170 |
| Identité | 187 |
| Paléanthropologie | 194 |
| Conclure ? | 217 |
| Who owns History ? | 233 |
| Bibliographie | 237 |

Collection TERRAIN : récits & fictions

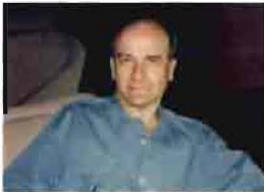
Déjà parus

- Catherine Fourgeau *Dobadjo, la première épouse*, 2000
- Arthur Tsouari *L'arbre des sagesse, Mboongi, The Tree of Wisdom, 850 proverbes beembé, Congo, ouvrage trilingue*, 2001
- Moussa Ouattara *Le grin, rires et blagues à Bobo-Dioulasso, Burkina Faso*, 2003
- Sylvestre Ouédraogo *L'ordinateur et le djembé entre rêves et réalités, The Computer and the Jembe between Dreams and Realities*, 2003
- Bernard G. Lacombe *Ethnographiques, carnets de voyages*, 2004
- Saratta Traoré *Mariage et célibat à Ouagadougou*, 2005

De l'archéologie à l'histoire

Cet ouvrage présente une réflexion sur quelques modèles théoriques ainsi que sur la synergie des pratiques archéologique, anthropologique et historique en Afrique subsaharienne. Il pointe, à travers leur collaboration, la contradiction des toujours provisoires « vérités » scientifiques et les débats et querelles qu'allument la recherche ou la revendication des origines et filiations dans les sociétés.

Centré sur les sociétés du Cameroun du Nord, cet ouvrage élargit la réflexion sur la pratique scientifique et l'idéologie qui baignent les sciences de l'homme et de la société. En cela, c'est aussi un *essai*. Il se veut une prise en compte des problèmes que les connaissances aujourd'hui soulèvent pour le présent des sociétés. Elles ne peuvent échapper, pour la définition de leur identité et leur avenir, à un débat contradictoire et jamais définitif sur leurs racines.



Alain MARLIAC, docteur d'Etat, docteur en Préhistoire, directeur de recherche à l'IRD, est archéologue. Il a travaillé longtemps au Cameroun du Nord dont il est devenu un spécialiste réputé. Il vient d'ailleurs d'achever une synthèse des civilisations préhistoriques connues ou découvertes par les fouilles de cette région d'Afrique.



ISBN : 2-296-00680-9

22,50 €